L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. - 6 mois, 16 fr. - Un an, 30 fr. Prix de chaque No. 75 c. - La collection mensuelle, br., 2 fr. 75 Nº 258. Vol. N. — SAMEDI 5 FÉVRIER 1848. Burcaux: rue Richelleu, 60.

Ab. pour les dép. - 3 mais, 9 fr. - 6 mais, 47 fr. - Un au, 32 fr. Ab. pour l'Étranger, - 40 20

SOMMADE.

Souvelles de Brides-les-Bains (Savole). — Courrier de Paris. Aspret de la Scine le 28 jenvier 1848.—Trephées du Sonderhund. Une Graevez. — Gbroalque mostcale. Deux Graevez. — Etholique mostcale. Deux Graevez. — Etholique mostcale. Deux Graevez. — Etholique mostcale de la Scine de sartistes, Une Caravane en Syrie; Guide de la Carave el la Societé des artistes. Une Caravane en Syrie; Guide de l'armée d'Italie; Portraite de madame Guyand-Vinent; un Moulin à vent; Casavor andaloux; la Récureux; Péris recevant Hélène conduite par Vénus. — Le Minnsyne. Conte, par M. Albert Aubert, Seconde parie, (Suite.) — Esquisse d'une illistoire de la mode depuis un sfècie. Quatrième artièle. Huit Graevare. — Buileilu bibliographique. — Annonces — Agreau à double corps. — Une Graevare. — Principales publications de la sematae. — Rébos.

Histoire de la Semaine.

La discussion de l'adresse a rempli cette semaine, comme La discussion de l'adresse a rempli cette semaine, comme elle avait absorbé la dernière et une partie de la précédente. Jamais la Chambre, ou plutôt le public n'a prêté plus d'attention à la politique étrangère; c'est que jamais aussi événements plus graves ne se succédèrent plus rapidement; c'est que jamais eufin la France, isolée depuis les mariages espagnols, n'aurait en plus besoin, poor faire respecter ses principes et les droits de l'humanité, d'un gouvernement ferme et habile.

ABD-BL-KADER. — On écrit de Toulon: « Depuis son arrivée au fort Lamalgue, M. le colonel Daumas a de fréquentes et longues conférences avec Abd-el-Kader. On ne sait pas encore quel est le résultat de ces entretiens. La nouvelle de sa soumission a produit une heureuse impression sur l'esprit des Arabes détenos à l'ile Sainte-Marquerite, où l'on ne

pas encore quel est le résultat de ces entretiens. La nouvelle de sa soumission a produit une leureuse impression sur l'esprit des Arabes détenus à l'ile Sainte-Marquerite, où l'on ne compte pas moins de soixante à quatre-vingts chefs cu personnages importants. Tous ont vu dans la reddition de leur ancien énir la fin de leurs misères, et ils ont demandé que le colonel Daumas leur fit une visite. Ils se proposent de lui remettre leur soumission et de demander à entrer au service de la France. On dit que le colonel Daumas a jugé opportun de ne pas se rendre tout de suite à cet appet, pour ne pas interroinpre ses con'érences avec l'éinir.

« Le 22 janvier, ese prisonniers ont célébré par une fête Parrivée en France d'Abd-el-Kader. On dit qu'ils ont dé ce jour-la cinq moutons, qu'ils ont consomué une grande quantité de couscoussou, et qu'ils se sont livrés à une joie inaccoultumée pour fêter un événement qui peut amener leur délivrance.

délivrance. »
ALGERIE. — On lit dans l'Akhbar:

ALGERIE. — On lit dans l'Akhbar:

« Un événement déplorable, qui rappelle sur une moindre échelle le désastre du Bou-Taleb, vient d'avoir lieu entre Tablat et Sak-Hamoudi, sur la route d'Alger à Aumale. Un convoi du train, parti d'Aumale le 8 janvier dernier, a été assailli le 11 de ce mois par une violente tempête de neige sur les hauteurs qui précèdent Sak-Hamoudi. Au tournant de cette périlleuse route en corniche, les mulets, même chargés, ont été précipités dans de profonds ravins. Le froid était devenu si intense, qu'en moins d'un quart d'heure quatorze hommes sur quarante-quatre ent succombé à cette température rigoureuse. Ceux qui avaient pu s'échapper à cet horrible désastre se sont réfugiés dans la dachera de Tiffras.

« Em même temps que le convoi parti d'Aumale éprouvait ce désastre, un autre convoi venu d'Alger perdait deux hommes entre Ouled-el-Had-el-Tablat.

« Nous apprenons que Si-Malir-ed-Din, aussitôt qu'il a été

mes entre Ouled-el-Had-el-Tablat.

« Nous apprenons que Si-Alàli-ed-Din, aussitôt qu'il a été informé de ce désastre, a pris des mesures pour que des secours fussent portés à ces malleureux. Le 17 janvier, une douzaine des hommes du convoi sont arrivés à Alger. »

ANGLETERRE. — On a reçu des nouvelles du cap de Bonne-

Espérance jusqu'à la date du 26 novembre. Cinq officiers an-glais, tombés dans les mains des Cafres, ont été horriblement mutilés par ces sauvages et égorgés ensuite. Ils avaient immuties por ees sauvages et egorges cusuite. Its avaient im-prudemment quitté le camp au quartier général, sur le Konga. Chacun n'avait qu'un fusil à deux comps. Its voulaient, du haut d'une montagne, contempler le pays à quelques milles de distance. Leurs amis, ne les ayant pas vus revenir le soir, allèrent les chercher. Au point du jour, ils trouvèrent leurs

étaient noircis. L'un d'eux était resté en faction à la perte, pendant que les deux autres pénétraient dans l'intérieur. Ces malfaiteurs commencèrent par décharger un fusil qui s'y trouvait, puis ils ordonnèrent au domestique et à un jeune fils du fermier de se coucher ventre à terre. Ils visitèrent enfits du fermier de se coucher ventre à terre. Ils visitèrent ensemble toute la maison, s'emparèrent de deux paires de pistolets, d'une corne à poudre et d'un petit sac de plomb, et ouvrirent toutes les armoires et tous les tiroirs.

S. M. Christian VIII, roi de Danemark, mort le 20 janvier 1848.

rps horriblement mutilés. Deux Cafres étaient étendus sur

corps horriblement mutilés. Deux Cafres étaient étendus sur la terre à quelque distance.

Inlanne. — Les exemples terribles faits dernièrement par la commission spéciale en Irlande ne paraissent pas encore avoir produit d'amélioration essentielle dans le pays. Les journaux de Limeriek nous apprennent que dimanche dernier, en plein jour, entre midi et une heure, et pendant que les juges étaient encore dans la ville, un attentat andacieux a été commis à Killoyan, à une lieue de Limerick. Pendant que la famille d'un fermier respectable était à la messe, sa maison a été attaquée par trois hommes arnés, dont les visages

Au retour de la fa-mille, la police, pré-venue, se mit aussi-tot à la poursuite des malfaiteurs, et, après quatre heures de re-elierches, elle réus-sit à les agrâtes (tresità les arrêter tous les trois. L'un d'eux est un ancien domes-tique de la ferme. Le même jour (diman-elle dernier), quatre hommes armes, la figure noircie, trarighte nortee, tra-versèrent la paroisse de Clonogh, etse pré-sentèrent successi-vement chez plu-sieurs fermiers, où ils demandèrentavec menaces des contri-butions pour la défense des prisonniers. Ils obtinrent ainsi de trois fermiers une guinée par tête, et l'on croit qu'ils ont eu le même succès auprès de beaucoup d'autres, qui n'ont pas osé avouer qu'ils s'étaient laissé inti-mider par les bandits.

mider par les bandits. Espadrs. — Les ovations dont le général Espartero était l'objet in ont pas tardé à exciter le déplaisir da gouvernement de Madrid, et, par suite, à rendre le séjour de cette capitale désagréable au duc de la Victoire. Ha donc demandé ses passe tours bour la direction de la control de la

es passe-ports pour se rendre à Logro-no: le gouvernement à s'est empressé de les lui donner, et le général, encore retenu à Madrid par une légère indisposition, est à la veille d'aller dans sa nouvelle résidence mener une vie tout à fait retirée.

dans sa nouvene restouche mient une ve tout a fair reture. Royaum des Deux-Sigues. — Après un bombardement de quarante-huit heures et les mesures sanglantes à l'aice desquelles on s'était flatté de réduire les Siciliens, l'impossibilité de ce résultat ayant été reconnue, le roi Ferdinand s'est déterminé à faire des concessions, mais tardives et incom-

Ces concessions ont été rejetées par la population de Pa-lerue. Elle persiste à demander la constitution de 1812 et la

convocation immédiate du parlement. Nous ne savons pas quelle a pu être la résolution du gouvernement napolitain; mais les lettres reçues font craindre que, si l'on ne se lâte pas de donner prompte et entière satisfaction à l'opition pu-blique, des événements graves ne viennent compliquer une situation déjà fort difficile. Les rapports varient sur le nombre des morts et des bles-sés; on parle de deux cents hommes tués du côté des trou-pes, tandis que cinonante ou soixante insurgés seulement au-

pes, tandis que cinquante ou soixante insurgés seulement au-raient péri. Les dernières lettres de Palerme sont du 21 janraient péri. Les dermeres lettres de l'alerne sont du 21 janvier. Ce jour-là, les insurgés avaient atlaqué avec acharnement un couvent appelé le Novizziato, que défendaient les
troupes, et qui est situé près du palais. An départ du courrier il n'y avait pas de résultat. Une frégate anglaise était
arrivée ce jour-là devant Palerme, et on attendait d'un instant
à l'autre la corvette à vapeur le Tonnerre, de notre marine
royale, qui, par ordre de l'ambassadeur de France à Rome,
avait été dirigée sur ce point.

Neules daouis la publication des premières ordonnan-

royate, qui, par ordre de tambassaden de France a none, avait été direjée sur ce point.

A Naples, depuis la publication des premières ordonnances, la situation, à ce qu'on écrit, s'est aggravée. Reques d'abord avec froideur par la population napolitaine, ces ordonnances ont perdu toute leur valeur aux yeux du public, depuis que le refus des Siciliens a été connu. D'après les nouvelles reçues, une grande anxiété réguait dans la capitale, et, comme les rapports des provinces étaient fort inquiétants, on craignait toujours de voir arriver à Naples des bandes de paysans insurgés. Tous les hommes éclairés et considérables paraissent s'être réunis pour demander au roi de faire à son peuple les concessions les plus larges. Parmi ceux qui travaillent le plus à épargner par ce moyen au pays les horreurs d'une guerre civile, on cite particulèrement le marquis de Pietracatella, président du conseil des ministres, et le duc de Serra-Capriola.

ROYAUSE LOMBARDO-YENTIEN. — La Patria insère une

HONAUME LOMBARIO-VENTITEN. — La Patria insère une lettre de Come, du 26, qui annonce qu'à Milan tous les clubs, même ceux de bienfaisance, sont fermés; l'autorité veut supprimer tout prétexte de réunion. La population continue à s'abstenir de labae : la régie a subi en quinze jours une diminution de 563,000 cigares. ROYAUME LOMBARDO-VENITIEN. - La Patria insère une

minution de 563,000 cigares.

Les efficiers de la garnison ne sortent plus qu'en uniforme et par groupes de quatre ou cinq. Ou apprend que des troupes arrivent sans cesse de l'Allemagne, et on répand le bruit que ces démonstrations militaires seront accompagnées de mesures rigoureuses contre le parti libéral.

ETATS PONTIFICAUX. — Nous avons à enregistrer, à Rome, un progrès qui mérite d'être remarqué. Le poste de ministre de la guerre vient d'être sécularis ; il est confié au prince Gabrielli, qui a servi avec distinction dans l'armée française.

TOSSAYE ET L'ENONT. — Le roi de Piénont et le grand-

Gabrielli, qui a servi avec distinction dans l'armée française. Toscans et pl'Enont. — Le roi de Plénont et le grand-duc de Toscane ont convoqué pour le mois de mars une consulte à l'instar de celle que Pie IX a établie.

DANSMARK. — Le roi Christian VIII est mort le 20 janvier, dans la soirée, à dix heures un quart. — Il était né le 18 septembre 1786 et était par conséquent àgé de soixante-deux ans. Il était monté sur le trône de Danemark le 5 décembre 1859; il succédait à son cousin le roi Frédéric VI. Lavait éconsé en pergières noces la princesse Charlottes.

cembre 1859; il succedant a son cousin le foi Frédéric VI.
Il avait épousé en premières noces la princesse CharlotteFrédérique de Mecklenbourg-Schwerin, et en secondes noces
la princesse Caroline-Amélie, fille du due de Schleswig-Ilolstein. De son premièr mariage seulement il a eu un lils, le
prince Frédéric-Charles Christian, ne le 6 octobre 1808, et
qui lui succède aujourd'hui sous le nom de Frédéric VII.

Deux leures avant y most le pru Christian avait moste.

Denx heures avant sa mort, le roi Christian avait encore sa complète connaissance. Il avait eu dans la journée deux

sa complete contaissance. It avait en dans la journée deux curtefiens avec son fils, et à l'ui a laissé, tracées de sa main, des instructions pleines de sagesse. Le prince Frédéric s'est rendu, à sept heures du soir, dans son châtean de Christiansbourg, l'étiquette ne permet-tant pas au successeur du trône de traverser la ville avant sa conclusation. proclamation.

A minuit, le nouveau roi a signé dans le conseil des ministres la proclamation destinée à faire connaître son avéne-ment au trône. Dans cette proclamation, Frédéric VII annonce qu'il continuera l'œuvre de son père, et qu'il inaugu-rera son règne en donnant au pays de nouvelles institutions,

rera son règne en donnant au pays de nouvelles institutions, qui déjà depnis une année étaient préparées par la sollicitude du roi son père.

Le 21, à neuf heures du matin, les portes du grand baleon du palais de Christiansbourg ont été ouvertes, et aussité les princes de la famille royale, les ministres d'Etat et les hauts dignitaires du royaume out paru sur le balcon; puis le ininistre de la justice, M. de Stemann, s'est approché de la balustrade du balcon, et a dit trois fois, à haute voix:

Le roi Christian VIII est mort, vice le roi Prédérie VIII Ce cri a été répété chaque fois par les hérauts, et chaque lois la musique de la garde du corps y a répondu par une fanfare.

fanfare.

fanfare.

De neuf heures à midi, toutes les portes de Copenhague, selon l'antique usage, sont restées fermées. Les clefs de la ville et celles de la citadelle ont été portées au château.

Les troupes de la garnison et la garde nationale se sont assemblées à une heure de l'après-midi dans leurs lieux de réunion, et out prêté le serment de fidélité au nouveau roi entre les maius de S. A. R. le prince Ferdinand, général en chef de l'armée, et de S. A. S. le prince Guillaume, gonverneur général de Copenhague.

Les étudiants ont vouln faire une démarche avant l'arrivée du nouveau roi. Plusieurs d'entre eux ont chanté un air

vée du nouveau roi. Plusieurs d'entre eux ont chanté un air national norvégien, et après la prestation du serment on a crié evie la Constitution! et vive Prédéric VIII Après le départ du roi, quelques individus ont entonné le premier couplet de la Marseillaise.

de u marseuause. Le bruit courait qu'une démarche devait avoir lieu le soir 21 pour obtenir le régime représentatif. On parlait d'une dé-putation composée de députés de Copenhague aux Etats, des membres de la bourgeoisie et des étudiants, qui devait se présenter au roi pour exprimer un vœu en faveur d'une con-stitution.

L'intervention de la police a réussi à faire dissiper les ras-semblements, et la tranquillité publique n'a point été un in-stant troublée.

stant troublée.

Tous les ministres onl été confirmés dans leur poste. Senlement le comte de Molthe, de la famille du ministre de Danemark à Paris, a été nommé membre du conseil d'État, et
a siégé le 21 au premier conseil temu par le roi.

Le prince Ferdinand, frère du feu roi, est âgé de cinquante-cinq ans; il a épousé la fille ainée du roi Frédérie VI,
et n'a pas d'entants; il se trouvera héritier présomptif du
trône. Après lui, si le roi actuel ne se remarie pas ou n'avait
ses d'arcett, la couronne massaria un mince Frédérie (ils trône. Après lui, si le roi actuel ne se remarie pas ou n'avait pas d'enfants, la couronne passerait au prince Frédéric, fils ainé de la landgrave de llesse, sœur ainée du roi. C'est ce prince qui avait épousé la grande-duclesse, fille de l'empereur Nicolas, morte en coucles il y a trois ans.

Son avénementamènerait la solution forcée de la question de la séparation du Holstein de la couronne de Danemark, question sonlevée à la fin de 1846 par un rescrit du roi Christian VIII), et qui a tant agité les esprits dans les duchés et en Allemagne.

Christian vin, e.g., et et et en Allemagne.
Seede, — On écrit de Stockholm (Suède), le 18 janvier :
« Notre gouvernement vient d'adopter un nouveau tarif du
port des lettres, par lequel l'ancienne taxe, tant des correspondances que des journaux et autres imprimés, se trouve
réduite très-considérablement. »

«Nous venons de recevoir des nouvelles de Batavia (Java) du 20 novembre dernier. Le 16 du même mois et les deux jeurs suivants, on avait ressenti, tant à Batavia que dans les jours suivants, on avait ressenti, tant à Batavia que dans les régences de Chéribon, de Bonjoemak, de Kaddoe, de Samarang et de Rambay, des secousses de tremblements de terre si fortes, qu'elles rappclaient celles de 1834.

«A Batavia même, les tours des édises ont été fortement ébranlées; celle de l'Hôtel-de-Ville a pris une inclinaison remarquable à gauche, et la croix en fonte qui la surmontait a été renversée.

été renversée

été renversée.

« Dans la ville de Chéribon, tous les bâtiments, excepté les magasins proprement dits, dont les murs sont d'une épaisseur extrème, avaient été endomnagés au point qu'ils menaçaient ruine, et que les babitants s'étaient réfugiés dans les plaines des environs de la ville.

« A Palimang, l'hôtel du gouverneur s'est écroulé, et taut

« A Palinang, I hoter du gouverneur s'est ecronie, et tout ce qu'il renfermait à été brisé. Quarante maisons du quartier chinois ont eu le même sort, et dix-sept de leurs habitants ont été écrasés sous les décombres.

« Un grand nombre de fabriques de sucre et d'indigo, qui se trouvaient en rase campagne, ont été détruites.

« A Batavia, on recevait de tous les points des nouvelles de désastres, et la plus grande inquiétude régnait dans cette ca-

pitale, x

SINISTRES MARITIMES. - Un nouveau désastre vient de frapper notre marine : « Le Cuvier a brûlé et coulé bas, le 25, à Porto-di-Campos, près Palma. L'équipage a été sauvé.»

le 25, à Porto-di-Campos, près Palma. L'équipage a été sauvé...»
Ainsi s'exprine, dans un langage concis, la dépèche télégraphique qui annonce au gouvernement cette triste nouvelle.
La perte du Cueler sera vivement sentie de notre marine, qui
a fait l'année dernière des pertes si nombreuses.
— On écrit de La Rochelle qu'un trois-mâts anglais s'est
perdu dans la nuit du 47 au 18 janvier, vers onze heures du
soir, sur la pointe de la Coubre, côte des Mathes, entre Royan
et la Tremblade. Des dix-sept hommes dont se composait son
équipage, trois seulement out pu gagner la terre. Ce navire
est l'Idalion, de 40 tonneaux, venant de Loudres et se rendant à Bordeaux avec un chargement de charbon de terre est rication, de 410 tonneaux, venant de Londres et se ren-dant à Bordeaux avec un chargement de charbon de terre. Les trois hommes qui sont parvenus seuls à se sauver, et parmi lesquels se trouve le capitaine, le sieur John Kietk, ont été reeneillis par le poste des douanes. Le bâtiment et la cargaison sont entièrement perdus. Nécrologie.—M. le baron Massias, ancien résident, con-cul gainéral à Durticle vient de termine, le 22 des parties.

NEGROLOGIE. — M. le baron Massias, ancen resident, con-sul général à Dantziek, vient de terminer, le 22 de ce mois, à l'age de quatre-vingt-quatre ans, une longue et honorable earrière. Plus de quarante années de services publices et de fonctions parfois très-difficiles ne l'ont pas empêché de se distinguer encore par de nombreuses œuvres littéraires et childrechieure.

philosophiques.

— M. Garnot, député de Saint-Domingue à la convention nationale, ancien administrateur général de la loterie, est mort dans sa quatre-vingt-dixième année.

mort dans sa quatre-vingt-disième année.

— M. Dieudonné, ancien député de la Menrthe, homme aussi considéré que digne de l'être, vient de mourir à l'âge de roixante-quatorze ans.

— C'est dans un âge hien moins avancé, c'est à vingt-neuf ans que vient d'être enlevé à sa famille désolée, à ses nombreux auis, à la science historique, un bon et intelligent jeune homme, Émide Beltremieux, anteur, avec le savant M. Henri Martin, de l'Histoire de France faisant partie des CERT TRAITÉS, publiés sous le titre d'Instruction pour le peuple.

Souvenirs de Brides-les-Bains

(SAVOIE).

Les lecteurs de l'Illustration se souviennent peut-être d'a-voir lu le compte rendu d'un livre intitulé : Mémoires d'un enfant de la Sacoie. Peut-être aussi quelques-uns auront-ils été tentés de lire ces mémoires d'un pauvre enfant du peuple, doué des plus nobles facultés du cœur et de l'esprit. Claude Genoux (c'est le nom de l'auteur) nous adresse un chapitre oublié de ses souvenirs, qu'on lira avec intérêt, et qui inspi-rera, nous n'en doutons pas, le désir de connaître la vie en-tière de l'auteur (1). tière de l'auteur (1).

« Sur cent jeunes gens échappés des universités, et qui achè-

(1) Voir le bulletin bibliographique de l'Illustration, t. vi, p. 502; t. viii, 518.

vent leurs études par un voyage en Suisse, quatre-vingt-dix-neuf suivent à la lettre un invariable itinéraire. Eternels moutous de Panurge, ils vont partout où sont allés leurs amis, leurs parents; c'est un pélerinage obligatoire dans la famille. Qu'ont-ils observé? qu'ont-ils vu? Des cicerones, des aubergistes des mendiants, c'est-à-dure tout le peuple officiel des grandes routes, peuple de martins-pècheurs qui ne péchent que dans la hourse des voyageurs, sa seule pro-vidence En voyage, pourtant, l'exentricité a s-s avantages: une grande route me fait l'effet d'un salon où l'on ne s'en-tretient que de lieux communs. Ce ne sont que conversatoins oiseuses; rien ne surquend, rien m'intéresse, parce qu'on trettent que de tieux communs. Ce ne sont que conversatoins oiseuses; rien ne surpiend, rien n'intéresse, parce qu'on s'attend à mieux; parce que l'imprévu est partout plos raie qu'un beau site qu'on est convenu d'admirer. Voulez-vous, de retour d'une course au jardin du Mont-Blanc, voir une nature tout aussi alpestre que celle de la vallée de Chamounix, et vierge encor des pas d'un toui ste banal ? Demandez, à Sallanches, le chemiu de Brides-les-Bains, par le platenn de Beaufort, ou bien celui de la vallée de l'Isère; passez à droite, passez à gauche, n'importe : à pied, le sac sor le dos, vous passez à gauche, n'importe : à pied, le sac sur le dos, vous arriverez probablement sur un chemin étroit, bordé de huies arriverez probabiement sur un chemin etroit, borde de hacs d'aubépines, et dont la brise n'aura pas saupoudré la verdurc d'une poussière calcaire. Après quelques heures de marche, vous déboucherez en vue d'un joil hameau, perdu dans un massif de pins ou de châtaigniers. La, un bôte simple et jovial sera tout aussi heureux de vous donner une hospitalité désera ductaissi neutrals de vous donnée une nospitainte de-sintéressée, que vous le serez vous-mêmes de pouvoir vous montrer généreux; la, vous trouverez des mœurs nouvelles à force d'être vieilles. Cec i n'est pas un paradox : l'âge d'or existe encore sur la terre pour la moitié de ses habitants.

existe encore sur la terre pour la moitié de ses habitants.

« Brides-Jes-Bains ne compte pas plus de trente années
d'existence, Ce pays, qui, dans ce laps de temps, a vu ç'élever une maison de bains d'une architecture sévère, une
église, un pont de pierre et de beaux hôtels, n'était, en 1818,
qu'un hameau de quatre maisons, chalets isolés les uns des
autres et dépendant d'un village élogné. Or, en 1818, l'une
de ces quatre maisons était habitée par un aveugle deja grisonnant et qu'on nomanit Zacharie : ménétrier de son état,
il faisait chaque dimanche danser les montagnards des villages voisins. Certes, à sa franche graifé, à ses lagri nelies de il faisait châque dimanche danser les montagnards des villa-ges voisins. Certes, à sa franche gaieté, à ses lazzi pleins do sel, nul n'aurait soupcomé, s'il ne l'avait vu par lui-même, que eet homme était privé du seus le plus précieux. Donc, un soir du mois de mai de cette même année 1818, par une pluie torrentielle, un pauvre enfant, à peine âgé de six ans, vint frapper à la porte de Zacharie. Couvert de haillons et les pieds nus, il fut reçu par l'aveugle et sa femme avec des transports de joie; car ces braves gens n'avaient point d'en-fants : c'était un fils que la Providence leur envoyait. Ques-tionné avec sollicitude, il répondit simplement. Parti de Saint-Sigismond, près de l'hôpital, il allait, lui, douzième enfant d'une mère veuve et pauvre, rejoindre un oncle omi faisait d'une mère veuve et pauvre, rejoindre un oncle qui faisait un petit commerce dans la montagne. Frappe depuis longun petit commerce dans la montagne. Frappé depuis long-temps de l'idée d'un départ prochain et déjà aventureux, ij était parti seul et sans en avertir ses parents; aussi ne s'é-tomera-t-on pas, en égard à ses petites jambes, qu'il ait mis einq jours pour franchir les cinq heues qui séparent Brides-les-Bains de Saint-Sigismond. Partout bien accueilli sur la route qu'il veanit de parcourir, et partout recevant une los-pitalité qu'il n'avait même pas la peine d'implorer, tant son jeune âge inspirait d'intérêt, ce fut par habitude qu'avec une désinvolture sans gêne il s'assit au foyer de ses hôtes. Bret, cette manière d'agir ne déplut point au jovial ménétrier. Le surlendemain, du consentement de son oncle un'on avait

cette manière d'agir ne déplut point au jovial menétrier. Le surlendemain, du consentement de son oncle qu'ou avait consuté, l'enfant, qui se nommait Claude, remplaçaît dans l'emploi de guide le vieux chien de l'avengle.

«Cet enfant, pourquoi ne paste dire de suite, ce petit Clande, c'était moi. Oui, mes souvenirs d'un âge si tendre n'ont rien perdu de leur viacité! ce n'est pas saus un vrai bonlieur qu'aujourd'bui je pense à ce temps où, insouciant, je prenais ma part de la joie que le vieux ménétrier allait porter dans les hameaux de la montagne. Brides, alors, ne se nommait pas Brides-les-Bains, c'était Brides tout simplement, et voici comment se découvrirent ses eaux devenues célèbres déit et qui quérirent tant de rhumatismes.

déjà et qui guérirent tant de rhumatismes.

« Quinze jours s'étaient écoulés depuis que je remplissais a Quinze jours s'étaient écoulés depuis que je remplissais mes fonctions de guide. Satisfait de mon service, Zacharie, afin de m'encourager, m'avait acheté un petit violon, ainsi qu'une paire de souliers neufs, les premiers dont mes pieds fussent chausés. Un matin, à la pointe du jour, comme nous revenions d'une noce qui avait eu lieu à Bozel, commune des envirous, suivant un petit sentier qui longeait la rive droite du Doron, je vis un jeune oisean qui sortait du nid pour la première fois, et qui essayait ses ailes, venir se poser à quelques pas de moi. — Un oiseau! dis-je; et lâchant le bras de l'aveugle, je courus après l'oiseau pour m'en emparer. Mais lui ne m'attendit pas; il vola sur un buisson; quand j'arrivai au buisson, il était déjà dans un taillis. Je l'y poursuivis sans plus de succès : dis fois je crus que j'alfais le saisir, dis fois il m'échappa. Enfin cette course dura une heure, une heure entière, pendant l'aquelle Zacharie blasphémait en m'appeant à grands cris. Quand, fatigné de courir, je revins sans l'oiseau me remettre entre les mains de l'aveugle, celin-ci me donna une correction; mais une correction telle, que je

roiseau ne remettre entre les mains de l'aveugle, celui-ci me donna une correction; mais une correction telle, que je m'en suis souvenu. Là ne se horna pas ma punition; il m'ôta mes beaux sonliers neufs des pieds, et me les suspendit au con par les cordons.

«— Tu ne vaux pas mon vieux chien! pourquoi serais-tu mieux chanssé? En route, dit-il.»

«La gelée blanche que le soleil n'avait pas encore fondue dans la plaine me glaçait les pieds. Arrivés sur l'espace de terrain où depuis l'on a bati les, bains, mes pieds, si froids, ressentirent, en se possant sur une crevasse de la terre, une chalter qui m'étonna. Quelques pas plus loin, forcé de remettre les pieds dans une nappe d'eau, je la tronvai si chaude, si chaude, qu'elle me iti jeter un eri.

«— Qu'as-tu? qu'as-tu? me demanda Zacharie. Qu'est-ce done?

« - C'est l'eau qui m'a brûlé; elle est bien chaude.

α — Tu es fon! marche.
 α — Non, non, tâtez-la plutôt; elle fume. »
 α Zacharie mit la main dans cette eau, et reconnut qu'en

effet elle était chande.

«Le leudemain, un médecin de Moutiers, chez lequel Zacha-"te s'était fait conduire, vint à Brides, et se convainquit bientit que cette cau provenait d'une source thermale considérable. De plus il constata qu'un éboulement récent du terrain qui bordait le ravin du Doron avait comblé l'issue par laquelle les caux de cette source, jusqu'alors inconnae, s'éconlaient sous des touffes de sureaux sauvages, et se mélaient immédiatement qua terrain. diatement au torrent

« Lorsque, après trois mois de séjour à Brides, mon parent me reprit à Zacharie, aucune construction relative à l'éta-blissement des bains n'était encore commencée. « Brides les-Bains est situé à trente kilomètres de Conflans, petite ville célèbre dans les annales de la haute Savoie par le siège qu'elle soutint sous Henri IV contre les troupes du ma-ré let de le sessimitées. Établamiées me les surposes du maréchal de Lesdiguières. Échelonnée sur le penchant d'une colline que dominent de gigantesques montagnes, dans une val-lée profonde et sur le bord d'un torrent rapide, on y arrive par une route accidentée, pittoresque, et longeant, jusq Moutiers, la rive droite de l'Isère. Moutiers, chef-lieu d province de Tarentaise, que l'Isère partage en deux parties egales, et dont un pont de pierre et un pont de bois joignent les deux rives, possède des salines hydrauliques, où un mé-canisme fort curieux sert de moteur à la force ascensionnelle des eaux. Quant à des monuments, cette ville n'en a aucun ; le palais épiscopal même n'offre absolument rien de remarre palais episcopal intene notice assorbinent per de cranges; quable. En revancile, ses envirous ont des aspects étranges; ils ne le cèdent pas en beaux sites à la vallée la plus roman-tique des Alpies. De Conflans à Brides, c'est à chaque sinno-sité de la route tantôt un pont rustique, tantôt une cascade, et, de distance en distance, de vieilles tours féodales. Portez et, de distance en distance, de viettes tours reodales, rottez vos regards dans une direction verticale : ce sont des villages en quelque sorte suspendus sur l'abime; des chalets, dont quelques-uns atteignent jusqu'à la région des neiges éternelles. Le poète Ducis, qui est né à Versailles, mais dont la famille était de l'autte-Luce près de Moutiers, a chanté cette vallée en fort beaux vers : il a fait hommage de son poëme à Talma.

poème à l'alma.

« D'après cette rapide esquisse, le lecteur ne pent s'attendre
à trouver à Brides-les-Bains ces sentiers sablés comme des
allées de jardin, ces promenades princires, cette société
aristocratique et de bon gout, qui font le charme de la saison
des caux d'Ems, de Bade et de Weisbaden. Non, à Brides il n'y a point de parcs royaux plantés de hauts marronniers, de frais ruisseaux, de vertes prairies. A Brides toutest abrupt, et la végétation, non moins vigoureuse qu'elle l'est dans les localités, que nous venons de citer, s'y revét seulement d'une teinte plus sombre; elle s'harmonise avec la majesté des montagnes qui ceignent la vallée, et dont l'une s'élève devant vous haute de trois mille mêtres; grise et perpendiculaire. vous haute de trois mille mètres : grise et perpendiculaire, on pourrait la croire d'un seul bloc comme un immense moon pourrat la croire d'un seul bloc comme un immense mo-nolythe. Ecoulez ce bruit assourdissant, continu : l'écho l'ap-porte-t-il de bien loin? Non, d'ici à côté; suivez ce chemm âpre et raboteux, ni plus ni moins qu'il devait l'être il y a mille ans. Avancez, le bruit augmente; voyez-vous ce torrent bondissant à travers ces affreux ravins entre tant d'obstacles aui lui barruit la messang c'est le Dorn, torrent interiesable qui lui barrent le passage? c'est le Doron, torrent intarissable qu'alimente sans cesse la fonte des neiges sur les plateaux supérieris; il passe à cinquante pas du salon de conversation, véritable palais qui semble tout effrayé de se trouver au milieu de cette nature sauvage et tourmentée

milieu de cette nature sauvage et tourmentee.

«Ainsi, ce pays ne doit sa prospérité qu'à l'influence de
son établissement thermal, établissement que l'on suppose
avoir déjl existé sous la domination romaine; car l'on a trouvé,
m'a-t-on dit, en creusant le sol pour commencer les fondations, deux caveaux pavés en mosaiques, ainsi qu'un nombre
sont destable. Constructure partiers songer leuteur et presistant de l'origine partier. considérable d'amphores brisés. Sans doute un atterrissement causé par l'une des excavations que le Doron creuse incessamment sur ses bords aura détruit ces bains, thermes anti-ques des anciens Allobroges. Cependant, tout en admettant cette donnée comme une simple hypothèse, il me semble difficile de croire qu'une source thermale d'un tel volume soit demeurée quatorze siècles inconnue. La vallée de Brides eût-elle été inhabitée durant tout le moyen âge, cette hypo-

eût-elle été inhabitée durant tout le moyen âge, cette hypo-thèse me semblerait encore trop hasardée.

«Lorsqu'après vingt-cinq ans d'absence, je revins à Brides, le cœur plein de joie; quand j'accourais des antipodes pour rappeler plus vivaces mes souvenirs d'enfance, pour revoir ces lieux témoins de mes premiers efforts dans la lutte que j'ai soutenne [1], lutte de la vie que tout enfaut pauvre doit s'attendre à soutenir, eh bien! il m'a semblé qu'une horde de vandales avait dévasté ma belle vallée! Que m'importent à pai ces rebuis ces bitels l'avais laissé fritiles déserte. moi ces palais, ces hôtels! j'avais laissé Brides de jenses voulu la trouver au retour plus déserte encore. Oui, n'éciai-je, la civilisation m'a gâté mes souvenirs; oui, maudit soit le jour où j'ai découvert cette source : tous ces prodiges, pour moi, valent-ils un doux rève! » C. G.

Courrier de Paris.

Nous ne sortons pas des programmes; de toutes parts on annouce plus que jamais des fétes, mais il s'en donne peu. Nous avons parlé du bal qui doit avoir hieu proclatainement en laveur de l'Association des artistes dans la salle du Jardin d'Hiver, et voilà que ce lien de délices est déjà retenu pour d'autres chomités hieuficentes et despartes la Société des d'autres solennités bienfaisantes et dansantes. La Société d'autres solemntes biennasantes et dansantes. La Societe des amis de l'enfance vous y convoque pour ce soir même. Comme annexe au bal, il y aura un marché aux fleurs dont les bouquetières seront mesdames de B., de C., de D., et ainsi de suite jusqu'au bout de l'alphabet aristocratique des plus élégants faubourgs de la capitale. Il est en même temps question d'un grand concert donné dans ce salon de verdure par toutes nos célébrités exécutantes. Il est évident que cet Eden deviendra un sanctuaire des beaux-arts comme il est déjà le tabernacle de la charité. Nous y verrons sans doute s'épanouir quelque athénée, et des sociétés d'éloquence viendront y fleurir. Que l'ieu serait plus propice pour les embar-mements académiques! pourquoi n'y jouerait-on pas aussi la comédie, puisque la salle n'est qu'un grand parterre? Ce goût de bal fleuri et de jardinage musical fait tous les

jours des progrès. Il n'y a plus de bonnes fêtes sans accom-pagnement de plantes, et les salons ressemblent à des bos-quets. S. E. Soleyman-Pacha, l'ambassadeur de la Sublime Porte, goûte fort ce côté poétique de nos mœurs, et il prépare [puisque nous en sommes toujours aux préparatifs] une véritable lête des roses dans son hôtel des Champs-Elysées, dont la décoration est splendide. Il va sans dire que le concert aux voix au pupitre, et les accents de Mario et de Gardoni permettront aux sauteurs de reprendre haleine. L'exem-ple donné par la Turquie a piqué d'émulation messieurs les envoyés chrétiens : l'Angleterre songe à varier le thème uniformé de ses bals rouges au moyen de la musique, et l'Au-triche sortira du cercle de ses soirées à la hongroise en y mê-lant quelques airs italieus. Il paraît que ces deux puissances ambitionnent la possession de nos virtuoses bouffes, et qu'elles vont se disputer l'influence diplomatique par la voie du dilet-tantisme. L'aquelle des deux l'emportera et fera pencher la balance de son chté 3 sus êtra précentieux en qual serieu tantisme. Laquelle des deux l'emportera et fera pencher la balance de son côté? Sansètre présomptueux, on peut parier pour celle qui réussirait à metttre dans son plateau Lablache et mademoiselle Alboni; il n'existe pas de virtuoses d'un plus

A propos du monde officiel, un deuil domestique met ob-stacle cette année aux brillantes réunions de la préfecture, et les présidents des deux Chambres ne donnent pas encore signe de vie : en fait de danses, il n'y a encore pour eux que celle de l'adresse.

celle de l'adresse.
Une soirée qui aurait pu causer quelque tort aux susdites, c'est celle donnée par mademoiselle O. dans sa bonbonnière du quartier de la Boule-Rouge. Plusieurs tityres de chancellerie y ont soupé en compagnie de bergères du Palais-Royal. Comme toujours, il est de grandes notabilités des Chambres qui recherchent voloutiers les princesses de cabinet parficulier. Dans un autre monde, la mode s'établit des déjeuners dansants qui commencent à six heures du soir pour figur à minuit eutre controlleren du souper classique. operations dansants qui commencent à six neures ut sour pour finir à minuit : eette contrelaçon du souper classique de nos pères aura le bal pour auxiliaire, mais il a contre lui les musiciens et leurs patrons. La musique n'est-elle pas une ambroisie plus agréable que le vin de champagne, et il n'e a que des gloutons capables de préférer des suprêmes de volaille aux plus beaux morceaux de Meyerbeer et de Verdi!

aux plus beaux morceaux de Meyerbeer et de Verdi!

Ces déjeuners dansants ou ces danses dinatoires ont parfois une antre destination, et, tout aussi bien que le baf, ils
font leur œuvre de charité. Selon un grand poète, la valse
est l'exercice qui apprend le mieux à une jeune personne à
penser et qui lui donne le plus d'idées. El bien! dans nos
déjeuners nocturnes, ces idées prement un corps sous l'œil
des grands parents; nombre d'unions sont mises sur ce tapis ou plutôt sur cette nappe; comme ailleurs, la collation
et les violons ne sont qu'un prétexte : le but, c'est un mariage. On danse sur ce volenn Nous sienalerons en nassant riage. On danse sur ce volcan. Nous signalerons en passant l'énorme consommation de fleurs d'oranger qui s'est faite en janvier; cet heureux mois a vu s'accomplir tous les maria-ges du monde connu, et, suivent l'usage, les plus belles dots ont cantionné les positions considérables, et les plus belles fiancées sont échues aux hommes les plus chauves. Les jeunes filles de nos jours ont de l'ambition, sinon leurs parents en ont pour elles. Ce n'est plus qu'au théâtre ou dans le roman qu'on épouse *cetui* qu'on aime ; une Julie épousant Saint-Preux Jerait scandale, et la famille autorisant pareille union s'attirerait ce décisif analtème : « Ils l'ont sacriitée! » Cepen-dant il ne faut pas trop s'étonner si ces beaux hymens donnent lieu parfois à des séparations. Le mariage n'étant considéré par beaucoup de nos contemporains que comme une espèce d'association commerciale, on a eu beau prendre ses précautions dans le contrat, il fant le rompre quelquefois, pour que l'un des contract.mts n'entraîne pas son associé dans la faillite et la ruine. Le nom d'un de ces disjoints donne en ce moment quelque retentissement à la séparation de biens ce moment quelque retentissement à la séparation de biens qu'il subit, ce qui revient à dire que madame reprend sa dut, et le reste est pour les créanciers, selon l'expression de Bilboquet. Il est notoire que cet administrateur distingué ent une jennesse oragense, dont l'éclat s'est reflété sur toute sa vie, et dont il porte aujourd'hui la peine imméritée, car, ainsi que tant d'autres premiers rôles, la réputation lui est venue alors qu'il n'avait plus de talent. N'a-t-on pas d'ailleurs chargé sa mémoire de vivenr d'une foule de joyenx méfits qu'il n'a pas compais, et qu'il faut rendre à Sheridan à faits qu'il n'a pas commis, et qu'il faut rendre à Sheridan, à Montrond et antres boliémiens du plus grand goût. Ce n'est pas lui qui a dit le premier : «Je ne loge plus, mais je per-che. » La fameuse histoire des deux lampions éclairant le sommeil de l'homme juste est renouvelée de Chapelle; c'est Brummel, le dernier beau, qui ne sortait plus qu'à cheval, afin de se dérober plus promptement aux poursuites de se créanciers, et c'est un autre Anglais qui avait pris le parti d vivre en fiacre pour arriver à la même fin. Sous la restaura-tion, M. Beugnot faisait les mots de Louis XVIII, le vaudevilliste Rougemont improvisait ceux du comte d'Artois, et Harel a revendiqué comme son bien les traits les plu-heureux de Talleyrand. On a également prêté des mots à R. ni plus ni moins qu'à ces grands personnages, mais ils sont trop connus pour les répéter. L'affaire de l'école Polytechnique fait du bruit. On se de-

mande si une réclamation, parfaitement fondér et présentée d'abord en termes convenables, attirera, sur des jeunes geus si dignes d'intérêt, les fondres de l'autorité disciplinaire. On dit que le professeur, cause du scandale, a été invité à don-ner sa démission, par mesure de conciliation autant que de convenance, mais qu'il y a répondu par un refus. « Vous tenez donc bien à cette place ?- Du tout, aurait-il dit, comme le Champignel du Vaudeville, c'est aux appointements.» On ne saurait trop insister, comme détail de meurs caractéris-tique pour notre temps, sur la manière originale dont ce pro-fesseur-législateur interprète la loi du cumul. Sollicité de faire un cloix entre les fonctions de membre du conseil de l'instruction sublicate de collecte de figretter de Victor. Tinstruction publique et celles de directeur de l'école Normale, il les a choisies toutes, en philosophe éclectique qu'il est, et, comme cet autre philosophe de l'antiquité, il a iout emporté avec lui. Bien qu'il appartienne à l'opposition, ce personnage n'en a pas moins les instincts les plus prononcés du conservateur, et il profite avec indignation de ces beaux office de méastreur ceruituitisment. effets de mécauique constitutionnelle.

On a tenté souvent de faire honte au noble fauhourg de ses

défections, maisil a toujours ses fidèles et ses honnêtes uerections, maistra toujours ses nucles et ses honnetes endur-cis que la position intéressante d'une jeune princesse étrangère vient de plonger dans le ravissement et l'extase. La circon-stance a semblé favorable aux têtes les plus considérables du parti pour revenir aux us et coutumes de la restauration, qui, aux jours de ses grandes joies, provoquait des mandements, décrétait des neuvaines et distribuait des indulgences. Déjà beaureun de ces belles dames complatent des garties fisse beaucoup de ces belles dames complotent des parties lines de prône et de confessionnal; c'est M. l'abbé de R... qui fera Phomélie nocturne. Il avait d'abord choisi le mardi, mais c'est un jour de Bouffes, puis le mercredi qui se trouve également acquis à l'Opéra, et ainsi de suite des autres, si bien qu'on a fini par s'en tenir au dimanche, le jour qui semble le plus li-bre, et qui se trouve par le fait le plus chargé de la semaine. Par bonheur, disait l'un de ces charmants et innocents petits tartuffes en robe de gaze, il est avec le ciel des accommodements. M. de M..., rallié mécontent et qui boude l'ordre de choses

pour un passedroit, ayant demandé à rentrer au giron et à prendre sa part des neuvaines : — Allons donc, répondit la marquise de R..., nous ne voulons que des Bordeaux-purs. Les grandes dannes de tous les quartiers ont, en ce moment, un autre martel en tête, c'est le renouvellement du menu personnel de nos légations. Depuis que le ministre dirigeant a pris la résolution de ne plus distinguer le ministre dif-geant a pris la résolution de ne plus distinguer les aspirants qu'à leur orthographe et de mettre les emplois au concours, nombre de ces danses passent leur natinée, déjà si remplie, à rédiger des pétitions ou à signer des apostilles. L'une d'elles, solleiter le scisiots au disparent de la postilles. L'une d'elles, reuiger des petitions ou a signer des apostities. L'une d'elles, sollicitant le ministre qui liui opposait un refus absolu motivé par l'ignorance de son protégé et par la manière outrageuse dont il traite la langue, lui disait: « Monsièur le ministre, envoyez-le cliez les puissances barbaresques; la langue ne leur importe guère. » On pourrait, en eflet, citer plus d'un tritt de cette incurrent le directe d'une la cent disquestion. truit de cette ignorante légèreté dans la gent diplomatique: « Mais, mon ami, disait M. de Saint *** à l'un de ses apprentis, le mot schah dans schah de Perse ne prend pas le T.

— Pardon, monsieur le conte, j'en ai mis un. — Et il ne faut pas un S en tête. — Oh! il est si petit, que ce n'est pas la peine d'en parler. »

Notre semaine dramatique n'est pas brillante; elle a eu les pales couleurs : un vaudeville-pastel, intitulé *les Ex-trêmes se touchent*, et une comédie du genre étique, *Léonie*, trêmes se fouchent, et une comédie du genre élique, Léonie, voilà toutes nos surprises. Léonie appartient à la famille des Valérie, des Yelva et des Valentine; c'est une infirmité qui la rend intéressante. Comme le jeune malade de Millevoye, son printemps commençait à peine et son hiver s'est approché : Léonie est mourante de la poitrine; elle l'ignore et nut ne le soupeonne autour d'elle; mais le fameux docteur Paul David révèle ce fatal secret à la famille, et Léonie, éclairée sur son sort par une indiscrétion, rompt avec son fiancé. Elle ne veut pas condamner celui qu'elle aime à la douleur d'un veuvage prénaturé. ne veut pas concammer ceiui qu ene anne a la couneur o un veuvage prématuré. Heureusement pour la pauvre fille, la médecine et les médecins ne sont pas infaillibles, et il de-vient bientôt avéré que le docteur. David s'est trop haté de formuler sa sentence: le brillant incarnat de la santé brille tornmer sa sentence. Te maint internate de la saine brille réellement sur ces joues fraîches où son art abusé signalait les ravages de la phthisie et l'approche de la mort. Ce petit drame, bâti sur une erreur de diagnostic, est d'une constitution débile et d'une grâce par trop larmoyante; aussi nous semble-t-il fort douteux que le talent et la bonne volonté de

semine-t-ii tot douteux que le tatent et la nome vionne de madame Rose Chéri puissent assurer l'existence de Léonic. La pièce des Variétés aura sans doute la vie plus dure que celle du Gymnase. Les Extrémes se touchent, cela doits'en-tendre de M. le chevalier et de madame la comtesse, jeunes et charmants tous les deux, Trop heureux fourteaux i ils es sont aimés à la folie; mais un beau matin la satiété est venue, ut lour folicité laure place à ce serier une devenier de et leur félicité leur pèse à ce point que chevalier et com-tesse cherchent et trouvent bientôt un moyen de rupture. On se donne congé mutuellement par lettre : monsieur ira lonner de son côté, tandis que madame voltigera du Rien de plus net et de plus gracieusement impertinent que le style de ces deux billels. Mais si l'amour a des ailes, comme le style de ces deux billeis. Mais si l'amour a des ailes, comine dit la chanson, l'amour-propre ne s'envole pas aussiasément. «Elle me quitte, se dit l'un.—llm'abandonne!» s'écrie l'autre. C'est un dénoûment qui ne satisfait personne. Que faire ici pour tourmenter l'inidèle, et que résoudre là-bas pour désespérer la volage? Des deux parts on reprend la plume: la countesse écrit à un duc supposé, et le chevalier s'établit en correspondance avec une marquise imaginaire. On se pique, on s'inquiète; l'amour revient à tire-d'aile, et nos deux jaloux terminent la comédie par le mariage. Dans cet agréable badinage, dont M. Decourcelle est l'auteur, on a revu une charmante actrice, mademoiselle Page, revenue de sa camcharmante actrice, mademoiselle Page, revenue de sa cam-pagne de Russie. Quant au drame, roman ou épopée de Monte-Cristo, nous sommes forcé d'en ajourner le compte rendu an prochain numéro.

Avez-vous lu sur les murs de Paris une affiche qui promet 200 fr. de récompeose pour retrouver 400 fr. perdus ? Voilà le taux de la centiance dans la moralité publique, — cinquante four cent. — Ajoutez que si Thomète homme qui a fait la trouvaille restitue ainsi la moitié de la somme, son nom sera imprimé dans tous les journaux et dévoué au prix Monthyon et à l'éloge académique.

Moninyon et a l'enge academique. Mais nous allious oublier la principale nouveauté de la se-maine et le spectacle le plus rare qu'elle nous ait offert, spectacle qui n'a pas eu un accompagnement tragique, bien

qu'il se soit accompli sur la Seine (l'occasion autorise pent-ètre ce détestable calembour). Sur les quais, au débouché des ponts, les passants et autres budands s'arrêtaient avec

complaisance, non pas cette fois pour régarder couler l'eau, mais pour contempler le tableau que vous allez revoir dans la présente vignette. La Seine devenue la Néva, couverte d'une

neige cristallisée, offrait une surface brillante, solide ici, fondante là-bas, et que d'intrépides gamins traversaient dans son étendue. Pendant trois jours les Parisiens ont pu jouir d'un

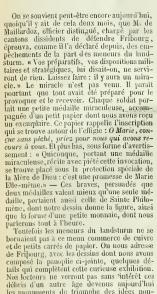


point de vue hyperboréen et goûter en perspective les joies du Samoiède et de l'Esquiman; mais l'heure de la débàcle a sonné, le fleuve a repris son ceurs, et nos citadins ont recom-

mencé la grande bataille qu'ils livrent à la pluie et au mau-vais temps tout le long de l'hiver. N'est-ce pas l'époque des plus grandes eaux pour eux, et la belle saison des neiges qui

fondent, des glaçons qui tiennent ben, des couduits d'eau qui crèvent, des maisons qui pleurent, des piétons qui barbot-tent et des cheminées qui fument ?

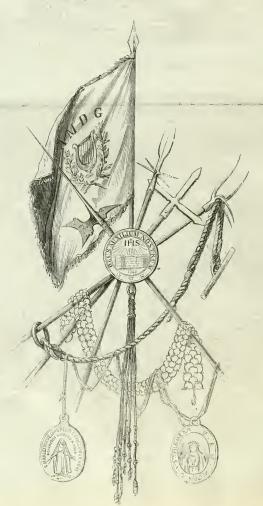
Trophées du Sonderbund.



les monuments de triomphe des idées nonvelles.

les monuments de triomphe des idées nouvelles.

Ces pertuisanes, ces haches à crochet, ces vieilles piques, qui remontent pour la plupat à la bataille de Morat, étaient les armes du landsturm. On dirait le moyen âgo ressuscité avec toutes ses ferrailles pour faire sa dernière apparition à Fribourg et à Lucerne. Il n'y a parmi ces déponitles de la tempéte du pays qu'un souvenir de la renaissance : c'est une giberne sur laquelle se trouve une grue avec cette inscription : Bégiment de Gruyère. Or, cette giberne rappelle un fait listorique curieux. En 1345, régnait à Gruyère un certain Michel, assez semblable à nos rois d'Yvett, qui se qualifait de comte et de prince. Ce personaage, mai meublé d'argent, selon ses expressions, fit un emprunt pour aller à la cour de François Pér de lever un régiment. Il parvint, en engageant tout son comté de Gruyère, à mettre sur pied deux mille hommes. Mais il paraît qu'il les avait pris au rabais, car à la tameuse bataille de Cérisoles, à peine en ligne, ils tournèrent le dos. Ce qui n'empêcha pas le comte Michel de réclamer à François le* et à son successeur le prix de lever une en ligne, ils tournèrent le dos. Ce qui n'empêcha pas le comte Michel de réclamer à François le* et à son successeur le prix de leur équipement et leur sode. Comme on le peuse bien, personne ne lui répondit, excepté Habelais, qui



dit dans son Pantagruel: « Si les souldats per-doyent la bataille, c'eust été honte demander la paye, comme feirent les fuyars Gruyers. » — Les gibernes des braves du comte Michel ont dù se croire encore à Cérisoles. Les armes modernes du landsturm étaient des sabres et des épées sur lesquels on lit: Vive le roi de Naples! quelques sabres ornés de la couronue de Prusse, des baionnettes et des faux em-manchées au bout d'un bâton, des fourches de toutes formes et de toute dimension. L'un de namees at out a un sou, us storens de toutes formes et de toute dimension. L'un de ces instruments surtout, que les bons Pères appealent tire-boyaux, mérite l'attention: c'est cette fourche à quatre dents dont deux

appetatent tire-oojaara, mente l'attentien : c'est cette fourche à quatre dents dont deux sont recourbées.

On comprend maintenant la pitié qu'un armement aussi misérable devait inspirer à des officiers qui connaissent les armes, et nous racontons ceci pour les justifier. Il y aura un miracle, disait-on à M. de Maillardoz; M. de Maillardoz et ses lieutenants, qui ont entendu parler du proverbe: Aidetoi, le ciel t'aidera, trouvaient sans doute qu'on ne s'aidait pas assez, On avait fait croire à leurs miliciens hennétes, mais stupides, que leus balles et houlets reviendraient contre elles-mêmes, et beaucoup d'autres billevesées auxquelles ces montagnards no vou-dront plus croire. C'est bien lait.

On a trouvé à Fribourg une variété curieuse d'instruments destinés, dit-on, à sévir contro les vaineus. Nous en donnous des spécimens. Des disciplines, des cilices, des cordes dont l'un des bouts se termine par un boulon en fer fortement liké, et l'autre bout par un anneau de fer. Les journaux du parti ont plaisanté sur ces cordes, qu'ils présentent comme des engins de gymnastique. Il n'y a plus aucun risque à accepter cette gaieté. Gymnastique soit : il y avait de ces engins préparés pour donner cette récréation à huit mille personnes à la fois. Le drapeau blane qui figure dans cette panoplie, emporté par les carabiniers vaudois, était celui des élèves du collége de Fribourg. Il porte dans son champ une lyre d'or, au-dessus des lettres sacramentelles: A. M. D. G.
Nous avons parlé d'une petite monnaie dont la figure est représentée ici avec les médailles.

A. M. D. G.

A. M. D. G.

Nous avons parlé d'une petite monnaie dont la figure est représentée ict avec les inédailles de la Vierge et de sainte Philomène; c'est un jeton du pensionnat de Fribourg. Les bons Pères avaient établi des magasins dans Fenceinte du pensionnat; et alin que les élèves ne pussent pas faire leurs emplettes en purs provisions ailleurs, on leur donnait, au lieu d'argent, ces pièces portant d'un côté : Moneta consictus Friburgendis (monnaie du couvent de Fribourg), et de l'autre : Deus auxilium mostrum. Cette monnaie ne vau pas même aujourd'hui les sous de Monaco, mais elle ligurera dans les collections de médalles, et l'Hustration servira, par cette nodailles, et l'Illustration servira, par cette no-tice, les numismates de la postérité.

Chronique musicale.

Puisque nos théâtres lyriques nous font des loisirs, nous allons en profiter pour raconter à nos lecteurs une révolution musicale.

nusicale.

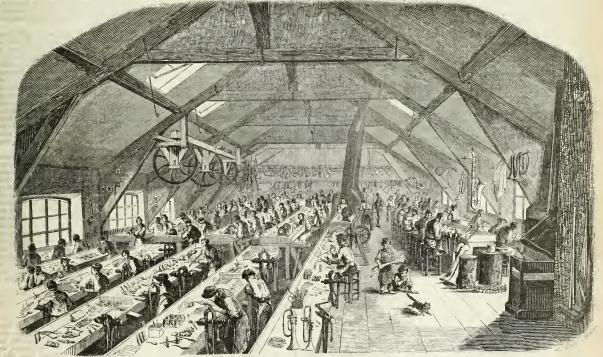
Il ya quatre ou cinq ans, un
jeune artiste étranger arrivait à Paris, inconnu et saus
autres ressources que son activité et sa confiance en son intelligence. A peine se fut-il mis temgence. A penne se ut-il mis en relation avec quelques-unes de nos célébrités musicales, que l'on put entrevoir l'avenir brillant et prochain de cette intelligence et de cette activité dans l'instrumentation. Et deja les événements ont prouvé que l'opinion du célèbre criti-que musical du *Journal des Dé-bats* u'avait rien de lasardé. En effet, une réforme impor-tante ne Lurla pas à s'accom-plir dans les musiques de nos régiments, réforme entièrement. régiments, réforme entièrement fondée sur les notables per-fectionnements, les inventions vraiment ingénieuses que l'art du facteur d'instruments en cuivre doit à M. Adolphe Sax. La France, en accueillant et protégeant ce jeune et habite facteur, aura donc eu, cette fois, les homeurs d'une heureuse initiative. Des intéréts reuse initiative. Des intérêts opposés mis en jeu et grave-ment lésés par le fait même d'une amélioration, fût-elle démontrée utile jusqu'à la der-nière évidence; des avis divergents soutenus pour et contre toute idée d'innovation; tel est, pour ainsi dire, le certége obli-gé ou le let inévitable de tous les novateurs; ce lut celoi de notre artiste. Aujourd'hui, quoi qu'il en soit, la manufacture d'instruments de musique en cuivre et en bois de M. Adolphe Sax n'en a pas moins pris délinitivement son rang, et un rang très-considérable, parmi

nos plus beaux établissements industriels. Pour bieu apprécier la valeur des services dont l'art musical est redevable à l'es-prit inventif de M. Ad. Sax, il faut se rappeler dans quel état de médiocrité nos musiques militaires étaient naguère en-core. Des instruments faux, in-

complets, d'un mécanisme dif-licile, d'une sonorité généralement pauvre, tels étaient à peu près les moyens matériels que les exécutants avaient à leur dis-position. Et Dieu sait à quelles rudes épreuves de patience étaient soumis ces exécutants, sans en excepter ceux-mêmes qui étaient doués des meilleures facultés et animés du zèle le plus ardent. Si nous passons aux compositeurs, quels n'étaient pas leurs tourments de se trouver à tont mo-ment arrêtés par les vides qui existaient dans la gamme du plus grand nombre des an-ciens instruments! Il en résultait une inévitable monotonie d'idées, jointe à une non moins triste monotonie de son. Grace any saxborns, any saxetrace any saxhorns, any saxt-trombas et any saxophones, on pent dire qu'it s'est opéré dans la musique militaire unt transformation radicale. La justesse, l'éclat, la beauté de timbre, la portée des instru-ments, leur homogénéité dans toute l'échelle de l'aigu au gra-ve, telles sont les qualités mestoute l'echelte de l'aigu au gra-ve, telles sont les qualités ines-timables apportées dans les musiques de nos régiments par les inventions et les perfection-nements de M. Adolphe Sax. Entre tous ces précieux tra-vaux, nous devois mentionner particulièrement le saxophone. C'est un instrument en cuivre à cless avec un bec à anche; il participe en même temps, pour le son, des instruments à vent et à corde, de sorte qu'il peut former comme un intermé-



Fabrique d'instruments de musique de M. Sax. - Vue d'une partie de l'atelier du rez de-chaussée



diaire, un lien naturel entre ces deux fan lles d'un caractère de souorité si dissemblable. Il est diffiche de se faire une idée du son du saxophone, sans l'avoir entendu, tant à cause de la qualité individuelle de son timbre, que des que j'aio jamais entendu! » et M-yerbeer dit : « C'est le beau

idéal du son. » Nous pouvons assurer qu'il n'y a rien d'exa-

géré dans ces paroles.

Les instruments de M. Adolphe Sax présentent encore d'an res avantanes, qui méritent, bien que moins essentiels,

d'être cités; tels sont l'identité de forme et de position, aussi l'avorable à la répartition du son qu'à la commodité de l'exécutant, particulièrement dans la musique de cavalerie; l'uniformité de leur doizit, qui les rend tous accessibles, sans exception, au même artiste, si bien que le musicien jouant du s'axbern peut degalement jouer du trombone, de la trompette, du cornet, etc. Il en est de même pour tous les instruments d'une même famille, depuis le plus grave jusqu'au

Il n'est pas surprenant, d'après cela, que la manufacture de M. Adolphe Sax et compagnie ait pris en peu de temps un accreissement si considérable. Le nouveau système appliqué aux instruments de cuivre, ayant été soumis au juge-ment d'une commission spéciale, a été, d'après les conclument d'une commission spéciale, à été, d'après les conclu-sions du rapport de cette commission, adopté par ordonnance ministérielle pour tous les corps de musique de l'armée fran-caise. A peine quelques-uns de ces corps de musique ont-ils été réorganisés suivant la nouvelle ordonnance, que le succès le plus complet a répondu aux efforts et aux espérances de l'intelligent facteur. Aussi ses produits ont acquis une telle réputation, que non-seudement les meilleurs artistes fran-çais les ont adoptés, mais que la Prusse, la Hollande, la Bel-gique, l'Angleterre, l'Italie, la Russie, sont devenues l'ributaires de la fabrique de la rue Saint-Georges; et non-seulement l'Europe, mais encore les contrées les plus éloignées : ainsi Pon reucoptre aujourd'hui ses instruments au Chii et au l'on rencontre aujourd'hui ses instruments au Chili et au royaume de Lahore, aux Elats-Unis et dans l'Indoustan.

Toyaune de Lafore, aux Etats-uns et dans i Indoustan.
On conçoit maintenant l'importance de ce vaste établissement. Tandis que les établissements analogues, taut en France qu'à l'étrager, se bernent ordinairement à la confection d'un petit nombre d'espèces d'instruments, ceux-ci, par exemple, ue confectionant que des instruments en bois, ceux-là que des instruments en bois, ceux-là que des instruments en bois qu'il per solle gesèce, clariquet fible, ceux l'agre des la confection d'une seule gesèce, clariquet fible, ceux ut terre des instruments en cuivre; d'autres même se bornant à la labrication d'une seule espèce, clarinette, litte, cor ou trombone, etc., ces différentes espèces, ces diverses spécialités, comme ou dt, se trouvent réunies dans la manufacture de M. Adolphe Sax. Tandis que les fabriques les plus considérables de Vienne et de Berlin occupent de dix à vingt ouvriers au plus, une deuni-journée de solde, versée par les ouvriers de la maison Sax au profit des inondés de la Loire, produit une somme de quatre cent un francs, comme le constate le Journal des Débats du 21 novembre 1846. Indépendamment des deux atéliers reproduits par les dessins qui accompagnent cet article, la fabrique de M. Adolphe Sax renferme encore celui des finisseurs, le magasin des instruments terminés, enfin une joble salle de concerts, principalement destinée à l'audition des nouveaux instruments. En résuné, voici quels sout les perfectionnements et les inventions de M. Adolphe Sax. L'habile facteur a imaginé, pour les instruments en cuivre, un système compensateur, qui permet d'arriver à la plus parfaite justesse et de faire

qui permet d'arriver à la plus parfaite justesse et de faire les sons glissés; il a invente un nouveau système de cylindres, les sons gusses; in a invente un nouveau systeme de cynindres, une nouvelle famille d'instruments (les sanotrombas); il a per-fectionné et complété celles qui existaient précédemment; il a perfectionné la clarinette basse et inventé une clarinette contrebasse; il a également imaginé plusieurs nouveaux sys-tèmes pour la clarinette-alto et la clarinette-soprano. Enfin, l'invention du savephone, instruocent d'un genre enfière-ment nouveau, est sans contredit son plus beau titre de ideire.

Cependant, encouragé par les témoignages d'estime les plus flatteurs et par de nombreuses marques de sympathies, M.A. Sax, travailleur infatigable, ne borne pas là ses recherches scientifiques et industrielles. Nous connaissons, entre autres, scientifiques et industrielles. Nous connaissons, entre autres, un de ses projets, qu'on peut justement nommer colossal. L'espace nous manque pour en parlerici longuement, comme il le faudrait; mais quelques mots suffiront peut-être à en donner une idée. Il ne s'agit de rien moins que d'un orgue gigantesque pour les grandes létes et solemnités publiques, qui remplacerait ces concerts en plein air passablement mesquins, que presque personne ne peut entendre. Placé sur une élévation convenable, de manière à dominer la ville, mi par une machine de la force de quatorze à quinze atmosphéres, surplouble d'un vaste réflecteur de manière à furcer le son de surplombé d'un vaste réflecteur, de manière à forcer le son de s'étendre en tout sens le plus loin possible dans une direction horizontale, cet instrument original déverserait des tor-rents d'harmonie sur toute la population à la fois. Un tel projet paraîtra sans donte chimérique. Toutefois, le savant directeur du musée de l'industrie belge, M. Jobard, à qui il a été communiqué, en a rendu compte de la manière la plus favorable, et M. Savart, l'un de nos acousticiens les plus distigués, l'à également approuvé. Nuus croyons ne pouvoir mieux terminer cette notice suc-

Nuus croyons ne pouvoir mieux terminer cette notice succinus de manufacture de M. Adolphe Sax qu'en renvoyant ceux de nos lecteurs désireux de s'éclairer à fond sur la question et sur tout ce qui concerne les nouveaux instruments, au remarquable ouvrage que M. Georges Kastner vient de publier sous le titre de Manuel de mussique milituire. Dans cet excellent livre, où brille me érudition à la fois aimable et substantielle, le savant écriviau, après avoir tracé d'une manière intéressante l'historique des musiques militaires dans l'antiquité, le moyen àge et les temps modernes, décrit tous les faits, les événements qui ont précédé et accompagné la réforme de nos musiques de régiment. Un pareit travail ne pouvait certainement mieux être exécuté que par celui-là même qui fut le secrélaire-rapporteur de la commission nommée pour opérer cette réforne. Au reste, ce n'est pas ici même qui fut le secrétaire-rapporteur de la commission nonmée pour opérer cette réforme. Au reste, ce n'est pas ici le lieu d'eutrer dans de plus longs détails sur le livre de M. Georges Kastner, auquel nous comptons consacrer bien-tot un article spécial dans notre revue bibliographique. Notre intention est sculement aujourd'hui de le citer comme le meilleur et même de seul guide dans la dispute artistique qu'out soulevée les inventions et les perfectionmements de M. Adolphe Sax, ainsi que les progrès incessants et les dé-veloppements rapides de la manufacture de ce célèbre in-dustriel.

Études sur le Journalisme.

LE BUREAU DU JOURNAU. — LE RÉDACTEUR EN CHEF. -LE PREMIER-PARIS. — NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Il est quatre heures du soir : le bureau du journal, désert n est quatre neures du sort; le bureau du journat, desert le jour, commence à être fréquenté. Les courtiers de nouvelles, abeilles équivoques, viennent dégorger le miel qu'ils ont butné depuis le matin. L'un apporte un assassnat; Pautre, un cancan parlementaire attrapé au vel en passunt dans la salle des Pas-Perdus; celui-ci, un fragment de lettre; celui-là, une indiscrétion de quelque officier du château ou enployéde ministère, que sais-se encend vide le misière. central, une musicieum de queque ouicier de chaedad ou employé de ministère; quesais-je, encore? un petit scandale, un succide, un homme écrasé, un fen de cheminée, un bruit de Bourse...—Le cuisinier du journal, un homme important dont nous aurons à entretenir nos lecteurs au clapitre. des Farts-Paris, est à son poste; il vient lui-même d'effec-tuer le long des ruisseaux de la ville sa petite chasse aux conards. If the gravement et dédaigneusement la plune à ceux qu'on lui présente, rejette ceux qu'on lui présente, rejette ceux qui lui paraissent trop surannés ou trop dénués d'embonpoint, et passe les autres au chef de la composition, qui les met dans sa poèle à frire pour le ragoit du lendemain.

pour le ragoit du lendemain.

Les publicistes en sous-ordre arrivent ensuite et prennent place autour d'une table tendue d'un tapis qui fut de drap vert et chargée de tous les journaux du matin déjà éventres par les ciseaux du maître-queux. A mesure que chacun s'intoduit, il échange avec ses confrères un salut assez peu fraternel et s'assied, auprès de la table boiteuse, sur une chaise claudicante ; il fait semblant de lire, demande quelles nouvelles? reçoit généralement peur réponse un haussement d'épaules, et cherche, parmi les débris épars sous ses y ux quelque os oublié, propre à fournir, faute de mieux, la matière d'un entrelilet. D'ameublement en dehors de la chaise et des tables, néant; à peine une écritoire q' quelques tronçous de plumes; de petits carrés de papier, rares et exigus, comme sil 'industrie des Marais et d'Essonne était menacee de ruine. Toutes ces plumes disponibles (je ne parle pas des tron-

Toutes ces plumes disponibles (je ne parle pas des trop-çons) demeurent comme suspendues jusqu'à l'apparition du moteur essentiel qui doit les faire fonctionner. Ce personnage, qui est le rédacteur en chef, arrive tard, mais il rapporte le moteur essentiel qui doit les faire fonctionner. Ce personnage, qui est le rédacteir en chef, arrive tard, mais il rapporte le mot d'ordre, le lirman qui va délier tous ces becs aigus inactifs. Son front plissé atteste les soucis, le labeur qu'exige la récolte, en apparence si simple, de cette manne quotidienne. Le matin, il lui a fallu rendre sa visite au grand homme en qui se résume la pelifique du pournal (il y a toujours un grand homme; il y en a même deux parfois). Le grand homme, consulté sur l'événement du jour, hésite; il voulvait bien flageller rudement ses malhabiles adversaires; mais il faut avant tout se conserver des chances; il ne faut pas se rendre impossible par trop d'acrimonie et de franchise. Quelques tempéraments sont nécessaires; et puis, l'opinion d'un tel est à considérer; il ne faut pas le heurtre de front. Certains précidents, certains écrits, certaines paroles dont une main adroite et hostile pourrait bien exprimer contre lui le poison de la patinodie et de la contradiction, quelquefois aussi le ceto présumé de l'autre grand homme, viennent se jeter à la traverse du plan de campagne. Bref, l'oracle parait embarrassé; lui-même consultera une Egérie. Il donne cependant quelques instructions à son scribe et lui trace le canevas rudimentaire d'un article provisoire. Mais, avant de rien hasarder, il faut voir l'attitude, l'impression de la Chambre : le rédacteur en chef devra done s'y trouver; il aura soin de colliger dans les couloirs et dans la salle des Pus-Perdus des renserigements sur l'état thermométrique de l'opinion; puis, au sortir de la séance, il recueillera les dernières insurations du grand homme; anarès unoi. Il des Pas-Perdus des renseignements sur l'état thermometri-que de l'opinion; puis, au sortir de la séance, il recueillera les dernières inspirations du grand homme; après quoi, il auracarte blanche pour suivre en tout étan les siennes propres. Le rédacteur en chef n'est pas tonjours bridé si étroite-ment par son cavalier politique. Celui-ci lui laisse volon-tierà les rènes sur le out, hors les cas graves, lorsqu'il n'ya rienà dire, et c'est là que brille le talent du vrai joinraliste. De retour au bureau, le rédacteur en chef distribue la be-

sogne à ses aides : celui-ci traitera la question du sel; cet autre, un des vingt-deux côtés de la question suisse. Un enautre, un des vingt-deux côtés de la question suisse. Un entrefilet sur l'Espagne composera pour aujourd'hui la maigre pitance du troisieme. Le quatrieme encadrera une correspondance italienne. « Allez, messieurs! — Dans cinq quarts d'heure il faut que le journal soit faut 1 — Et chacim aussitot de s'emparer d'un coin de la table, de gagner quelque réduit sombre ou de monter daus une soupente pour y griffonner en toute hâte une chose quelconque sans notes, sans recueillement, sans documents d'ancune sorte. Les documents pour un article au pied levé, ce sont les impedimenta dont parle si souvent César pour une cavalerie légère. La plupart des journaux ne possèdent d'ailleurs ni collections, ni bibliothèque. Il en existerait, qu'il ne serait ni bon, ni ni bibliolièque. Il en existerait, qu'il ne serait ni bon, ni prudent de les consulter. Cela ferait perdre du temps. Ceci me remet en mémoire que, dans mon extrème jeunesse, j'avais désiré faire partie, — non d'un journal, — je

Ged me remet en mémoire que, dans mon extrèmo jeunesse, j'avais désiré faire partie, — non d'un journal, — je n'avais pas des visées si ambitieuses, — mais d'un atelier de traduction, d'un office de correspondance qui était dorset est encore en possession de détrayer tont la presse de nouvelles étrangères empruntées aux journaux des divers pays. Un soi-disant ami me servit d'introducteur dans cet office où l'on me reçut à l'essai, comme traducteur aspirant pour les journaux allemands et nuglais. La besogne était âpre et le noviciat rude. Il fallait être rendu à l'atelier avant six heures du matin et y sépourner jusqu'à huit ou même neuf, se-lon l'importance des matières. Mais cette corvée matinado n'effrayait fas mon jeune courage; je ne demandais qu'à bien faire pour mériter le grade de traducteur en titre. Mon trop de zèle, où, pour mieux dire, une circonstance funeste vint ruiner mes espérances. L'office où nous travaillions était meublé à peu près comme m bureau de journal, ce qui revient à dire qu'il ne l'était nullement. Seulement, on voyait sur la table, au milieu des gazettes épatses de toutes les par-

ties de l'Europe, quelques dictionnaires des langues qu'il s'a-gissait de traduire. Ce fut là ce qui me perdit. Jaloux de ne pas mériter l'épithète de *traditore*, je ne pus résister à la tenpas meriter l'epitiete de trautiore, je ne pus resister à la ten-tation de consulter de temps en temps ces répertoires de linguistique, pour m'assurer de la valeur de certains voca-bles politiques avec l'argot desquels je n'étais point encore softisamment familier. Au bout de trois semaines de surun-mérariat, et coume je m'attendais à recevoir enfin le prix de mon labeur consciencieux, j'obtins pour toute récompense communication d'une leitre qu'écrivait le traducteur en chef à mon introducteur. Cette épitre me concernait, et il y était dit en Men consumer acquidat ne securid devant des rétres. dit : «Mon cher, votre candidat ne saurait devenir des nôtres. Faites-lui entendre doncement de discentiner ses essais. Entre nous, votre protégé ne fera jamais rien-de ben; il se sert du dictionnaire

Hevenons au rédacteur en chef. Après avoir distribué la besogne, et, comme Alexandre, réparti l'univers entre ses lientenants, il passe dans son cabinet et se prend corps à corps avec la parole du maître, celle du maitin, amendee par celle du militeu du jour, que modifie celle du soir... novissima verba. Il étend cette parole, la commente, la développe, et de cette amplification résulte e qu'on nomme le Premer-Paris, c'est-à-dire l'article qui, imprimé en tôte du journal en gros caractères avec la date de Paris, donne le ton et résume pour ce jour-la l'esprit et les tendances de la feuille. Cet article, long d'ordinaire, en revanche peu amusant, cst labituellement suivi de plusieurs autres qui ne lui cèdent en rien sous ce double rapport et qui portent aussi le nom de Premier-Paris, bien qu'il fût plus exact de leur donner celui de second, troisième ou quatrième-l'aris.
Chaque matin, la France, en ouvrant les yeux, trouve sur Itevenons au rédacteur en chef. Après aveir distribué la

Chaque matin, la France, en ourrant les yeux, trouve sur sa table de nuit quinze cents ou deux mille morceaux de lit-térature semblable. Il y a des premiers-Rouen, des premiers-Lille, des premiers-Lyon, voire des premiers-Château-Chinon

des premiers-Carpentras. Pendant la session, le premier-Paris est en grande partie Pendant la session, le premier-Paris est en grande partie consacré au compte rendu des débats et des joutes parlementaires. Sous ce rapport, il offiriait une certaine utilité, en dispensant de lire la reproduction sténographie de tant de phrases vides et de discours oiseux, s'il n'etat fait sans bonne toi. Mais, loin de présenter un résumé fidèle des discussions, un tableau vrai de la physionemie des Chambres, il n'est, et personue, j'imagine, ne me contredira sur ce point, qu'une continuation plus ou moins passionnée de la potémique pournalière. C'est un bulletin de campagne où chacour se décerne, comme dans les guerres civiles espagnoles, les nafque journalière. C'est un bulletin de campagne où chacun se décerne, comme dans les guerres civiles espagnoles, les palmes exclusives du sens, de la raison et de l'étoquence potitiques. Tel orateur, bafoné selon l'un, a été appaudi pour l'autre, — il serait plus juste de dire par l'autre. Noi na de talent et de succès que nos amis. Un discours sublime (sic, version du voisin) n'est qu'une pitoquèle haranque. Les applaudissements se changent en marmures; les transports unanimes de l'assemblée émue par cette parole imposante se métamorphosent plus loin en un croissont tunualte déterminé par l'ennui et l'impatience de l'auditoire. Ici, recueillement; là, silence aducial: — attention profonde, — sommeil de laspar tennue et impatience de tauatiorre, ici, recueillement; là, silence glacial; — attention profimide, — sommeil de lassitude. D'où il suit que le plus court moyen de connaître d'une façon tant soit peu nette les énuolions et la portée d'une séance est de lire les trente-six colonnes du Honteur, si mienx n'aime le curieux prendre tous les journaux, et confronter leurs dires, pour retember juste au même point d'indécision qu'auperage.

qu'auparavant.
Hors le service des Chambres, le premier-Paris vit sur les questions à l'ordre du jour. Trois ou quatre questions surgissent bon an, mal an. Chacune d'elles pourrait se discuter en une demi-douzaine de pages. Il n'y est guère consacré qu'un ou deux millions de lignes. L'esprit le plus lucide et et le plus pénétrant s'égarerai dans les méandres et dans les estats l'estats de l'estats les estats les la consecuences de la consecuence de la consec

qu'un ou deux millions de lignes. L'esprit le plus lucide et et le plus penétrant s'égarerait dans les méandres et dans les détails minuscules de cette immense controverse. Abonnés, mes amis, dites si jexagère! Donnez-moi votre avis sur la question suisse, tournée et retournée sous beaucoup plus de laces que le pays n'a de cantons. Que dites-vous du Sonder-boud? Et l'aflaire de la Plata, n'est-elle pas bien divertissante? Et la question de l'enseignement? Et les incompatibilités? Et les mairages espagols?...

Quoi! ce pays souffre; un malaise physique et moral le consume; de noirs presentiments, de vagues inquiétudes sillonment le courant social en tous sens ; l'avenir est sombre et incertain; le présent, triste; la vie, rude; tous les précurseurs de l'orage s'annoucélent à l'horizon; le plus aveugle voit ces signes; la nation génit, frappée dans sa dignité, ses instincts et ces intérêts matériels, qu'on a voulu délier; la donleur et la gêne sont dans toutes les classes, l'anxiété sur tous les fronts.—Et, détournant vos yeux de tout eq qui se passe ou s'annonce, vous, les pilotes, les sentimelles du pays, vous continuez de perdre votre temps et le nôtre à nous indigérer de toutes vos sornettes. Médecins de logis, vous quittez mon chevet pour aller dans les carrefours tâter précieusement le pouls au premier malotur qui passe! Pour guérir la France malade, vous lui donnez ponctuellement le bulletin circonstancié de la santé curopéeme. Et que me font à moi ves éternelles querelles à propos des capitulaires qui règlent les glaciers suisses? Que m'importe à moi qui ai frédid, et fain. stantice de la same europeenne. Ecqui me sont à moi vos étermelles quereiles à propos des capitulaires qui réglent les glaciers suisses? Que m'importe à moi qui ai froid, et faim, et soif, ce qui s'agite dans la république argentine? Qu'ai-je besoin de savoir jour par jour, heure par heure, ce qui se fait duns les Grisons ou sur les coteaux de lucerne? Yai bien affaire de vous suivre dans vos promenades militaires et vos difficients de la companya de l allaire de vous suivre dans vos promenades mintaires et vos circuits diplomatiques! Apprenez-moi eela en bloe, une fois pour toules; prenez la peine de résumer la question; ditesmoi les principanx faits; exposes-moi la situation des partis; passez à cela, si vous voulez, une semaine; je vous la donne. Cela fait, laissez-moi juger par moi-même, et, s'il est possible, délivrez-moi du Sonderbund?

sible, genvrez-un du Somarriana: Je veux bien être de mon siècle; je ne veux rester étran-ger à ancune grande évolution contemporaine, se passàt-elle au Paraguay ou à la Chine; mais l'avenir, mais le passé, mais mon présent à moi, méritent bien aussi quelque considération, quelque souvenir, quelque soin. Si ma journée suf-



fit à peine à épier l'heure qui passe, si je dois perdre haleine à vous suivre sans cesse, quel temps aurai-je pour l'histoire, la méditation, l'étude des grands problèmes qui me touchent? La nation se plaint de vivre au jour le jour, et vois vois en glorifiez, vois, les éclaireurs et les guides! Vois êtes les apoères du matérialisme ? es que vois faites u'est autre close que l'apothéose du présent, l'idolatrie de la minute. Cette philosophie n'est pas nouvelle : Horace l'avait célèbre avant vois. Mais fui du moins savait se couronner de roses, en s'écriant : Carpe diem! Il avait le courage de son opinion; quant à vois, vois n'aver ens nôme la conscience de la vière. quant à vous, vous n'avez pas même la conscience de la vôtre Soyez comme lui : faites-nous des odes ; chantons le Massi-que et fétons Myrrha, l'esclave lesbienne ; ce sera plus récréa-

tif, et pour le moins aussi moral. Vous avez résolu de vaincre un ministère qui gouverne par les grands mots, ou de vous porter ses seides. A la bonne heure! Mais quelle machine employez-vons pour le défendre

ou l'attaquer?

l'attaquer — Les grandes phrases ! Il est un antre genre de divagations qu'affectionne et exploite le *premier-Paris*. Quand it a épuisé, nouveau Tartare, les steppes de la question de cabinel, il prend, comme Ugolin, l'héroique parti de se dévorer en famille. Le Constitutionnel court sus au Journal des Débats; le National se pré-Le Constitutionnel court sus an Journal des Debats; le National se pre-cipite à Labordage de la Preses; l'Univers religieux, le Courrier français, nobles rivaux, dignes émules, joutent à Imis-clos on preument en flanc le Siccle, qu'anathématise bé-noitement Union monarchique. C'est une mélée éponvantable et homérique, s'il en fut. Les injures pleuvent : charlatan, faiseur, plume vendue, anarchiste, broudlon, factieux, fan-faron, naif pour stupide, athée, timpie, bigot, tartuffe, sout les moindres aménités de cet agréable glosaire. Ces messieurs prennent la peine de répéter tout haut ce que la France dit tout bas. L'abonné est assujetti à trois semaunes de polé-mique, et il a la satisfaction de recevoir chaque matin dans sa feuille la réfutation d'un article qu'il n'a pas lu et épronye, sa femille la réfutation d'un article qu'il n'a pas lu et eprouve, sur cet apereçu, l'ardent désir de ne pas lire. Le voilà bien édifié! Mais est-ce que les manufacteurs de premiers-Paris ont coutume de s'impuiéter du public? Ils écrivent pour dix ou douze de leurs confrères et pour une galerie d'amateurs émérites qui jugent les coups et les passes-d'armes. Ils ue se préoccupent pas plus de l'abonné, que celui-ci, par un juste retour des choses d'ici-bas, ne songe à eux en s'abonnant. Divos coir de ci subarces, et s'intéligence de l'action.

retour d's choses à tet-bas, ne songé à eux en s'abonnant. Digne prix de si valeureux et si intelligents efforts!

A toutes ces causes et quelques autres, le premier-Paris n'est plus rien que ce que les Anglais nonment a regular humbug, une maiserie, un rouvan, une redite perpétuelle, un bourdonnement de hanneton. Il est sans influence ancune sur l'abonnement et sur le succès du journal. A part ces campagnards oisifs et cunuyés qui, du carré de papier quotidien dévorent tout avec un égal appétit, depuis la tartine (c'est le mot consacré), du commencement jusqu'aux recherches his-toriques de M. George Fattet, dentiste, sur les câteliers sans crochets et les molaires sans ligatures, personne ne le lit plus crochets et les molarres sans ligatures, personne ne le lit plus en France, et c'est tout à la fois une grave injustice et un flugrant anachronisme que d'imputer à l'abonne l'opinion de son journal. L'abonné n'a et ne daigne avoir d'opinion en journalisme que sur le mérite comparé des romaus de M. Dunas et compagnie et de M. Eugène Sue. Je ne sais si je suis dans l'errenr; mais je crois que, sous ce rapport comme sous l'autre, il commence à passer dans l'opposition. Si le roman-feuilleton doit n'attribuer qu'à lui cette levée de boncièrs, le negmier-paris en respute, est bien junocent de la rése. f-uilleton doit n'attribuér qu'à lui cefté levée de boucliers, le premier-Paris, en revanche, est bien innocent de la réaction pobti que qui s'annonce dans les esprits. C'est bien à tort que, par une vieille habitude, on fait remonter jusqu'à lui la responsabilité des symptômes qui traibisent cet état moral. Le cabinet se troupe; il n'est pas si compable. La bonne presse, comme la mauwaise, n'ont mérité assurément ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. Je dirai plus; je trouve le ministère ingrat : il devrait tresser des couronnes au journalisme pour avoir si longtemps et si complaisamment narcotisé la nation. C'est à ses ennemis seuls que le système doit cette long'vité dont il se félicite. Dans tous les cas, qu'il se rissuré et ne cherche point à serrer la musclière de la presse : Pennui n'à anamis fait de révolutions. ennui n'a jamais fuit de révolutions. Que le premier-Paris fasse la mouche du coche et se flatte

Que le prefuter-t-aris iasse la monche du coche et se fiatte de conduire l'attelage essoullé qui gravi la pente chaque jour plus âpre et plus aride du renouvellement, rien de plus naturel et de plus concevable; mais les éditeurs de journaux ne se trompent pas sur le peu d'aide qu'ils out à espérer de ce Don Quichettisme. En bons propriétaires, ils louent non-seulement les magasins et les derrières de leur bâtisse à l'induslement les magasius et les derireres de ieur batisse à l'inous-trie,—je vexudire à l'industrialisme,—mais leur premier étage à qui veut l'occuper, se réservant seulement le rez-de-chau-sée, portion capitale de l'édifice, pour y tambouriner et y log-r toutes sortes d'exhibitions et de parades. C'est leur dernier reluge, l'ultima spes Troje. Mais une lement de leigneist de seureit summatre longetunes une

Gest leur deriner reiuge, i utima spes trope. Mais une baraque de bois peint ne saurait supporter longtemps une informe et lourde toiture. Nous osons croire qu'il vaudrait mieux améliorer cette toiture, l'alléger, lui taire trouver son point d'appui en elle-mème, c'est-à-dire remédier à un vice, et non l'empirer; résoudre le problème, au lieu de déplacer le mostion.

Le premier-Paris appelle, selon nous, une régénération complete.

St j'avais cet honneur insigne de diviger un grand journal, voici comment je comprendrais et m'efforcerais d'opérer le rageunissement de cette vicille machine.

Six colonnes de bavardage sur donze que contient un jour-Six colonnes de navarrage sur donze que contient un pour-nal me paraissent, — le mot est doux,—surrabondantes. Les événements ne se pressent pas avec une telle rapidité, une telle importance surrout, qui li vaille la peine d'y affecter un pareil luve de paroles. La politique n'est pas une loge de concierge, ni la France une potité ville. Laissons aux provin-ciaux désaeuvrés l'Inditude de ther le temps en commérages. Vous voulez vivre vite; vous dévorez le temps et l'espace vous vous ruinez à construire des chemius de fer qui vous abrégent de quelques heures un court voyage; et chaque matinée, vous la perdreza entendre une fastidieuse dissertation

sur ce qui s'est passé la veille! Allons donc, vous n'y pensez pas! G'est absurde, c'est ridicule, mieux que cela, c'est imnossible!

court, substantiel et intéressant. Parler toujours, c'est le moyen de n'être jamais écouté. Il arrive certainement à M. de Boissy de dire des choses bonnes et sensées. Mais, comme il parle tous les jours, et trois on quatre fois par seance, amis et ennemis appréhendent et fuient cette inconcomme il pare tons les jours, et rois on quatre lois par seance, annis et einemis appréhendent et fuient cette incon-tinence de glotte, ce torrent sans cesse débordé, cette inter-pellation vivante. En bient vons étes tons des marquis de Boissy, messieurs les écrivains politiques de la grande presse. Outre que vous n'avez pas de l'esprit tous les jours, vous parlez trop! Vous dépensez en prodigues et en pure perte les trésors de votre faconde : toute votre éloquence est comme non avenue, et si ce n'est pas un grand malheur pour le pays, en est du moins un pour vous-mêmes, et le journal qui vous fait vivre.

Je ne vois aucune nécessité d'imprimer tous les jours un premier-Paris, et, à plus forte raison, un second, un troi-sième ou un quatrieme. Dans les périodes fréquentes où la matière politique fait défaut, l'imposerais résolument silence à ce dissertateur. Le lecteur no s'en plaindrait pas. Il le remarquerait toutefois : puis, du jour où je reprendrais la pa-role, après deux ou trois fois vingt-quatre heures, quelquefois une semaine de mutisme, j'aurais du moins pour moi la curiosité, et cette présomption bienveillante que je ne parle pas pour ne rien dire on pour me livrer sciemment à d'inter-minables redites. Je scrais lu, surtont quand cette présomption se changerait en certitude. Il me serait permis de m'é-tendre parfois, avec l'espoir d'être suivi, dans les circonstances importantes, quand j'aurais fait les preuves et donné la me-sure de ma sobriété et de ma concision dans les occasions

sitte de tha source et de vilgaires.

A ce mérite, selon moi le premier de tous, je vondrais joindre celui de l'attrait littéraire. Ce n'est pas trop de toutes les ressources du talent et du style pour vaincre la paresse publique, pour mettre en reliel les sujets arides ou abstraits publique, pour mettre en reliel les sujets arides ou abstraits publique, pour mettre en reliel les sujets arides ou abstraits publique, pour mettre en reliel les sujets arides ou abstraits publicates. Il seule publique des affaires, la seule publicate de la company. que présente à l'inattention la politique des affaires, la seule qui vaille, après tout. Voltaire, ce grand journaliste, nous a montré comment on peut traiter gaiement les choses sérieu-ses, animer toutes les questions et s'emparer de son lecteur. C'est un modèle à proposer au premier-Paris, qui croit pou-voir à tort se passer d'esprit et de verve. Il en a beanconp voir à tort se passer d'esprit et de verve. Il en a beanéonp plus besoin que son voisin le feuilleton, lequel, traitant de choses légères, peut réussir, et l'évènement l'a bien prouvé, sans ce secours. J'appellerais donc à mon aide, pour faire valoir et goûter la dialectique du journal qui en est l'âme, pauvre âme en peine reléguée depuis un temps immémorial dans le purgatoire de l'enuni, j'appellerais, dis-je, non cette pesante colorte d'écrivains sans magination et sans style qui se rendent justice eux-mêmes, en se qualifiant d'hommes graves, mais toute une nouvelle génération de plumes lestes, brillantes, incisives, qui, bieu merci, n'ont jamais fait défant au génie national, et qu'il s'agit tout simplement de chercher et d'encourager, au lien de les mettre à l'écart.

Voulez-vous savoir quelle peut être en politique la magie de l'animation et du style? Parcourez les conjoirs du palais Bourbon, la salle des conférences et la Bibliothèque; voyez sur quel journal se porte l'attention de messieurs les hono-rables; quel article passe de main en main, quel compte rendu de leurs séances est toujours dévoré, commenté et défraic les causeries de l'ayant-scène. L'est le premier-Paris d'une feuille radicale; c'est l'œnvre colorée et brillante d'un homme qui ne tient à aucun parti, si ce n'est peut-être à une nomine qui ne tient à aucun part, si ce n'est penierte à duc fraction imperceptible de la Chambre, et par conséquent ne flatte aucune des passions, ne sert aucune des tactiques ni des intrigues familières aux premiers sujets de l'endroit. Au contraire, il les flagelle toutes sans pitié, armé de son indépendance et d'une merveilleuse verve. On le lit néana.oms, et son succès est grand, tel est, parmi nous, le prestige du talent de forme et de l'esprit. Sur cette esquisse, il n'est per-sonne qui n'ait déjà nommé M. Armand Marrast : nous n'asonne qui n'ait dejà nomme M. Armand Marrast: nous n'a-vons pas l'honneur de le connaître personnellement, et ne pouvons être suspect de partialité envers lui. Nous le lui prouverons même en disant que, s'il n'avait pas derrière lui la Réforme qui le talonne et l'accuse de modérantisme, il serait plus indépendant encore, moins violent, plus juste, et pourrait, s'élévant à une plus grande hauteur, prétendre à un genre de succès moins exclusivement littéraire et tout autre en un not que celui d'écrivain.

Nous ne fatiguerons pas le lecteur de nos vues sur la ré-formation urgente à introduire en journalisme. La formule en est simple et peut se résumer en trois mots : parler peu.

bien et à propos, serait toute notre poétique.

Les journaux anglais, sur lesquels prétend se modeler notre resse actuelle, sont très-sobres de *premiers-Londres*. Hors es cas importants, ils se contentent de faire précéder les nouvelles diverses de quelques lignes consacrées à l'affaire jour ou aux séances du parlement, et leur autorité n'en est que plus grande, lorsqu'une circonstance, véritablement digne d'attention, les autorise à s'exprimer plus longuement. Un article développé du *Times* ou du *Morning-Chronicle* est un événement dans les Trois-Royaumes. En revauche, ils apportent un soin particulier et consacrent une portion condérable de leur budget au chapitre important des nouvelles étrangeres, qu'effleure à peine, quant à présent, le journalisme parisien. Les principales feuilles de Londres, le Times en correspondants habiles et largement rétribués dans toutes les parties du monde. La grande alfaire du tran-sit de la malle de l'Inde, qui a tant préoccupé la presse an-glaise, montre bien la sollicitude qu'elle apporte à se rensei-gner par la voie la plus sûre et la plus prompte de tout ce qui, dans l'univers civilisé ou autre, peut être de nature à intéresser ses bectours resser ses lecteurs.

Pour nous, sous ce rapport, comme nous l'avons vn an commencement de cet article, nons vivons sur une feuille au-tographiée contenant des extraits de journaux étrangers pour

la plupart soumis à la censure, c'est-à-dire énignatiques et mensongers, quand ils ne sont pas vides et muets. Toute la presse parisienne subsiste sur cette fameuse feuille et n'a presse parisienne subsiste sur cette tameuse returne et ma qu'un soil correspondant thiquiste, rue Jean-Jacques Rons-sean. Cela ne l'empêche pas de disserter longuement sur des évènements qu'elle connaît à peine : rien n'égate son igno-rance, si ce n'est sa profisible; mais elle aime mieux dérai-sonner sur la Plata, sur l'Italie et sur l'Autriche, que de savoir ce qui s'y passe. Elle intitule pompensement : nouvelles de l'extérieur des lambeaux de feuilles qu'à déjà tronquées le ciseau des censeurs. D'où il suit que, malgré de ler et la navigation à la vapeur, nous avons à peine une idée de la situation réelle et du mouvement social, politique ou intellectuel des nations qui nous confinent.

Quel attrait ne donnerait pas à un journal la nouveauté de servateurs sagaces, à des écrivains de mérite et datées si-multanément on alternativement, selon les événements qui se produisent, de toutes les capitales d'Europe et du monde civilisé? correspondances piquantes et véridiques, confiées à des ob-servateurs sagaces, à des écrivains de mérite et datées si-

Un immense succès est pent-être à ce prix. Il est vrai qu'il faudrait pour cela s'imposer quelques sacrifices tempo-raires, secouer le joug de la routine. Le roman-leuilleton en pâtirait peut-être; n'en parlons plus. Qu'il vive donc de sa vie galvanique, et avec lui le journal, jusqu'à co que, l'un inhumant l'autre, ils exhalent de compagnie ce qui leur tenait lieu d'esprit.

neu d'esprit.

Nous allions, cher lecteur, prendre congé de vous, quand un hasard providentiel nous fait tomber sous les yeux les lignes suivantes d'un grand journal, le plus répandu aujour-d'hui et le plus habile en affaires, qui se rend justice en ces termes, par forme de péroraison d'un premier-Paris consacré à l'examen d'une stuation universellement menaçante; « Cependant les événements marchent, les nuages s'amas-

« Que faisons-nous, le grand pays que nous fumes?

« Nous faisons : « Des notes sans conclusion dont nulle part on ne tient compte;

Des articles sans fin pour et contre les banquets réformistes

« Des discours sans résultat sur la grande affaire Petit. » (Presse du 20 janvier). L'aveu est précieux et plus naïl qu'on n'eût pu l'attendre

d'une telle source. Il n'est pas possible de se donner le fouet à soi-même de meilleure grâce que ne le fait, en ce moment,

à soi-même de meilleure grâce que ne le fait, en ce moment, le premier-Paris aux abois. La vérité, comme ou le voit, sort de la bouche des mourants.

L'empire de cette vérit est récliement irrésistible. Elle fit parler jadis l'âne de Balaam; elle force les coupables à confesser leurs fautes, et cen es suit de toutes par ls qu'aveux solennels et imprévus. On sait la fable de Midas; mais ce n'est plus le barbier seul du roi de Lydie qui, oppressé par cette vérité invincible, dévoite aux ajones du rivage le ridicale de son maître; c'est le roi Midas aujourd'hni qui, de lui-même, s'en va partout criant. 'a Pai des creilles d'âne; s'en va partout criant : « Fai des oreilles d'âne! »

UN UTOPISTE.

Exposition des ouvrages de printure au profit de la cuisse de secours de la Société des artistes.

L'association des artistes peintres, sculpteurs, graveurs et L'association des artistes peintres, sculpteurs, graveurs et dessinateurs, fondée depuis quatre ans, fait en ce moment sa troisième exposition. Les deux précédentes expositions, qui ont eu un succès mérité, ont eu lieu dans deux localités différentes : la prenière, dans les galeries du boulevard Bonne-Nouvelle; la seconde, rue Saint-Lazarre. On avait trouvé la situation de celle-ci un peu excentrique. D'allleurs le succès de la tentalité étant un fait désormais acquis, il y avaît nragence de sortir de ces habitudes nomades, qui laissaient plagence de sortir de ces maniques nomades, qui massient pla-ner une sorte de doute sur la durée de ces nouvelles exposi-tions et de prendre un demicile fixe où le public fût certain de trouver chaque année un spectacle intéressant offert à son goût, et auquel il pût donner une sorte de consécration par ses fréquentes visites. Le but qu'on pouvait se proposer à égard a été atteint d'une manière satisfaisante. L'association est revenue cette année au bazar Bonne-Nouvelle, emplacement plus central et plus commodément situé sur une ligne de grande circulation, et elle a loué par bail, pour plusieurs années, la salle qu'elle y occupe. Cette salle est vaste et con-venablement éclairée.

Avant de parler des ouvrages d'art exposés, rappelons briè-vement le but de l'association. Ce lut est digne du plus vif intérêt : il s'agit de venir en aide à ceux des antistes associés qui peuvent en avoir besoin par manque de fortune, par inqui peuvent èn avoir besoin par manque de fortune, par intirmités ou par vieillesse. Chaque membre paye 6 fr. par an.
L'association compte déjà près de trois mille membres. Au
moyen de ces cotisations, des dons volontaires, du produit de
Pexposition et des bals qu'elle donne chaque année, elle
amasse un capital et se constitue au fur et à mesure une
rente, bien faible encore, bien insuffisante pour les justes
besoins qu'elle aurait à satisfaire. Cette rente est d'environ
5,000 fr. En présence d'une destination si respectable, je
n'étonne que la Société soit obligée de s'imposer annuellemeut un sacrifice aussi considérable que cefui des frais de
lecation de salle, et qu'elle ait même le droit des pauvres à
acquitter; ne serait-il pas juste de l'en exempter en vertu de
Paxieme que charité bien ordonnée commence par soi-même?
Quant au local, il me semble que le ministère de l'intérieur,
ou au besoin l'alministration municipale, devrait être en Quant au tocat, it me semme que se ministere de rincierar, ou au besoin l'alministration municipale, devrait être en mesure d'offrir son concours désintéressé dans toutes les cir-constances semblables à celle-ci, où il s'agit de répandre du bien-être dans de certaines classes de la société. Je ne donte pas qu'un jour il n'y ait dans cette direction une heureuse complicité entre la tutelle officieuse de l'administration et les efforts collectifs des particuliers.

Les expositions de l'association des artistes sont done une sorte d'institution de bienfaisance; elles ont un autre mérite, elles sont utiles àl'art et répondent à un besoin très-légitime. Entre notre musée, glorieuse nécropole des grands artistes des siècles passés, et l'exposition du Louvre, ouverte chaque appé à la crande resule de l'or-

tion du Louvre, ouverte chaque année à la grande revue de l'ar-mée active des artistes de nos jours, il y avait place pour un mode d'exposition intermé-diaire; une sorte de terrain de transition à créer entre ces terrains primitifs et les ter-rains d'alluvion modernes. C'est cette condition satisfaite en terrains primitis et les ter-rains d'alluvion modernes. C'est cette condition satisfaite en partie seulement par le musée du Luxembourg que l'associa-tion des artistes est appelée à réaliser avec plus de liberté et d'une manière plus étendue. Chaque jour des œuvres remar-quables passent d'une manière inaperçue par le public de l'a-telier du pentre aux collections particulières; celles mêmes qui ont une grande publicité, autour despuelles la polémique s'est passionnée et a engagé des luttes, tombent aussi le plus souvent dans le domaine privé, et quelque dix ans après leur passage, quand l'histoire de l'art raconte à de nonvelles gé-nérations cette agitation d'une autre époque, celles-ci ne sa-vent où fatte les chercher afin autre époque, celles-ci ne sa-vent où aller les chercher afin vent ou aner tes chercher and de reprendre cette étude pour son propre compte. Elles ont une date et une étiquette à enregistrer dans leur mémoire, mais elles ne peuvent y mettre une vivante réalité. Il est donc

une vivante reante. Il est doite inféressant de faciliter ce coup d'œil rétrospectif, de renouer pour tons la ch ûne des traditions, de renouveler incessamment cette espèce de dépût des pièces pour éclairer les esprits et la discussion. A côté de cet avantage, il y en a un autre non moins

important encore, celui de combler successivement les lacunes nombreuses, déplorables que la nécessité ou l'incurie laissent subsister dans nos collections publiques. Si l'administration de notre musée n'était pas condamnée à l'immo-

Une Caravane en Syrie, tableau, par M. Marilhat, appartenaat au Cercle des Arts

bilité et à la torpeur, c'est elle qui devrait faire ce que l'as-sociation des artistes tente avec ses moyens limités, qui, je l'espère, seront encouragés de plus en plus. Elle devrait ex-lumer de temps à autre, de la poussière mortelle de ses gre-

niers, parmi les toiles complétement ignorées du public, celles qui peuvent avoir le plus d'intérêt pour l'art. Qui serait en position mieux qu'elle de donner un vif attrait, de curiosité à ces fêtes de l'intelligence? La facilité, la rapidité la streté des transports par les chemins de fer permetrout même bientôt d'obtemir, de toutes parts, soit de la province, soit de l'étranger, la communication d'un grand nombre de peintures, qui, au moyen de précautions convenables, pourraient supporter le déolacement precations convenients, porraient supporter le déplacement sans inconvénient. Ces échanges de lumières entre les divers foyers de la civilisation seraient profitables à tous. Les chefs-d'œuvre des artistes, au cheis-d'œuvre des artistes, au lieu d'exercer un rayonnement sans chaleur sur la sensibilité émoussée des habitants d'une même ville, iraient eux-mêmes éveiller au loin de jeunes sensations. L'idée d'un tel musée scations. L'idée d'un tel musée cosmopolite ne peut être regardée, à l'heure qu'il est, que comme une utopie. Comme il n'est pas probable que l'administration de notre musée, fort peu innovatrice de sa nature et fort peu encouragée d'ailleurs, se jette de bien longtemps, si elle s'y jette jamais, dans de telles témérités, le champ est libre de ce ôté pour lous les essais dont l'association des artistes pourrait avoir un jour la vellétié, quand sa fortune naissante autra grandi, et que ses relations seront étendues. En

ts.

aussante aura grandi, et que
serelationsseront téendues. En
attendant ces développements
possibles dans l'avenir, elle
me semble avoir bien compris sa mission et d'une manière
large et indépendants. Ne prononçant d'exclusion contre
aucune école, elle admet les œuvres de toutes les époques;
mais elle s'applique particulièrement à nous faire connaître



Guide de l'armée d'Italie, tablean, par Géricault, appartenant au 101

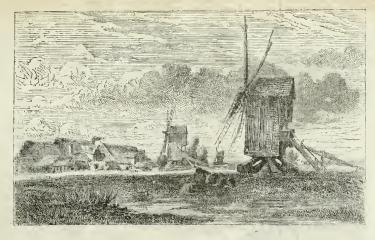


Partraits de Mme Guyard-Viacent, de Mme Bervie et de Mile Capet, tableau, par Mme Guyard-Vincent.

les artistes de l'école française du dix-huitième siècle. A dé-faut d'un musée national, elle servira à répandre des notions nouvelles et à rectifier les idées sur cette école trop mécon-nue anjourd'hui. D'un autre côté, comme elle sait que la curiosité générale se groupe avec plus d'empressement autour d'un nom moderne qu'autour d'un nom ancien; qu'elle s'in-téresse bien plus vivement à la lutte qui se passe sous ses yeux, qu'au récit des plus beaux coups de lance de tous les paladins des temps passés, à côté des peintres anciens natio-naux et étrangers, elle admet également quelques peintres

modernes, lei elle a bien des écueils à éviter ; il lui faudra, si elle veuteunserver à ses expositions l'estime des gens éclaires, maintenir une main ferme au gouvernail, pour ne pas être entrainée à la dérive en cédant à de facheuses influences. Pas de molles complaisances qui, la compromettant vis-à-

vis des gens de goût, finiraient par compromettre les loua-bles résultats qu'elle poursuit. C'est tout à la fois un droit et un devoir pour elle de se montrer sévère dans ses choix. Malgré le triage opéré chaque aunée à la porte du Louvre, il n'y a rien de surprenant ce que l'on trouve encorc dans ce qui passe plus de son que de farine. Mais cei le public a le droit d'être exigeant; il faut hui offiri de la tine fleur. On conçoit qu'à l'égard des tableaux auciens, prétés par les propriétaires de collections particulières, on soit quelquefois obligé de faire fléchir une riqueur qui pourrait paralyser l'obligeance, si elle se montrait trop exclusive. Il y a là tontes les difficultés de rapports délicats à ménager, et l'on serait mai venn à reprocher au comité de l'exposition de ne pas s'ètre toujours montré d'une rigit dité austère. Le point important, c'est qu'il y ait un certain nombre de bonnes choses, pour donner de la valeur à l'exposition. Mais, vis-à-vis des tableaux d'artistes vivants, il laut ne choisir que les choses faut ne choisir que les choses



Un moulin à vent, tableau, par M. Jules Dupré, appartenant à M. Baroilhet.

lé, le premier arbre venu, dont lé, le premier arbre venu, dont la noire silhouette, au feuillage secet rare, se profile sur le ciel; puis, sur le gazon, des brauches d'arbre qui pourrissent, des pierres moussues, des formes midécises qui's éffacent aux ombres du soir: la solitude, le sidence! Le Paysage d'autonne nous transporte aussi à cette heure solemnelle de la soirée qui a tant de charme pour la rédatme le company de la contra del contra de la contra del contra de la c neure solennelle de la soirée qui a tant de charme pour la rè-verie. Dans le premier ta-bleau, le soleil était en face de nous sous l'horizon; dans celui-ci, il est derrière nons, et il illumine, de ses derniè-res clartés, les cimes de quel-mes arbres innissant en ques arbres jaunissants, qui, à travers leurs troncs, nous lais-sent apercevoir une longue plai-ne aux formes vagues, aux teintes assourdies, et, dans les va-peurs de l'horizon, une ligne de cimes neigées qui s'évanonis-sent comme de pàles fantômes. Même attrait poétique; cepen-dant le ciel, dans le hant du ta-blean, semble trop sombre et suit ut tropmat. Les bouquets de feuilles jannes, laboriense-ment touchés, ont de la lour-deur et ne sont pas heu-reux de forme. Les premiers tes assourdies, et, dans les va-



Cazavor and aloux, tableau, par M. Armand Leleux, appartenant à l'auteur.

de la Société des artistes, un fruit de saveur nouvelle, nous commencerons par eux les indications rapides que nous allous donner de quelques-uns des ouvrages réunis. M. Rousseau a un vit seuti-ment de les autres il Point de

M. Rousseau a un vi senti-ment de la nature; il l'aime, il l'écoute parler, comprend mer-veilleusement son langage, et il excelle à nous redire l'accent qu'il a recucilli sur la lisière d'un bois, sur les bords d'une mare, le long d'un buisson isolé dans un champ. Il ne cher-che pas la beauté de ses lignes grandioses; il ne s'inquiète pas de découvrir au loin les sites heureux où elle se groupe ave une élégante disposition de masses qu'on dirait empruntées à la science; il ne la compose masses qu'on diratt emprimees à la science; il ne la compose pas, et c'est là même, à mon avis du moins, une partie faible de son talent; mais il emporte de son talent; mais u emporte de sa contemplation quelque chase de plus précieux, il em-porte une impression, et il vous cu fait infailliblement éprouver la companya expression. C'est le charme sympathique. C'est ce qu'on ressent devant son So-leil couchant d'automne ou litiere du bois : une ligne loin-taine d'arbres aux branches dé-pouillées se découpe sur l'ho-rizon empourpré des dernières reflètent dans le ciel des myriades de petits mages. Sur le premier plan un arbre iso-



La Récureuse, tableau, par Chardin, appartenant à M. Marcille.

ayant un incontestable mérite, ne fittce que pour ne pas laisser prendre l'habitude aux closes médiocres de vonir en
nombre assièger une porte évidemment
trop petite pour les laisser passer.
¿Le mode d'exposition, tel que l'association des artistes parait l'avoir arréte, est
convenablement approprié au but qu'elle
a obtenu, tout en l'invitant à
opposer une barrière infranchissable aux
empiétements qui lui seraient nuisibles. Elle cherche, autant qu'il est en
son pouvoir, à donner un vil intérêt de
nouveauté à chacune de ses expositions
annuelles. La première / amnée, c'était
M. tugres qui vent se révêler au public
sous boubs els faces de son talent. La
seconde réunissait toutes les générations de peintres de la famille des Vernet et M. Detaroche. Cette année, le
public pent enfin faire comaissance avec
la peinture d'un paysagiste dant le nom
a crandi malor les Sousitione du sure public petit enthi laire commaissance avec la peinture d'un paysagiste dant le nom a graudi, malgré les injustices du jury qui Font éloigné du Louvre. Le nom de M. Rousscau (Théodore) a acquis une juste célébrité, quoique ses œuvres, confisquées au profit de quelques ama-teurs seulement, aient été privées jusqu'ici du graud jour de la publicité. Comme ses tableaux sont, dans l'exposition



Pâris recevant Hélène conduite par Vénus, dessin de Prud'hon, appartenant à M. le comte de Pourtalès,

plans manquent de solidité. Le Soleil couchant d'orage est une étude d'un effet saissant. — A côté de M. Rousseau, nommons son ami, M. Jules Dupré, autre exilé dont l'absence est, chaque ammée, au salon un sujet de regret. On s'arrétera avec plaisit devant la vive et gaie Immière de som Moulin à vent, appartemant à M. Baroillet. Nous reproduisons ici cette joile petite toile. — M. Marillat nous fait assister à la halle d'une Carame en Sprie et nous transporte sur les bords du Xil. Cette toile est rayonnante de lumière. L'éclat du jour se répand partout unifornément. Sons ce ciel calme et étincelant le Nil dort immobile. Hous semble que vous glissiez insensiblement sur le fleuve mystérieux qui se confond avec les lignes basses de l'horizon, et va se perdre dans les solitudes solemnels de cette terre d'Egypte. L'œi abasourdi du vovageur se porte à peine sur le petit village qui est là sur une des rives. Il semble qu'il u'y ait dans cette peinture que de la lumière, de l'air et de l'eau. — L'exposition possède trois tableaux de M. Eugène Delacroix : Charles-Quint dans le couvent de Saint-Just; un Combat du giaour et du pacha, et l'Enlècement de Rèceca, exposé en 1846. — On y verra

avec un grand inlérêt, deux tableaux célèbres de Géricault, appartenant au roi : le Cuirressier blessé (1814) et le Chasseur de la garde, ou guide de l'armée d'Italie appelant sa troupe; portrait de M. Dieudonné (1812). Cette peinture large et pleine de feu d'un jeune homme de vingt ans, élève de Guérrio, n'était pas seulement une révolte hardie, c'était une révolution. « D'on cela sort-il? s'écria David ; je ne reconnais pas cette touche-là. » — A côté de ce rude athlête on rencourrez un squev talent oni professiri dennis hontennes exourers qui sque talent oni professiri dennis hontennes. pas cette touche-là. »— A côlé de ce rude athlête on rencon rera un snave talent qui protestait depuis longtemps solitairement, par la grâce et par la poise, contre l'arnilité académique des peintres de l'Empire. Une réduction faite pur
Prud'hon, pour M. de Forbin, du grand tableau de Zéphir
de la collection Sommariva, est un petit bijou qui a été payé
cent fois an poids de l'or. Nous essayons de donner une idee
de la composition représentant Páris receount Il·lene conduite
par Vénus, mais rien ne peut donner idée de l'élégance exquise de ce dessin vaporeux. Un triste intérêt se portera sur
un autre dessin appartenant à M. Carrier, et dans lequel on
retrotvera la sourrante figure de mademoiselle Mayer, cette
femme qui avait vous à à Prudhon, dont elle était l'élève, une
affection si vive et qu'une susceptibilité amère entraina à se
donner la mort.—En regard de cette lique er irrégulère, mettons
les traits calmes d'une autre femme peintre, atunée aussi par les traits calmes d'une autre femme peintre, aimée aussi par son maître, mais qui devint son épouse. Madame Gayard, son maître, mais qui devint son épouse. Madame Gayard épouse de Vincent, auteur du tableau de Molé au milieu des fotieux, qui est à Champlatreux, s'est représentée elle-unême occupée à peindre et ayant derrière elle deux de ses élèves, Midame Bervie et mademoiselle Capet (1785). Les étoffes sont Inbhlement traitées, et les ajustements, fournis par la mode du temps, sont mis 'n couvre d'une manière assez pittoresque — Aunombre des curiosités les plus remarquables de l'exposition, il faut compter plusieurs tableanx de Chardin, le grand magicien, selon Diderol. Ce brutal réaliste, au temps de Grenze magneten, seion Ducerd. Cebrutai reauste, au temps de Grenze et de Boucher, sans aucun égard pour les scrupules de la mi-gnardise, nous peint une Fenne qui tire de Feau à une fon-taine, le Garçon cobarctier, la Récureuse; et dans la suprème indifférence de son pinceau, il ternine la fontaine aursi bien qui la femme, et si sa partialité apparaît, c'est plutôt en faque la femme, et si sa partialité apparaît, c'est plutôt en fa-veur du broc qu'en faveur de la figure du garçon cabaretier. veur du broc qu'en faveur de la figure du garçon cabaretier. Le procédié d'empâtement est uniforme jusqu'à la monotanie; il a un aspect grenu qui rappelle les effets que l'on obtient en frisant la toile avec le plat d'un pinceau chargé de conleur épaissie au copal. Ces tableaux ont une clarté, une simplicité et une tranquillité d'aspect qui plaisent de prime abord. Les Tours de cartes, charmant petit lableau mallientensement fatigué. Regardé à travers une lorgnette reuversée, cela serat un joil Meissonnier. Le Singe antiquière est bien posé, mats c'est une chose très-blachée. Decamps mons a rendus d'illicités en fait de labhonins. Ouel que soit l'autour du pusé, mais c'est une chose très-làchée. Decamps nous a ren-dus difficiles en fait de babouins. Quel que soit l'auteur du Portrait présumé de madune Lenoir, frame du lieutenant de police, c'est une peinture excellente: la donceur intelligente de cette lète de fennme exerce sur le specialeur l'attrait le de cette léte de l'emme everce sur le specialeur l'attrait le plus sympathique. On sait du reste que Chardin, même à la veile de sa mort, expesait encore au salon des portraits d'un excellent caractère. —Après Chardin, nommons cetaulre peinter réaliste de notre époque, M. Armand Leleux, à l'énergique pinceau duquel nous empruntons, pour le reproduire ici, J. Cazulor andidous, que nous reverrons encore dans quelque temps à l'exposition du Louvre. — Parmi plusieurs tableaux de Greuze, nous citerons un Portrait de Fabre d'Eglantine. —Watean, etc enchanteur, qui promème dans ses Elens fantatiques, tant d'âmes heureuses en robes et en culottes de sain rose, safran ou vert-ponme, est représenté par trois petites toiles : Undufférent, la Fouette, la Famille. —Le Vœa à l'Amour, de Fragonard, est le dernier mot de la grâce qui se subtilise; c'est la forme et la ceuleur passant à l'État. se subtilise; c'est la forme et la couleur passant à l'état de fluide impondérable. Au delà, il u'y a plus rien. — Pour de fluide impondérable. Au delà, il u'y a plus rien. — Pour nous remettre de ce vertige, prenons-nous à une vigoureuse réalité. Une Courtisme est attribuée à Rembrandt, peu importe; en tout cas, c'estunc forte peinture, c'est l'œuvre d'un pinceau hardi. Cette Phyrné des bends de l'Amstel a passé d'une galerie de La llaye dans celle de M. Leroy d'Etiolles — Nous aurious encore à vous parler des portraits de Rigaud, de Largillère, de Latour; de stleaux de Bonington, de Léopoid Robert, de Robert-Pleury; des Funérailles de Triten, de M. Husse; d'un Moine malade, de M. Meissonnier, etc.; mais nous nous contenterous, après avoir appelé votre attention sur ces nous ainsi quesur une collection nombreuse de portraits inté essaufs, entre autres celui de Mirabeau, par Boze, de cirete encore les noms de Gros, de Girodet, d'sabey père, de Ziegler, de Corot, de Thuillier et de Jolivard, et, parmi les dessus, de signaler ceux de MM. Maréchal, Vidal.

Ziegler, de Corot, de Thuillier et de Jolivard, et, parmi les dessaus, de signaler ceux de MM. Maréchal, Vidal...

Tontes ces curiosités artistiques étaient éparpillées dans les callections particulières de MM. Pourtalés, Delessert, Marcellle, Collot, de Scint-Albin, Baroillet, Leroy Effolles, le counte de Mornay, le comte d'Espagnac, Walferdin, Mosselmann, etc... Que de démarches, de déplacements pour les aller trouver dans les divers endroits où elles étaient disséminées Le unasée innevorés, où le Société des artistes les a réunies pour quelques jours, permet, avant qu'elles ne se dispersent de nouveau à tout jamais, de les voir et de les étuier à son aise et saus perfe de temps. C'est un service rendra à l'art et à caux qui l'aiment.

A. J. D.

La Société des artistes pointres donner un bel, le conveti

La Société des artistes peintres donnera un bal, le samedi 12 février, au jardin d'Hiver, ce palais de cristal dont les lêtes semblent être des rèves des Mille et une Nuits.

Le Misogyne.

CONTR - 7 oir toma X, pages 263, 278, 294, 310 et 326.

SECONDE PARTIE.

M.

L'UNIVERS A LÉDÉ, CÉDONS, MON CHER FAGRICE.

Il n'est pas inutile de dire, en commençant la seconde par-tic de ce conte, que le poète Odoacre ayant reconduit le sei-

gneur Eric jusqu'à sa porte, celui-ci le tança vertement sur ses indiscrètes façons durant le souper de tout à l'heure. Fabrice n'était plus li pour géner la sévérité de la dame, et la jolie veuve, irritée encore par la contrainte que lui avait imposée son déguisement cavalier, sévissait de la belle manière contre l'élégiaque Danois. Toute excuse ne valait rien. Madame Adrignne sa segvait avez duvague et selliesce durante. trait cette nuit au bal, et le panvre académicien fut congédié avec l'ordre d'aller prendre Fabrice pour le présenter au gouverneur qui donnait la fête. Il partit donc en refoulant ses

Fabrice s'était habillé en gentilhomme romain : velours et satin noirs de la tête aux pieds, avec l'épée à poignée d'ar-gent, le collier d'or sur la poitrine et la plume blanche sur la toque : sombre costame conforme à ses ennuis! Le bourgeois toque; somme costume contorme a ses enunis! Le bourgeois Myron, qui devait suivre son maitre, était vêtu tout entier de jaune triste; il cachait sous un masque noir la disgrâce de sa physionomie. Quant au valet Ambroise, Fabrice voulait qu'il gurdat la maison pour expier ses péchés érotiques; mais ce jeune garçon, poursuivi par la pensée de Lisette, méditait une échappée.

une echappee.

Odoacre se présenta, l'air contrit, sous les lauriers symboliques dont il avait orné sa tête. On se mit en route aussitôt:
Fabrice et son suivant affligé, le bourgeois Myron, furent accenillis avec distinction par le gouverneur, qui se félicit de leur présence à la fête; puis ils se métèrent à la foule parée, avec controlle de leur présence à la fête; leur présence à la fête; puis ils se métérent à la foule parce, après avoir salué le seigueur poète, dont la compagnie leur était à présent superflue. Mais Odoacre ne les perdit point de vue, attenif à toute danne qui viendrait accoster Fabrice, et bieu sûr, hélas i qu'on ne l'accosterait pas lui-même.

Nuit charmante, digue des régions plus heureuses I Les pelouses étaient illuminées de mille feux; la foule y promenait ses riches couleurs, marchant doux sur les gazons, riant, causant chuchatuit au heruit d'une vige musing cachée der-

sant, chuchotant au bruit d'une vive musique cachée der-rière les arbres ; on avait laissé dans l'ombre les bosquets, par égard pour les anants de la muit : là régnaient le silence, par égard pour les anauts de la muit : là régnaient le silence, le mystère, et les àmes délicates pouvaient, en ces retraites charmantes, goûter de loin le rellet et les échos de la fête. Au ciel, les étoiles brillaient, — pour emprunter un des vers du poète Obloacre, — comme si le bon Dieu, les cât nouvellement refourbies ; dans l'air courait un souffle tiède qui agitait les feuillages et les lumières.

Déja Fabrice regrettait d'être venu à cette fête. Adossé contre un massif, dans l'ombre, il regardait les mas pues passer et repasser devant lui, il entendait le frélement de la soie sur le gazon, il respirait de douces odeurs et voyait brilter des yeux comme des éclairs. Le charme de l'inconnu le pénétrait; un vague désir renmait son cœur; de tendres souve-

nétrait; un vague désir remnait son cœur; de tendres sonvenétrait; un vague desir rennait son ceur; de tendres souve-mics, d'ainables pensées, qu'il croyait mortes en lui, sem-blaient tout prés de s'éveiller. Il fit effort sur lui-même pour vaincre ces fâches impressions, et, s'arrachant à la reverie funeste, il se rejeta dans la foule. Mais alors un sentiment étrange, amer, s'enparait de lui.

« Ilélas! se disait-il, haine impuissante, vaine et stérile inimité! Je suis seul à détester celles que tous les autres ai-ment et men aversion une leur due pas un grain de cel uni-

minime; se surs seur à defester cenes que tous res autres ai-ment, et mon aversion ne leur ôte pas un grain de cet uni-versel amour! Les voici sous mes yeux, houreuses, parées et riantes, des fleurs en main; c'est pour elles que coules ces lumières versent leurs feux, pour elles que ces airs harmo-nieux charment le silence de la unit, pour elles que ces par-tures exhibitat, lours recens. Ma course de la conheur continent leurs parlums. Mon cœur s'épuise en une vaine colère dont se rivaient mes odieuses ennemies! Que leur fait un ressentiment solitaire? Idoles adorées, que leur importe un blaspheuse? Le reste du monde entier pas à leurs genoux? Que j'attise ma haine et non mépris; tous ces cavaliers, beaux et fiers, plus jeunes que je ne le suis et qui ont encore leurs àmes à donner, tous je les vois se presser ardemment sur la trace de celles que je fuis; ils presser ardemment sur la trace de celles que je fuis; ils épient un regard, ils qu'elent une praole, ils chrechent à l'envi la douce servitude. L'henre et le lieu sont propices : c'est ici, sous ces ombrages éclairés, dans cette nuit de fête, que les cœurs s'allument! Les visages féminiss se sont converts d'un autre masque pour s'éparguer la peine de feindre et le soin de rougir. On peut voir sans être vu; on irrite le désir curieux, on flatte l'espérance aveugle. Quel triomphie et quelle joie! Le ponvoir féminis saurait-il mieux éclater? La souveraineté sur les cœurs, sur les esprits est-elle plus flagrante ja-mais?...Que fais-je donc en ce lieu qu'assister à la victoire de celles que ma haine croyait délier, et que morfondre sotte-

ment ma passion ennemie...»

Fabrice se tenait encore sur ce thème ingrat bien d'autre propos qui be rendaient désagréable à ses propres yeux : il ne savait plus s'il en voulait davantage aux autres de ne pas parsavat pos si et coman davanage any antres ue de pas par-tager son aversion contre le sexe, on a lui-i-même d'avoir di-voré avec les autres en prenant pour objet de sa haine celui de leur amour. Aussi cherchait-il de tous côtés Eric, l'ami de fraiche date, Brie, l'associé de ses sentiments intimes, et s'é-tonnait-il de ne pas le trouver, juste au moment où il avait le plus grand besoin de sa complicité secourable. Eric ne pa-sisent rouis de l'acceptance d ssait point encore; Erie laissait son allié seul livré à lni-me. Pour tout reconfort, Fabrice n'avait auprès de lui que le bourgeois Myron, tristement immobile dans sa casaque jaune. Et même ce dernier appui allait-il bu être enlevé par

le coup du sort le plus bizarre...
Un domino blanc vint sais à l'improviste le bras de l'in-fortuné bourgeois ; il lui dit je ne sais quels mots à l'oreille, puis l'entraina dans une allée très-obseure. Joseph Myron, ainsi capturé, se laissait mener donloureusement. Quant à Fabrice, il demeurait stupéfait, ne pouvant croire à ce plué-nomène du bourgeois Myron entrainé dans les massifs par un domino blane ...

a Quelest cemasque? De quelcôté ont-ils tourné? Dites-moi, n'est-ce pas par cette allée?» Fabrice, ainsi questionné coup

sur coup, au beau milieu de sa stupéfaction, trouva devant lui planté le seigneur poëte, hors d'halcine et plus perplexe qu'on ne saurait dire. Odoacre venait de quitter en courant son poste d'observation, des qu'il avait vu le domine blanc s'arrèter auprès de Fabrice. Mais il était déjà trop tard. Le masque avait disparu avec Myron, sa triste prise.

« Par tei, » répondit sèchement Fabrice, en désignant une allée au hasard. Tont aussitôt il céda la place au poëte dont la société ne le tentait pas; puis il s'enfonça, d'un autre côté, dans les massifs, avec l'espoir de retrouver le bourgeois Myron et de le dérober aux infortunes nouvelles qui sans doute le menaçaient sons les feuillages du Danemark.

XII.

LE CARQUOIS DE DIANE CHASSERESSE.

Après quelques détours, Fabrice aperçut se mouvoir dans l'obscurité des charmilles une forme blanche, svelte et gra-cieuse; l'on eût dit une statue qui narchait, un marbre gree descendu de son piédestal, et courant, la mit, sur la moisse des allèes. C'était une Diane chasseresse, les cheveux relevés aux tempes, le front couronné de l'arc d'argent, le pied chaussé du cothurne : elle se drapait à l'antique dans ses voiles blanes; sur son épaule sonnail le earquois classique. Chose étrange pourtant, et qui jurait un peu avec l'art de Phi-dias, Diane avait la main linement gantée; elle portait sur le

das, mane avan la main incline sance y les visage un petit masque de velours noir.
Fabrice et la déesse s'arrêtèrent l'un vis à vis de l'autre. La surprise de notre héros redoubla lorsqu'il s'entendit interpel-

langue toscan « Eh! que cherches-tu sous ces ombrages barbares, fils de la divine Italie? »

Fabrice se sentit tout charmé de ces soudains accents de

la patrie; mais comme la fête l'avait rendu fort maussade, et

a patric, mais comme a fre a vari rem une massado, c qui fi c'isti pas d'humeur à quèter l'aventure ; « Belle déesse, répondit-il pen galamment, je ne suis point Endymion; souffrez que je passe mon chemin. Je cherche dans ces bosquets un bourgeois de Mantoue, très-triste, nommé

Myron.

— Ah! reprit la Diane, j'avais bien oui dire que tu étais l'ennemi des dames, mais j'imaginais que tes sentiments seraient un peu plus doux envers les statues. Amollis-toi donc, ratein un peu pius doux entres les statues. Antonis-do tout, patricien romaio; je ne suis qu'un marbre tailé. Viens, donne-moi ton bras. Don Juan invitait à souper la statue du commandeur; le seigneur Fabrice aura bien le courage de faire quelques tours d'allée avec le fille de Latone. »

raire querques tours d'altee avec la fuile de Lafone. »
Ce disant, d'une voix douce et trainante, aflectée même
en sa douceur, comme pour se déguiser, la statue prit le bras
du cavalier. — Ils marchèerent un instant sans rien dire. La
statue fit un petit éclat de rire frais et charmant.

a Déesse, dit Fabrice, vous riez. Serais-je pour quelque
chose dans votre gairté?

Econte, reprit la statue; je suis une bonne déess mais tu vois sur mon épaule ce carquois tout plein de llèches aiguës. Chasseresse, j'aime aussi faire la chasse humaine, et je me plais à jeter mes traits dans une foule brillante, parée, chamarrée de broderies et de sottises. Tout à l'heure, là haut, cualitative de broncieres et de sottisés. Tout a l'incuré, la mait, sur la pelouse, je vois al percé de part en part quelques fort-velus de la linance danoise, pécheirs de harengs, quelques fades amoureux, quel-jues coquettes, minaudières encore sous le masque. Mais ces gens-là me dégoitent même des blessures que je leur lais. Veux-tu que je tourne à présent contre toi la pointe de mes fiéches divines?

contre toi la pointe de mes flèches divines?

— L'enveloppe est dure, belle déesse, très-dure, je vous en avertis; lancez lous vos traits, s'il vous plait de les lancer.

— Prenez garde, monseigneur l'invulnérable! Achille luimème péchait par le talon; vous pourriez bien avoir, aussi vous, votre point sensible. Tenez, supposez, pour un instant, qu'an lien d'ètre la vierge immortelle, je sois la douce Véaus qui règne sur les ceurs, et que vous soyez, vous, mon ennemi personnel, à cause de cette inimitié farouche que vous marquez au beau exec. Els hien, dites-moi, n'aurais-je jas la partite belle contre vous? Faut-il soulvere un peu vos voiles orgneilleux? Que de forfanterie, mon Dien! que de vanité, d'alfectation et de méchante injustice! C'est la faute des mots, s'ils sont durs; ce n'est pas la mienne. Vous accusez mots, s'ils sont durs ; ce n'est pas la mienne. Vou nude, s la sout un's, ce l'est plas la internet votta accessez nud et jour la scélératesse féminine, vous parfez des dames comme d'autant de vipères. Mais quelle est donc votre inno-cence, je vous prie? A quinze ans, les mauvais livres vous avaient appris déjà, à vous comme aux autres, qu'un homme avaient appris uceja, a vois comme aux arties, qu'un nombre s'élève au-dessus du commun en faisant le perfide avec les femmes; vous aviez lu, je gage, toutes les histoires de don Juan, votre jeunesse se regardant d'avance daus ce miroir des parjures et des fatuités, et, sur les bancs de l'é-tude, vous réviez, avec une malice déshomète, à la fémue de votre maître, à la sœur de votre ami l'écolier. Voilà, n'est-ce pas, un cœur bien préparé pour être aimant et sin-cère! Vienne l'heure de la liberté: l'enfant s'est fait homme; il marche brillamment dans les voies de la vie. Non, sei-gneur, non, vous n'avez point en vain et faux comme tous gnetti, non, vons i avez point eer vant eer taas comme tous ces amants du plaisir; non, vous n'avez jamais prinnonce des veux imposteurs, jamais prêté de mensonges à votre œur; non, non, meilleur que la plupart, vous ne vous étes point fait un jeu de la tendresse d'une femme; vous u'avez pas en la làcheté de trahir celle qui vous aimait; vous n'avez point envisagé d'un œil see les larmes gu'elle versait; fidèle, galant et diseret, vous ne vous êtes jamais diverti avec vos p tant et discret, vous ne vous etes jainais diverfi avec vos pairs des chaprins jaloux que vous causiez, des charmantes personnes qui languissaient pour vous; et, dans une mit de jeu, au milien des dacons vides et des filles perdues, vous n'avez jamais conté l'histoire de vos premières amours, jamais jeté, à ces échos impurs, le nom, le nom sacré de celle qui vous avait donné son ame et confié son homeur! Allons, vous êtes un saint: pas un péché véniel sur votre conscience, pas une fante même légère envers ce seve trouvé si criminel!... Et d'ailleurs, enssiez-vous mis vinte fonumes au habbeau. Et d'ailleurs, eussiez-vous mis vingt femmes au tombeau, eussiez-vous flétri les plus pures, déshonoré les plus honné-tes, eussiez-vous, dix ans, donné asile dans votre cœur aux

laides passions, eussiez-vous enfin prostitué de toutes façous vos désirs et vos tendresses, un jour vient, jour faste, où il vous plait de vous éprendre d'une flamme plus belle, et, de ce jour-là, vous vous absolvez vous-même de tont votre passé, vous vous faites nouveau à vos propres yeux, votre amour est comme un autre bapteme qui vous rend l'innocence! Com-ment alors n'être pas adoré? Quelle lemme aura assez d'im-pertinence pour s'apercevoir que vous u'êtes plus qu'un dépertinence pour s'ap-recevoir que vons à etes plus qu'un de-bris de ce que vons fûtes, qu'une ridine orgueilleus! Liber-tin, vous voici friand de pindeur; parjure, vous célébrez à présent la divine fidélité; voluptueux sans âme, vous prèchez la douce communion des cœurs! Oh! le touchant retour! oh! l'aimable conversion! Celle-là serait bien aveugle qui ne trouverait pas en vous l'idéal révé. Que vous manque-i-il, en effet? les illusions naives et crédules? mais vous travaillez le terre de la contra de la contra le la seratore. de votre mieux à vous redonner de la candeur... La jeunesse et la foi? mais ne vous rajeunissez-vous pas à plaisir, ne re-verdissez-vous pas de toutes vos lorces, et apres avoir douté même du doute, ne goutez-vous pas à croire comme un charme de nouveauté?... Ainsi les femmes auprès de vous seront-elles sans excuse, si elles ne tombent pas dans l'idolatrie. Peut-être bien nourtant doit-il leur venir une crainte, rien qu'une. Qui aimez-vous en somme : elles ou vous-même? amante ou votre amour? Grave question... Il est si doux de sentir battre un œur qu'on croyait mort, de pleurer quand on pensait n'avoir plus de larmes, d'aimer, de rèver, quand depuis des années amours et réveries étaient en luite! Pau-vres femmes, trop clairvoyantes! elles surprennent dans les yeux de leur amant des pleurs qui ne coulent point pour elles; elles découvrent qu'elles ont une rivale dans le cœur de don Juan, une rivale, la tendresse même que l'égoiste chérit à cause de soi et beaucoup plus que celle qui la lui in-spire... Puis ce ne sont que des accès, des transports ch et fa sur un fond morne et glacé. Que le soleil se cache sous un nuage, amoureux sublime, vous sentez votre front obscurci du même coup; la vie triste, morose, soncieuse, la vie déjà éprouvée reprend ses droits et chasse la chimère : vons flé-chissez sous le faix, et l'amante candide, qui vous croyait tout éprouvée reprei à l'heure si riche de jennesse, trouve votre regard las et terne; sur vos levres passe un sourire d'hiver; votre voix ré-sonne, froide, triste, comme l'écho de vos vieux ans... Al! al.! anssitot la découverte faite, cruellement faite, vienne le prin-temps, le vrai, le jeune, qu'il se présente sous les traits d'un amant; vous autres, infortunés rajeunis, vous périssez : on vous dédaigne, on vous trompe... Vous allez donc laisant grand bruit de vos malheurs, condamnant sans appel l'exécrable race féminine; vous élevez un mur d'airain entre le sexe et vous... Pauvre mur, pauvre mur, que faudrait-il pour le renverser? le petit doigt d'une femme curieuse d'éprouver ce hel obsta-cle. Et c'est là le secret espoir qui se cache, à votre insu, au fond de votre faine. Vous vous flattez que l'on viendra vers vous, puisque vous ne voulez plus aller vers l'ancienne idole. Vous comptez jouer enfin l'agréable rôle de la montagne vis-à-vis de Mahomet...Tenez, cher seigneur, un bon conseil, un a-vis de manoment refres, cher seignen, un son conseil de déesse : craignez que les femmes n'aient moins de curlosité que vous ne l'avez cru, et rappelez-vous bien que ceux qui font profession de har le sexe entier, après leurs belles années d'esprit fort, finissent tous, les pauvrets, par épouser leur gouvernante...» La déesse riait assez méchamment. Fabrice, piqué, allait

répondre sur le mène ton. Oloacre se présenta, au détour de l'allée, l'inévitable Odoacre, toujours courant... Une femme au bras de Fabrice!... Le poète s'arrêta court et s'approcha

sans discretion.

sans inscretion.

«Ohind't c'est un poëte, — dit la déesse parlant à Fabrice et se servant encore du langage italien, qu'Odoacre par malheur n'entendait aucunement, — c'est un poete, un adorateur lyrique du beau sexe? Franchement, seigneur Fabrice, je ne saurais décider si votre haine est plus plaisante et plus saugrenue que son adoration. Pourtant, c'est un poète; et à tout seigneur tout honneur! Si vous en croyez les vers qu'il fait, ce vivant a des ailes qu'on ne voit pas, des ailes séra-phiques! Quand il porte le costume à la française, on croit ricomme les deux ailes d'un hanneton, et que le divin mortel s'envolera net au firmament. Etre melodieux et harmonieux, et malheureusement insupportable, petit cavalier de Pégase et vrai màche-laurier, cloche assourdissante, tambour

l'ogase et via moter-lamie, coche asson unsante, tamour loujours roulant, perce-neige de la Chersoniese cimbrique, objet d'envie pour la Norwège, etc., etc., etc. — N'est-ce point de moi que l'on parle, seigneur Fabrice? demanda le pauvre poète qui voyait la déesse le désigner du

doigt ironiquement.

— Madame se moque des poëtes de mon pays, » répondit Fabrice.

Puis il voulut tourner le dos à Odoacre ; mais le bras de la déesse glissa sous le sien : Diane disparut dans les char-milles, avant que ni Fabrice ni le poête eussent le temps de

La suite à un prochain numéro. Albert-Aubert.

Esquisse d'une histoire de la mode depnis un siècle.

LES FEMMES SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XVI,

Quatrième article,

Le beau Léonard, le coiffeur à la mode, l'académicien romantique de la coiffure, nous a conduits jusqu'au scuil du boudoir. Entrons-y sur ses pas. Pénétrons dans ce charmant réduit où se font les apprêts de la toilette. [Nons y renconterons quelque marquis à l'ambre, ou quelqu'un de ces jolis abbés musqués, dont nous vous parlions dernièrement. Ils viennent amuser la divinité du temple avec les récits des scandales de la veille ou avec les prévisions des scandales du lendemain; draper la cour, bafouer la ville, im-moler sous le ridicule toutes les puissances du jour : la favo-rite, le roi, les parlements, les beaux esprits, la pièce en vo-

gue, la beauté à la mode. Indépendamment de l'abbé ou du gue, a neaute a induct. morepronament de l'abbe et di marquis, nous sommes aussi exposés à rencontrer quelque poète lisant une œuvre badine et jetant les fondements de sa gloire future au moyen de ses petuts vers répandus devant un aréopage distrait et inattentif. Cependant, au milieu d'une atm sephère d'iris et de bergamotte, assise devant sa toilette, qu'enveloppe un blane lionn, la lemme que l'on vient contetter consulte son miroir, et surveille, à travers mille propos interrumpus, l'ajustement de sa coiffure, à laquelle Léo-nard met l't dernière main. A chacun de ses mouvements, et suivant le flux et le reflux des plis abandonnés de son pei-gnoir, l'œil curieux découvre et cotois de nouvelles perspecet est doucement ému des révélations partielle beauté qui le trouvera peut-être indifférent, quand le soir, à Marly ou à Versailles, elle se montrera sans réserve et dans tout son éclat. Mais alors ces faveurs discrètes out tout leur tout son éclat. Mais alors ces faveurs discrètes ont tout leur charme. La reine du boudoir prend l'avis du marquis sur la pose d'une folctte, consulte l'abbé sur une mouche à piacer. C'est en vain que sa petite pendule à la balançoire d'amour l'averit de la fuile du temps; rien ne la presse. Qu'a-t-elle de mieux à faire, pour le moment, que de prolonger le plus longtemps possible ces doux loisirs qui s'écoulent entre un semblant de galanterie et un semblant de toilette? Car il ne feut user c'est tempres, que delle aux reguis les relatives et l'est tempres, que delle aux reguis les presents de l'est de l'est pour les ces l'est permes, que delle aux reguis les présents de l'est d faut pas s'y tromper, quand elle vous reçoit, sa toilette est dé,à aux trois quarts faite. Les cosmétiques ont longuement caressé l'ivoire de ses bras; ses cheveux ont été démèlés, brossés, lissés avec soin; ne craignez pas que le fer à papillotes vienne affecter désagréablement votre odorat. De heures ont déjà été sérieusement occupées, avant celles qu'elle consent à perdre en votre présence, pour disposer quelques boucles et quelques chiffons. — Cette portion de eleur vie que les femmes d'autrefuis consacraient, an milieu des soins de leur toilette, à cette inimaginable confusion de caquetage étourdi, de babil spirituel, de coquetterie et de fadeurs galantes, est encore un trait effacé des mœurs du dix-huitième siècle. Le bondoir, autrefois accessible, est généralement mystérieux aujourd'hui. N'en faisons pas honneur exclusivement à la dignité des mœurs. Les b doirs, tussent-ils encore aujourd'hni ouverts aux longues visites, comme ils l'étaient alors, seraient exposés à être son-vent déserts. Quelle que fût la séduction, il y auraît sonvent des défections parmi les heureux privilégiés. Quand l'heure sonnerait, les graces à demi parées risqueraient fort de res-ter solitaires, parce que le duc serait à quelque commission de la Chambre des pairs ou des députés de la Chambre des pairs ou des députés , le marquis à une assemblée d'actionnaires d'une compagnie de chemin de fer ou d'assurances, le comte à la Bourse et le jeune baron à fumer son cigare devant Tortoni.

Mais n'anticipons pas sur la gravité et la sagesse que le temps fera éclore. Nous sommes encore dans le siècle des

pompons. Dorat met des moutres te de 1905. Boucher chiffonne ses Graces et ses Amours, et la nichée des galants abbés, qui ne s'est pas encore envolée je ne sais où, s'abat encore vorontiers dans les boudoirs des belles. Laissons ces heureux insouciants, puête, abhé, marquiset coquette, de-viser entre eux et s'amuser de ces récits futiles ou malins qui plaisaient taut alors qu'on les racontait, mais qui ont perdu plasarent tant alors qu'on les racontait, mais qui ont perdu leur charme depuis qui on les imprime, et, quittantle boudoir, jetons un comp d'œil rapide dans la garde-robe sur quelques atours surames qui s'offrent à notre vue. — Voici d'abord la robe ordinaire à la française, oniverte en avant pour laisser apercevoir le jupon, le plus souvent d'étoffe parei le. On lui donne par derrière deux aumes d'ampleur, auxquelles on ajoute de chaque côté une pointe par en bas. A droite et à gauche du jupon, est pratiquée une ouverture pour la poche, Le dos la robe at disso à via plate la se pareches. « a c'avancel la robe at disso à via plate la se pareches a c'avancel. de la robe est plissé à plis plats. Les manches, ne s'avançant que maqu'aux condes, sont assujetties par de petits morceaux de plomb. De ces manches planties, protecte due justifiat conoces, soit associates par de petris motocatix de plomb. De ces manches plombées partent de longues nanchettes pendantes de dentelle, qui reconvrent en partie le bras. Les garnitures, les volants, les jalbalas, il est inutile de le dire, varient à l'inlini. Si é est une robe de cour, on hui donne, comme au temps de Louis XIV, une queue d'une lon-gueur démesurée. Cela est ridicule, mais cela se fait de par la inode et de par l'étiquette; moyen de s'y soustraire! Il faut savoir porter cette entrave avec grâce. D'ailleurs il y a un certain coup de talon pour rejeter adroitement sa queue rière, qui est du meilleur ellet. C'est un apanage de l'aristo-cratie; cela vous distingue des petites gens! La robe de cour, beaucoup trop longue par en bas, est en revanche extrême-ment échancrée par en hant. A une certaine époque, les robes étaient si décolletées, et les épaules et la gorge si décou-vertes, que personne à cet égard n'avait plus le droit d'être jaloux des privilégiés du boudoir.— La lévite est un emprunt jalouv des privilégiés du boudoir.— La lévite est un emprunt fait, pour le nom plus que pour la chose, à l'antique tribu chargée à Jérusalem de garder l'arche sainte : faite d'abord comme une robe de chambre d'homme, elle montait jusqu'an cou, et se portait volante pour le négligé. La première modification qu'on lui fit subir fut de mettre pardessus une ceintre pour la serrer sur le corps. Bientôt on échancra le tour de la gorge, on descendit le collet et l'on marqua la taille avec des plis; mais comme ces plis avaient pour résultat de la grossir, on coupa le corsage, on le lit juste, et l'on y joignit descendaient d'abord jusqu'au poignet, furent rétrécies, ornées de parements, et remontèrent jusqu'au-dessus du coude, Ainsi transformée de manière à la rendre méconnaissable, la robe des femmes de la tribu de Lévi devint un habit de rure des femmes du dix-huitième siècle. Cependant la commodité de la lévite dans sa première forme, pour le voyage ou la chambre, la fit reprendre de nouveau sous le nom de

Dorat met des mouches et du rouge à sa muse

upons.

gravure de la partie de wist (troisième article) la l'emme debout tenant un éventail est habillée d'une polonaise). Cotte robe à plis larges et librement jetés est restée longtemps en vogne. — L'anglaise n'en différe qu'en ce que les trois contures du dos se rapprochent davantage par le bas, et finissent en serrant tonjours plus comme un fourreau. — La robo turque, plus compliquée encore, est une polonaise par le dos et traine d'un tiers de sa longueur. C'est une robe de parure. — Voici enfin le peignoir qui, antidois exclusivement consacré à la toilette, a été mis au nombre des déshabillés galants

Quel est maintenant cet appareil formi lable que nois aper-cevons dans un coin ? Ce n'est pas là un ajustement des grà-ces ; c'est une armure défensive, c'est la cuirasse d'un guerrier. Cette vi'aine machine s'appelle un corps, et les belles marquises du dix-huitième siècle consentent à s'emprisonner là-dedaus! Comment leur cœur, si souvent agiré, n' Comment ont-elles pu en venir à troquer la souplesse de la taille qu'elles ont reçue de la nature contre ce corps roide et d'invention barbare? G'est substituer à la Vénus de Médicis l'idole dégrossie du sauvage; et l'en a en la cruanté d'étreindre les jeunes filles elles-mêmes dans ces corps chargés d'une quantité de baleines qui les durcissent au point de s'opposer entièrement à la liberté des mouvements! Ce ne s oppose ennerement à a morte des mouvements! Ce ne sout pas des couturières, ni des marchandes de modes qui travaillent ces pièces de la parure féminine; ce sont des hommes, des tailleurs de copps, expression sinistre! qui en sont exclusivement chargés. Cenx qui vont porter ces pièces chez la pratique sont ordinairement vieux et laids. Ils sont la terreur de l'enfance, et leurs machines en sont le tourment. Ce-poudout la hom son faitt une trierred et le 10 tourment. pendant le bon sens finit par triompher de l'usage. Les corps sont peu à peu abandonnés et réservés seulement pour costume de cour. Quelques ob ervateurs prétendent que costime de cont. Querques observateurs pretendent que le majestieux embonpoint, si fréquent chez les femmes de cour de Louis MV, est devenu de jour en jour plus rare; de moindres proportions appelaient de moindres appareils; quoi qu'il en soit, le corps est remplacé par le co-set, s'attachant avec des cordons ou se laçant par devant.

Pendant que nous sonumes en train de functor dons la

endant que nous sommes en train de fureter dans la Periodit que nois sonnies en train de lureter dans la garde-robe des vieilles grand mères, nous demandons la per-mission à leurs petites-filles de jeter rapidement un dernier coup d'œil sur quelques atours ébourilants, incompréhensi-bles à l'ingénieuse élégance de notre âge, et dont la bizarre-rie déconcerte la piété fillale elle-même. Les paniers, dont nous avons déjà signalé les imperiments dimensions et l'ex-trême incommodité, sont, à une certaine époque, réservés, ainsi que le corps, pour la tollette de cour. Ils consistent en une carcasse de laiton sur laquelle s'appuient plusieurs raugs de canne ou de baleine, recouverts en dessus d'une gaint-ture de crin piquée en tuyaux d'orgue. Entre ces tuyaux une ouverture est pratiquée pour fouiller à la poche. Aux niers succèdent les bouffautes faites d'une toile de crin d'i demi-anne de large. Pour soutenir et enfler leurs robe femmes ont aussi employé une toile extrêmement gommée, termines our aussi emi mye me tone extrementari gominer, appelée la criarde à cause du bruit qu'elle laisait, mais elles l'out remplacée par la tolle de crin. (Nous avons aujourd'hui de crivoltre; il n'y a rien de nouvean sous le soloi. Sons les mots qui changent, nous retrouvons toujours la prétention

stinée à l'exubérance des formes naturelles.) Il faut se limit-r, Nous ne nous arrèterens douc pas devant les petits tabliers sans bavette pour la demi-paure en li on, en gaze ou en taffetas de couleur, garnis autour d'une den-telle ou d'une bande plissée en étoffe pareille, Jetous seulctelle on d'une nande prissee en come parenne, seines seure-mentuuregard, avant de nous retirer, sur les diverses chaussu-res que nous trouvons la réunies : galoches pour la pluie, mules mignomes pour le tapis du boudoir, sobots chinois, la ors rouges de toutes! s bauteurs... et admirons le nes mervei-leux d'une paire de souliers de bal lorges et étroits, élionis-seur d'ère de diaments brudés en cours méples, aux la sant d'or et de diamants brodés en coups perfides, avec raie de derrière appelée le *venez-y voir* garnie d'émeraudes. Nous sommes en 1778. On ne porte presque plus de dia-mants ailleurs; on met son écrin à ses pieds.

DE LA COIFFURE.

Sous Louis XV, les femmes de la cour et de la ville s'affublaient la tête d'un capuchon d'étoffe noire se repliant comme une capote de cabriolet. Cet ajustement semblait être alors pour les Françaises ce que la mantille est devenue pour les Espagnoles; mais il était trop peu grac eux pour devenir une mode nationale chez un peuple se piquam d'avoir du goût. Les coleches convenaient aux femmes àgées qui ne sanraient trop abriter leurs rhumatismes contre le danger des vents coulis, mais elles formaient une triste coiffure pour les jeunes personnes, qu'elles engoncaient d'une manière affrense. Nous avons donné un exemple de cette mode dans la gravure n° 1 de notre troisième artucle.

C'est surtout à la lin du dix-buitième siècle que la coilliure. consonnement de la toilette, métite de fixer notre attention à cause de ses développements prodigieux. Si l'on con-sulte les gravures et les portraits du temps, on retrouve sinte res gravines et les jonatais du criups, in reconve cependant, à travers les innovations dont ions allous pailer, deux formes de bonnels persistantes : pour la femme du pen-ple, le bonnet rond, semblable pour le fond et la passe à la coifie de nos filles de fermes; plus, deux alles plassées en avant sur les tempes et appelées le bat-en-Pout; pour la bourgeoise, un bonnet bouflant entouré d'un ruban formant des pils ou des coques, avec deux barbes pendantes jusqu'ant bas du chignou, et une garniture de papillons s'arrondissant sur les tempes. Dans le priucipe, ces apaillons, étant très-longs, étaient soutenus par un fil de ler, mais plus tard on diminna beaucoup. Les donafrières restèrent longten.p ou la chambre, la fit reprendre de nouveau sous le nom de quinzevine. Cette robe, qui se serre avec une coulisse, fut initée, avec quelque différence dans la robe en chemise, à la mode en 1785. — La polonaise, si à la mode sous Louis XV, onverte pardevant, s'élargit à droite et à gauche sur les hanches, après avoir pris la taille avec assez de grâce; elle est hanches, après avoir pris la taille avec assez de grâce; elle est rès-courie et tombe à six ponces au-dessus dujopon; elle se relève de chaque côté avec une gance qui embrasse une certaine portion de la robe et va se fixer au jupon. (Dans la dites à la comete, L'année 1774 est célèbre par deux nou-

velles modes qui eurent un grand succès : la coiffure à la velles modes qui eurent un grand succès : la coiffure à la qu'es aco et le pouf au sentiment. Un passage des mémoires de Beaumarchais, contenant une ironie saoglante contre le sieur Marin, journaliste, et se terminant par ces mots : Qu'es aco, Marin 's 'nti-l'occasion de la première invention Marie-Antoinette s'étant fait expliquer ces paroles provençales, les répétail souvent en plaisantant dans son intimité. Mademoisselle Bertin, modiste de la reine, les emprunta pour donner un nom à un panache formé de la réunion de trois plumes unes décentes partieut dessires le Mét. Cette pach feit que les élégantes portaient derrière la tête. Cette mode fut

goûtée par les princesses et devintbientôtgénérale. Le pouf était ainsi nomné à raison de la confusion d'objets qui enla confusion d'objets qui en-traient dans sa composition, et on l'appelait au sentiment parce qu'on y faisait figurer tout ce que la dame affectionnait. On s'en fera une idée d'après la description suivante qui nous a été conservée d'un pouf au sentiment de la dichesse de Chartres. « Au fond était une femme assise sur un fauteuilet tenant un nourrisson, ce qui tenant un nourrisson, ce qui désignait le duc de Valois (aujourd'hui le roi) et sa nourri-ce. A la droite était un perroce. A la troite cent un perro-quet béquetant une cerise, oi-sean précieux à la princesse. A ganche, un petit nègre, image de celui qu'elle aimait beau-coup. Le surplus était chargé d'une toufié de cheyeux du duc

Juion, et être une des pre-mières à se faire coiller en pare anglais, en parterre galant, en moulin à vent ou en chiens couchants. En 1775, les coilliners continuent à monter. Le 17 février 1776, la reine, se rendant à un hal donné par la duchesse d'Orléans, avait un panache si élevé, qu'il failuit le lui ende-ver pour qu'elle pût entrer dans son carrosse, et le lui renet-tre quand elle en sortit. Mais toutes les coiliures n'étaient pas susceptibles de se désarticuler ainsi; et quand elles eu-rent atteint tout leur développement, les paurres femmes, victimes de leur propre folie, étaient obligées de passer la

un objet de pur agrément. Le lendemain, des courtisans cruun objet de pur agrément. Le lendemain, des courtisans crurent remarquer qu'elle avait mis des plumes encore plus hautes. Dans une autre occasion, ce fut Louis XVI, contrarté de voir la reine adopter ces exagérations, qui entreprit aussi de l'en détourner. «Un jour, dit madame Campan, que Carlin jouait à la cour, devant cette princesse, en habit d'Arleguin, il avait mis à son chapean, au lieu de la queue de lapin, une plume de paon, d'une excessive longueur, qui, s'embarrassant dans la décoration, lui donnait lieu de hasander cent lazzi. On voulut le punir, mais il passa pour cer-

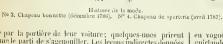


Histoire de la mode. - Nº 2. Chapeau bonnette (1786).

Histoire de la mode. - No 1. Chapeau à bateau renversé (1788).

tain qu'il n'avait pas agi sans ordre, » Louis XVI n'obtint probablement pas davantage que Marie-Thérèse. Le panache à la mode triompha de la batte d'Arlequin, comme il avait triomphé du sceptre d'une impératrice mère. Tant que le caprice le voulnt, les coifilmes continuèrent à monter, à s'é-tager, à se boursoufler, à augmenter sous les trois dimensions. Plutot que d'en revenir à ce qui était raisonnable, on pré-féra s'ingénire à trouver des combinaisons propres à faciliter l'extravagance. Quelles que fussent les limites d'élévation des portes sous lasquel.

portes sons lesquel-les devaient passer les carrosses, celles des carrosses sous lesquelles il fallait faire tenir les coiffures, celles-cine s'avouèrent pas vain-cues; elles plièrent, elles ne cédèrent pas. On imagina un res sortpour les élever et les abaisser à volonté. Avant 1778, l'accom-modage des cheveny consistait pour les femmes à avoir sous leur haute coiffure le toupet en avant, formant une pointe sur le front, nommée physionomie. Les boucles grosses et séboucles grosses et sé-parées qui accompa-gnaient s'appelaient attentions. En 1778, parnt le hérisson, nouvelle manière de disposer la cheveln-re. Imaginez l'animal de ce nom couché sur le haut d'une tête, c'est-à-dire une touffe très-haute de cheveux confinsé -ment frisés par leurs pointes, et cet hor-rible fouillis sontenn d'un ruban qui tran-che circulairement. Le hérisson se mo-dific bientôt. Réduit plus tard à l'état de demi-hérisson, il res-



tôte par la portière de leur voiture; quelques-unes prirent même le parti de s'agenoniller. Les leçons indirectes données à Marie-Antoinette ne purent lui faire abandonner ces coif-fures dénastrés. Ayant envoy à Marie-Thérèse, sa mere, son portrait avec une coiffure extrèmement chargée de plu-mes larges et hautes, la prude impératrice le lui avait ren-voyé, en lui marquint que sans doute on s'était trompé, qu'elle ravait pas trouvé la le portrait d'une reine de France, mais celui d'une actrice, et un'elle attendait le véritable. mais celui d'une actrice, et qu'elle attendait le véritable. Marie-Antoinette ne jugea pas nécessaire de se réformer sur

demi-hérisson, il reste plusieurs années
en vogue. Ces chevelures étagées sont ornées de fleurs, de
guirlandes, de coiffes de gaze, de perfes, de rubans, de dentelles, de franges, de glands et de panaches. Tout ce magnifique appareit a au moins deux pieds de hauteur. Sublime
Leonard que de glorieux travaux accomplis par toi dans
cette année triomphate de 1778!
Cette ambition de coiffures gigantesques est du reste un
goitt qui date de loin. Déjà au quinzième siècle elles avaient
été en usage sous le nom d'hennins. Un moine, de l'ordre
des Carmes, avait tonné contre ces cornes embarrassantes.

Elles disparaissaient partout où il passait. «Mais les femmes faisaient comme les limaçons, lesquels, quand ils entendent quelque bruit, retirent et rescerrent tout bellement leurs cornes; mais, le bruit passé, soudain les relèvent tout comme devant, » A la fin du dix-septieme siècle, les coiffures colossales repartuent sous le nom de fontanges, espèce d'édifice à plusieurs étages de mousseline et de rubans supportés par un il de fer. Grâce à l'inconstance de la mode, cette singulère pyramide s'affaissa tout à coup en 1701, et la cour et la ville y renoncèrent pour la reprendre vers l'année 1771. A partir de ce moment, la période ascensionnelle se continua jusqu'en 1778, où la coiffure atteignit un tel point d'élévation, que le visage, au lieu d'étre en haut, ne paraissait plus être qu'au milieu du corps. Cette innovation dérangeait un autre inconvénient, celui de la masquer dans certaines circonstances. Le sieur Devisme, directeur de l'Opéra, se vit obligé de faire un règlement par lequel les femmes ayant une haute coiffure ne seraient plus admisse à l'amphilhéatre, il s'arrogeait d'autant plus faeilement e droit d'exclasion, qu'il n'allait guère à cet endroit que des actrices et des femmes galantes. Une demoiselle Saint-Quentin, modiste en vogue, voulant exploiter la circonstance, imagina une nouvelle coiffure plate, nomée à la Bevismes. Mais elle teuta vaile coiffure plate, nommée à la Devismes. Mais elle teuta vainement de corriger la mode par la mode elle-même; la sienne probablement n'eut pas grand succès, car tous les jours, aux différents théâtres, il y avait des querelles à cause des gran-

des querelles à cause des gran-des collifures qui empéchaientla vue du spectacle. Voilà bien les charmantes égoistes ! elles ne s'inquiètent pas le moins du monde d'intercepter dans la salle les plaisirs que ceux qui sont derrière elles ont achetés à la porte. Elles iront jusqu'à compromettre dans quelque querelle leurs maris, leurs fières, leurs amants, plutôt que de faire le moindre retranchement dans la puérile extravagance de leur coquetterie.

Cette mode monstrucuse imposait partout ses despotiques

incommodités, et il ne fallut rien moins que la chute des che-



Histoire de la mode. Nº 5. Chapeau à bateau renversé (nai 1788). Nº 6. Chapeau demi-tennette (nov. 1787).

veux de Marie-Antoinette, à la suite d'une couche, pour y mettre un terme. Elle ue porta plus qu'un chignon plat, terminé par une boucle en boudin, à peu près comme les perruques d'abbé, et les dames de la cour, qui n'auraient pas lait, à l'agrément des spectateurs de l'Opéra, le sacrifice de la moindre plume juchée sur le faite de leur coiffure, en vin-rent, par esprit de flatterie, jusqu'à sacrifier leur chevelure elle-même. Elles se furent une mode d'une infirmité. La co-quetterie montonnière des bourgeoises suivit la coquetterie inforessée des marquises; et la nouvelle made, prenant fa intéressée des marquisos; et la nouvelle mode, prenant fa

veur sous le nom de coiffure à l'enfunt, lit écrouler, dans l'été de 1780, les pouls, les qu'es aco, les coiffures à la Flore, à l'Eurydice, à la Jeannot... Pour une qui s'en va, il en renaitra mille. On ne saurait donner l'idée de l'extrême variété et des fréquents changements de la coiffure à cette époque : la longeur des dénombrements homériques ne viendrait pas à bout d'épuiser les noms que chaque année voit éclore. Nous en recnediterons quelquesuns parmi les plus saillants dans cette épopée de la mode; si futiles qu'ils soient, ils réfléchissent l'esprit d'une époque : il y a des coiffures

la mode; si futiles qu'ils soient, ils rellectins-sent l'esprit d'une époque : il y a des coifiures aux plaisirs des dames, à l'urgence, à la pa-resseuse. Si le vieil esprit gaulois est coupable des bonnets à la fanfan, à là mertuche, à la marmotte, à la débdele, aux cerises, aux na-vets, l'esprit subtilisé de l'époque se hâte d'ef-facer ces vulgarités, et de leur substituer le bonnet artisté, les bonnets aux grandes préten-tions aux hadays. L'ampares à la carvalite. tions, au bandeau d'amour, à la carnélite, au lever de la reine. Il offre à celle qui est lasse de son bonnet à la vestale, le bonnet à la novice de Cythère où à la prêtresse de Vénus. nocice de Cythère où à la prétresse de l'éaus:
— Quaud la reine crée le joujou pastoral de
Trianon et se donne le plaisir de descendre
du trône pour aller en costume de fermière
écrèmer une tasse de lait, la mode se met à
tourner au champètre : on a la coiffure à
la latitère et à la paysanne de cour, expression dissonante très en rapport avec ces
nouveaux goûts de royale bergerie.

Le théâtre est un grand pourvoyeur de
nouveautés. La société du dix-huitième siècle, qui n'avait pas pour se distraire le
compte rendu des discussions de la Chambre,
le roman-feuilleton ou l'Hustration, se pas-

cle, qui n'avait pas pour se distraire le compte rendu des discussions de la Chambre, le roman-feuilleton on l'Illustration, se passionnait pour le théâtre, cabalait, faisait de l'opposition à l'occasion d'une actrice, tirait l'épée pour Gluck ou pour Piccini. Les actrices n'avaient pas les gros émoluments qu'elles ont de nos jours; je ne sais ce que pouvaient être leurs feux; mais l'ardeur de leurs admirateurs était telle qu'elle les mettait en position de tenir un état princier. Habituées à ponsser plus loir que les femmes du monde les témérités de la toilette, elles devaient sans cesse fournir des sujets d'imitation à cette fureur d'innovation qui est le caractère de l'époque. Mademoiselle Contat crée, dans le Mariage de Figaro, les toques à la Susanne. Le Barbier de Séville fait adopter, par les dames, les chapeaux à la Basile, à larges alies et à haute calotte. En 1787, une troissème pièce de Beaumarchais met à la mode le chapeau à la Calpigi et celui à la Tarare, ca-

ses anes et a hance anota. In 1763, une noissième pièce de Beaumarchais met à la mode le chapean à la Calpigi et celui à la Tarare, calotte de taffetas élevée de huit à neul pouces, ceinte de trois larges rubans avec une échelle de rousses plumes (n° 8). Mademoiselle Contat consacre aussi, dans une comédie de Mouvel, les bonnets à la Randan. «La plupart de nos dames, dit un journal du temps, ont adopté ess coiffures, se persuadant qu'elles auraient l'air séduisant de mademoiselle Contat; mais, qu'on y prenne garde l'avec ces coiffures il faut le ton le plus modeste, le plus décent, le plus ingéque, le plus liant, le plus circonspect; la moindre prétention marquée, la moindre affectation, donnerait un air fille. Il fant cette candeur, cette aimalle (ranchise, cette véritable honnêteté des beaux temps de la chevalerie. » — Que de vertus exigées pour un bonnet! — « C'est, continue naive-



Histoire de la mode. - Nº 9. Bonnet turban (1789).

ment le journaliste, parce que nombre de courtisanes de la capitale, qui les ont portés, manquaicot de ces précieuses qualités, qu'elles ont êté hnées. Ces dames se seraient-elles lattées de rappeler les respectables dames de la cour de François fer 1» — A l'occasion de l'opéra de Gluck, on inventa un bonnet à l'Iphigénie, et, faut-il le dire, un rouf à la grande

prétresse!! O Euripide! Ce ponf de la sœur d'Oreste était un capot bouffant de gaze blanche entouré d'une guirlande de fleurs artificielles, avec une aigrette de plumes et de longues barbes de gaze pendantes par derrière. Du reste, cette coiffure de la Tauride était à quelques différences près la même chose que le bonnet à la béarnaise de l'année 1787, et



Histoire de la mode. - N. 7. La loge de l'Opéra (1778.)

ils se rapprochaient tous deux du bonnet à la Randan que nous citions tout à l'heure. Si l'on voulait donner la liste de tous les noms de modes empruntés au théâtre, il faudrait nommer toutes les pièces qui enrent alors du succès. La géographie est aussi d'une grande ressource; elle fournit les bonnets à la turque, à l'espagnole, à la Philadelphie. Enfin, un beau jour, comme si la node épuisée n'avait plus de noms pour dégner ses capricieuses inventions, on s'avise d'un bonnet



Histoire de la mode. - No 8. Chapeau à la Tarare (août 1787).

Vers 1776, nous avons vu la mode extravaguer par la hauteur des conflures pyramidales; dix ans plus tard, sa folie s'exerce dans un autre sens. A partir de 1786, c'est l'am-pleur des chapeaux et des bonnets qui, à son tour, est por-tée à un point inimaginable, et règne ainsi plusieurs an-nées. Les chapeaux ressemblent à un parasol surchargé d'un

dôme d'étoffe bouffante; on porte aussi un chapeau-bonnette dont les bords tombent en toit autour de la tête, à formet très-large et de l'aspect le plus disgracieux (n° 2 et 5). Sons cette fabuleuse machine ou met une cornette d'anour en crèpe de couleur à gros plis, ou bien l'on garde un bonnet négligé du matin.

Dans ce champ restreint des ridicules du Dans ce champ restrent ues rinicutes ou dix-luitième siècle que nous explorens, la moisson est si abondante, que, bien que nous ne fassions que glaner çà et là, le peu que nous avons recueilli ne peut être ici relié en une seule gerbe. Nous sommes obligé de renvoyer à un autre article la fin de ce que nous avons parça à dire de l'història de la mode sous encore à dire de l'histoire de la mode sous Louis XVI. A. J. D. -0-

EXPLICATION DES FIGURES



Histoire de la mode. - No 10. Demi-deuil : chapeau à souffiet [1789].

parements de couleur purpurine, Jupon de linon blanc. Fichu de gaze, brodé en soie bleue, très-bouffaul, dont la pointe tombe très-bas par derrière, et dont les bouts se perdent par devant sons la pièce d'estomac de jekin blanc. — N° 10 (1789), le demidentil se porte avec des véciments de couleur, Chapeau à soufflet, de talletas blanc bordé et coupé au milieu d'un ruban noir; forme boufflante de azace unie. forme bouffante de gaze unie.

Bulletin bibliographique.

Histoire de la Conquête de Naples par Charles d'Anjou, frère de saint Louis; par M. le comte de Saint-Priest, pair de France. 4 vol. in-8°. - Paris, 1848. Amyot.

a que epu que ou tous les regards sont fixés sur l'Italie, les vrais anns de l'histoire et ceux qui connaissent les précedents ouvrages de M. de Sint-Priest, qui savent l'attachement avec lequet on les lit et la science qu'ou y paise, ne seront neut-être pas les seuls dont le titre de ce nouveau fivre éveillera l'interêt. A une époque où tous les regards sont fixés sur l'Italie, les

teret.

La conquête de Naples par Charles d'Anjou n'est pas unique-ment un des episodes les plus unportants de l'histoire du moyen age, c'est l'origine de notre influence en Italie; c'est la ure-nniere tentative de la France pour exercer sur ce théâtre une lorce que lui doanait le triomphe de la monarchie sur la leo dalité.

Avec une habileté remarquable, M. de sama-rriest des hunière un fait qu'aucun bistorien n'avait encore tente d'arra-cher au tortneux dédale dans lequel il était comme perdu. Au cher au tortneux dédale dans lequel il était comme perdu. Au Avec une habileté remarquable, M. de Saint-Priest met en char at tortneux dedate dans lequel il etait comme perdu. Au anifion d'un panorana immense, un point de vue le frappe, et au moyen d'ombres d'une valeur inonie, il torce l'œil du spectature à sy arrêter. Le telbeau, d'une cooleur charuante, d'une composition saissisante et claire, n'est pas de ceux qui ne révient leurs beautes qu'à un certain nombre d'élux. Pour tous, ses qualités brillent d'un incontestable écala. La finesse des aperçus, la netteté des expositions, la vérité des portraits, l'entrain du style, captiveront les esprits que des lectures serieuses et approfondies ont familiarises avec l'histoire, et en inspireront l'amour à ceux qui ont besoin de trouver du charme dans leur étude. L'Histoire de la Conquéte de N'ples n'est pas un livre fait à la hâte: il est le fruit d'un long conmerce avec les chroniqueurs qui, obeissant à des influences diverses, ont cerit sur l'Italie du douzième et du treizième siècle, et ont donné sur cette époque d'utiles éclaircissements. diverses, ont certi sur l'Italie du douzieme et du treizieme siècle, et ont donné sur cette époque d'utiles éclaircissements. Saisissant les documents précieux qu'ils lui livraient, M. de Saint-Prest s'en est pénetre et en a fait son bien propre. Vivant au milien d'eux, pour ainsi dire, il ne s'est laisse entralner par aucuu, et s'est frayé, à travers leurs recits, une voie ferme et libre, où le soutiennent un jugcment sûr et le plus pur patriotisme.

libre, on le soutiennent un jugement sûr et le plus pur patriotisme.

Tout d'abord, et pour nous habitner à cette atmosphère dans laquelle nous allons vivre, M. de Saint-Priest nous initie a l'antagouisme de la papanté et de l'empire, à cette lutte qui, au milieu d'intrêts forcément contraires et d'ambitions toujours renaissantes, trouvait une incessante activité, et que viut seul interrompre l'établissement d'une dynastie française dans le royaume des Deux-Siciles. Nous remontons aux conquêtes de Robert Guiscard et de Roger, aux premières investitures accordées aux Normaods par le saint-siege, à l'origine de la sucraineté du page sur le royaume de Naples. Dans une esquisse rapide, l'auteur met sous nos yeux ces premières impulsions dounces à la politique qui doit susciter au saint-siege des terribles obstacles; il nons montre l'habitleté avec laquelle les premières rois normands lui arrachent des concessions et préparent des armes, contre lesquelles les excommunications seront souvent impuissantes. An fond des obstacles que le mouvement numicipal de Rome suscite au ponvoir des papes, se révênt les dernières efforts de l'influence seinatoriale, et nous insisterions davantage sur le mérite d'une semblable penétration de vue, si l'Interve de la Royauté ue nous avait appris que cette qualité est interparable des cerris de M. de Saint-Priest.

Frédérie Barberouses, Henri VI, Frédérie II, redoutables soutens de la maison des Boluenstaules, apparaissent comme trois tiens de la maison des Boluenstaules, apparaissent comme trois tiens de la maison des Boluenstaules, apparaissent comme trois tiens de la maison des Boluenstaules, apparaissent comme trois etc.

Frédéric Barberousse, Henri VI, Frédéric II, redoutables soutiens de la maison des Hohenstauffen, apparaissent comme trois superbes geauts, sur la poitrine desquels vicuneut se briser les foudres de l'Église. Escottés de leurs hers et sauvages Teutons, nous les voyons couvrir de sang l'Italie, défier les papes avec une incroyable impudence, et, comme pour braver leur colère, implanter au cœur du pays des colonies de ces mêmes Sarras us qu'is allaient combattre en Syrie. One étrange spectacle que le règne de Pièderic II! Entoure d'odalisques et d'almees, revêu de robes orientales, accompagne d'astrologues et de musulmans, il vient demander à l'Italie méridionale les plaisirs de Porious, répond aux lettres du nose par des versets du Coqu'ils allaient combathre en Syrie. Quel citraige speciacie que le règne de Fréderic III Entoure d'odaisques et d'almess, revetu de robes orientales, accompagne d'astrologues et de musulmans, il vient deunandre à l'Italie méridionale les plaisirs de l'Orient, répond aux lettres du pape par des versets du Caran, et lorsqu'il a exasper le saint pére, l'apaise d'ou mot : la croisade à Jerusalem! Puis, il recommence sa vie crrante, frappe les seprits par la rapidité de ses mouvements, et, an milieu de cette hévreuse activite, promulgue des lois qui semblent dictées par le sentiment le plus pur et l'esprit le plus relicchi. El les papes! Quelle admirable succession de caractères dilicens, mais tous animent d'anne gale ardeur pour maintenir la puissance du saint-siège et la grandeur de l'Eglise, pour réunir les déviris de l'Italie et les opposer à l'ervaissement des barbares! Que d'anthémes! Que de desseins labilement conque et non moin habilement executés!

Cette agglomération de laits, cette réunion de ligures imposaites et originales, Roger II, Armand de Brescia, Adrien IV, les empereurs, funocent III, Grégoire IX, Innocent IX, officit un ceurel : la confusion. M. de Saint-Priest a au l'eviter : tont en aimant à detailler chaque physionomie, il nous presente les évenements sous une forme drantatique, du réculie vivement l'attention et fait saivre sans fatigue les difertus plazes. de l'histoire de Italie, de la papaue et et rie, perfer de sa netation de la comment de la confusion. L'est de la papaue et de l'histoire de sa lecture de la confusion, et l'est de la papaue et de l'histoire de sa netation de la confusion que pres Fredei et l'ou compter de sa netation de la confusion et l'est de la papaue et de l'histoire de sa netation de la confusion de la confusion de l'histoire de l'adie de le papaue et de l'histoire de sa netation de la confusion de l'adie de l'adie rencontrera en la nature physique et bonne du Midi par la nature intellectuelle. C'est a lui qu'il arrachera la cauronne de Naples. Ausi l'auteur puis de

rasins, sa dernière espérance. Ces passages, sont empreints d'une poèsie singulièrement imposante, qui sied parfaitement

à ce siècle, à la fois sauvage et grand, où les hommes, tout en s'abandonnant à l'entraînement de leurs passions, obéis-sent à ces nobles inspirations qui crèent les grandes choses, et jettent les premiers blocs sur lesquels doivent reposer plus tard

jettent les premiers blocs sur lesqueis dovéen reposer puis tard les plus belles et les plus durables institutions. La continuelle anarchie de l'Italie ne fait que relever l'attitude noble et digne de la France du treizième siécle, et jeter un nou-vel éclat sur la calme et pieuse figure de saint Louis, de ce roi qui, essentiellement attaché à la gloire de son trône, préside à la lutte, tout pièt à y int, ryenir, des que les intérèts de son pays y seront econés.

la dute, conteppe a y intervenio des que les interesses em pessy y seront engagés. La France etait alors dans toute 'sa vigneur et dans toute la force de sa jeunesse. An dedans, sous les efforts d'une main ferme et sage, la féodalité cédait aux empiétements de la mon ferme et sage, la feodalité cédait aux empiètements de la mon-archie; une constitution regulière commençait à réprimer les abus et la violence. Au dehors, le prestige de la bataille de Bou-vines existait encore et maintenait l'Europe en respect; la Grande-Bretague elle-même, troubfée interneurement, nous de-mandait sa liberté, Doit-on s'etonner que le saint-siege, ellrayé des atteintes portiese à son poovoir, et habitue à consulter saint Louis, vienne offrir la couronne de l'excommunie au frère d'un monarque qui voyait dans le monde terrestre le chemin de l'éternute l'ailleurs, que prince, dans toute la chretiente, etait plus fait pour attirer l'attention que Charles d'Aujou? Fils de Blanch de Ca-cille, Charles, aminé, comme son frère,

Péternite? D'ailleurs, quel prince, dans toute la chretiente, etait plus fait pour attirer l'attention que Charles d'Anjou?

Fils de Blanche de Ca-tille, Charles, animé, comme son frère, d'un profond respect pour la religion catholique, forme avec lui un contraste frappant. Dans sa jeunesse, il consacre ses loissirs à la chasse, anjeu, à la galanterie. Ne pouvau être saint, il est poête. Plutôt que de passer pour un prince ordinaire, il brôle de se distinguer, ne fit-ce que dans un tournoi. Le caime d'une vie oisive et obscure lui lait norreur; le besoin de la gloire et de idomination le devore. Il n'est pas de chevalier plus intrepide que fui et plus redoute des Sarrasius. De retour en France, la Provence insurgée et la guerre civile de la Flandre et du llainaut donnent un nouvel afiment à son activite. Aussi adroit politique qu'infattgable guerrier, à la souplesse de la cour de Rome il oppose une prudence et une fermeté qui étonnent le saint-siège, et, malgre son ardent désir de descentre en Italie, ce n'est qu'après deux ans de négociations qu'il accepte l'investiture du royaume de Naples.

Jamais romancier n'aima plus son heuros que ne le fait M. de Saint-Priest; il le suit dans les différentes plases de sa vie avec l'intérêt le plus tendre. Des citations heurousement choisies lui fournissent des traits qui, arrivant toujours a propos, sont comme antant de touches habiles qui jettent une nouvelle unemme en autant de touches habiles qui jettent une nouvelle unemme en autant de touches habiles qui jettent une nouvelle unemme en de caractère du prince trançais. Nous voudrious pouveir citer ci en entice le rect de la baaialle de Benévent, récit plein d'auimation qui met en présence Charles et Mainfroy, et nous fait assister avec me vériable émotion au trimmbe de

plein d'auimation qui met en présence Charles et Mainfroy, et nons fait assister avec une véritable émotiou au triomphe de l'un, au désespoir et à la lin glorieuse de l'autre. Mainfroy renyersé, il fant pour Charles d'Anjon consolider sa

conjudic, etabli in governmenent régulier. Les difficultés conjudic, établi in governmenent régulier. Les difficultés s'élèvent entre sa politique goernère et les diees pacitiques (Cienent IV, son froid accueil aux conseils du sant-père, implie excessifs que sa pénurie le force à lever, ses vues ain-tiences aux la Grèce et Constantinople, font prévour les obstac tienses sur la ferce et Constantinople, font prévoir les obstacles dont in e pourra janais trionipler. Pour laire adopter sa domination a l'Italie, Charles n'avant pas assez secrifié a sa nouvelle patrie; soa cour n'avant pas oublié la prenière; en un not, il ne s'etant pas fant Italien. Fiorence le recevait avec les tenoignages de la joie la plus vive, et ne croyant pouvoir lui farre plus helte fête que de le conduire devaut la madone de Cinabue. Fatiguee de ces lottes sans lin, elle le désignait comme un profescateur, comme un protecteur des arts. Le conseil était sage: Charles ne le comprié-il pas on ne put-ll point imposer de frem a son ambition?

Le 'arrête le second volume de l'Histoire de la Conquête de Naplas. Nous n'en doutons pas, M. de Saint-Priest attemdra le nobie but qu'il s'est proposé, tout en ménageaut la vérite, de veuger la memoire des Frauçais des fausses accusatuus des historiens et des anathèmes des poêtes du treizième siècle.

Le dernier roi d'Arles, épisode des grandes chroniques arlésiennes, comprenant les légendes du Lion, du Cheval et de la Tarasque, etc.; précédé d'un Essai historique sur la ville d'Arles depuis son origine jusqu'à ce jour ; par M. Amédée PICHOT, auteur de l'Histoire de Charles Édouard. 1 vol. in-18. - Paris, 1848. Amyot. 3 fr. 50.

Si nous devons en croire M. Aniedie Pichot, nous avons tous dans le passe de notre vie un explicit à raconter à l'appui de notre vocation, une indication iostinctive qui trahit l'homme dans l'enfant. « Hiercule au berceau s'exerçait, dit-il, sur de jennes serpeuts à faire un jour la guerre à l'hydre de Lerne; Turenne écolier foit trouve endormi, à la belle étoile, sur l'affit d'un canon; l'anteur un Decuer Roi d'Arles, étant encore à la bavette, s'echappait quedquefois de la maison paternelle jusque sons le vestibule de l'inited de ville, et contemplait avec admiration les hons de pierre qui sont acroupis à l'entre de l'escalier par lequel on monte a la salle du conseil. Un jour enfin, s'aidant des bras et des jambes, a défaut d'ettries, il parvint à se hisser sur la croipe d'ou des lions. Ah! s'il usait dire les réves qu'il lit là! L'Astolphe de l'Arioste ne s'élance pas plus baut dons les espaces imaginaires dès qu'il ent enfourche l'hippogrifié? (que malheur lorsqu'il me fallut redescendre en appelant à mon secours un compagnon qui s'étomait de ma precoce audicacle » Si nous devons en croire M. Amédée Pichot, nous avons tous

lant à mon secours un compagnon qui s'étounait de ma precoce audacci de son enfance a inspiré à M. Amédée Pichot
l'idée première du nouvel ouvrage qu'il vient de publier. Le
Dervière Boi d'Arles est le dernier des fious que la republique
arlesience avait entreteuns pendant plusieurs s'écles comme
l'emblème vivant de ses armoiries depuis le roi Boson, et dout,
à pariti d'une certaine époque, elle s'est contentre de conserver
les effigies da pierre on les images peintes. En le premant pur le
heros de son livre, l'Instrien de Charles-Edouard s'est surtout
propose d'appele l'Attention des attistes et des poètes sur une
ville d'une phy ionomie pittoresque, qui, il y a vingt-cinq aus
encore, etait en France comme une ruine oubliee, un Herculamm
à decouvrir et à houtlier. L'instrier et le roman d'Arles ont toujours eté le rêve cheri de sa vie d'auteur, et il continue aucquitter une dette d'houmeur qu'il s'est impoète du jour où la
partialité de ses compatriotes voniut bien accepter un de ses
livres dans la bibliothèque de la ville.

Dans l'origine, le Dernier Boi d'Arles ne devait être qu'un
enjasde d'un roman de pus longue baleine, initiule Barrid des
Buas. Mais M. Ametle Pelhot a renonce a croman, pour loudre dans une Bustore de Charles d'Arles ne devait être qu'un
dre dans une Histore de Charles d'Arles, me autentier.

ce travail. Aussi s'est-il décide à publier séparément cet épisode, que sa mo-lestie appelle la pierre d'essai d'un monument plus considerable, et qui a toute l'importance et tout l'intérêt d'un roman de longue haletine. C'est, en effet, une étude bistorique et litteraire non moins remarquable par le fond que par la forme. Un sujet vrainent original, des caractères beureusement inventés et babilement souk nus, des penées ingénieuses, des sentiments élevés, enin un style elégamment varie, assainent le plus honorable succès à cette penture s'aissaint des mourns, des continues et des préjugés du moyen âge, car il en est du Dérnier Reid Ades comme de ces portraits dont on n'à jamais vo l'original, mais dont, à la première vue, on n'heiste pas un instant à certifier la parlaite ressemblance. Tomefois, un public d'élite l'appréciera seul à as justes valeur, et la foule qui devore les romans d'Alexandre Dumas, ou qui s'ecrase au salon devant les tableaux de M. Biard, ne comprendra jamais tout ce que son execution a cotté de temps, de peines et de soins à son au-teur. Ce ne sont plus les livres bien faits, moraux et instructis qui ont maintenant la vogne; le roman historique serieusement travaille est surtout passe de moder. le goût du public a été corronn par par tous ces industriels littéraires qui, dedaignant, c'est-à-dire incapables, de parler au corur et à l'esprit, n'ont d'autre talent que celui de savoir exciter, cette curiosité vulgaire assez patiente pour desirer et attendre, pendant plusieurs années, le denomment absurde des aventures les plus boadles et les plus extravagantes. Mais ce n'est pas cie le lieu d'instruire leur procès. Revenoins à notrelion.

Le dernier roi d'Arles a un rival qui lui dispute constamment, durant tont le coors du récit, l'attention et l'intérêt du lecteur. Ce rival, c'est un cheval, le cheval Passeronn, cheval fee s'il en fut; car, malgrès a couleur historique, ce ronna est une fiction qui fait le pius grand honneur a l'innagination de son inventeur. ce travail. Aussi s'est-il décidé à publier séparément cet épisode,

Ce rival, c'est un cheval, le cheval Passeronn, cheval fee s'il en fut; car, malgrès a couleur historique, ce roman est une fiction qui fait le plus grand honneur à l'imagination de son inventeure. M. Amédée Picton ne pourrait même que très-difficilement réconcilier les dates avec les noms, quoiqu'il s'agisse évidemment, quant aux faits, de la grande querelle entre la maison de Barcelone et la maison de Barc. Il peut renvoyer son lecteur su chapitre VI du second volume d'Aonibert, et au narré du sujet de la guerre entre les comtes de Provence et les princes de Baux, dans l'Histour de Provence de Bouche, l. II, p. 125 mais, comme il in 3 nullement circit avec les livres de ces auteurs sous

Baux, dans l'Histoure de Provence de Bouche, t. II, p. 121; mais, comme it n'a nullement écrit avec les livres de ces auteurs sous la main, il serait, ajoute-t-il, une autorité bien inexacte, si on le lisait autrement que comme un romancier.

Nous n'analyserons pas et les succès et les revers de ces deux héros principaux du Dernier Roi éArles, le lion et le cheval, auxquels M. Amédée Pichot a eu l'heureuse idée de laire poure des roles actifs dans son roman. Ce serait der le plaisir de la surptise aux lecteurs futurs de cette œuvre distinguée, qui instituit en anusant. Nous nous bornerons à signaler, parmi les chapitres les plus dignes d'une mention particulière, la légende de 1a Grotte des Fees, le Retour de Barborie, la légende du Trésor, la Belle Ménulippe, les Fêtes de la Victoure et les Chevuliers du Lion.

sor, de Beite Menaitype, les l'etes de la l'ictoré et les Caevaniers du Lion.

Pour remplir complètement untre tache bibliographique, nois devons reconnaître, avec M. Anédée l'indi, que plusieurs chapitres de cette chronique arésienne (la légende de Passertoni) avaient été inserés dans deux volumes de petits romans blographiques de la les controlles de le cette de l'active de la les des les controlles de la les controlles de la les controlles dans les controlles de la les de la les de la les de l'actives de la les de l'actives est précèdé d'un Essai shistorique aux Arles, de la paru, il y a quelques mois, dans l'Instence des l'illes de Fronce, publiée par M. Arlstide Guilbert, et dans laquelle l'auteur a retabli quelques details qu'il s'etuit vu lorcé de sacrifier aux exigences matérielles de cette belle publication. Enfin, L'Appendice qui termine ce volume contient des notes curieuses sur la Grotte des Fées, les Anciens juifs d'Arles, l'Illistoire des animaux apocryphes, les Superstitions scientifiques et la Tarasque.

Carte générale des chemins de fer de l'Europe centrale, exécutés, en construction et projetés. - Paris, 1848. Blumen-THAL, 51, rue Lafitte.

M. Blumenthal, le géographe de la Revue britannique, vient M. Butterlind, i e geograpie de la Review originalque, vent de publier une Carte générale des chemins de fer de l'Europe centrule, qui, imprince sur papier grand colombier, indique, par des lignes differenment coloriées, l'ensemble des chemins de fer executés, en construction et projetés de l'Europe centrale

trale. En arrètant les yeux sur les lignes dominantes de la carte teintée en caroin, on se forme instantamement l'idee la plus parfaite de l'état actuel des chemins de fer exploités; et si l'on embrasse l'ensemble de toutes les lignes colorièes, on se fait l'idée de ce qu'ils seront dans un avent eucore assez eloigné. La carte de l'Europe centrale s'étend depuis Marceille, Bourges, Chateauroux, Tours, le Havre et Londres, jusqu'a Costalana, Comisheur, Vissorie Bachin, Indurent, Triende

penhague, Kænisberg, Varsovie, Borhma, Dohoezen, Trieste, Venise, Bologne et Genes; elle sera an excellent guide pour les voyageurs, car elle leur indique les stations de tons les che-mins de ler, toutes les routes de poste et tous les canaux et rivières navigables.

Les échelles des distances sont indiquées en myriamètres, milles d'Allemagne, milles d'Italie et lieues de Suisse.

La Cuisine ordinaire; par BEAUVILLIERS et ANTONIN CA-REME. Quatrième édition, très-augmentée. 2 vol. in-8. -Paris, Briere.

Paris, Briere.

La librairie Bière vient de mettre en vente la quatrième edition des Clossiques de la Tuble et la quatrième edition de la Cussine ordinaire, deux ouvrages fort differents, malgre la ressemblance de leurs titres. Les Clussiques de la Tuble sont un ouvrage litteraire, et la Cussine ordinaire des Tubles ont un traite cultuaire. Les Clussiques de la Tuble contenuent la Physiologie du Godit, de Brillat-Savarin (la Gustrou-ma, de Berchoux; les Ressuress de la Tuble, et Grimod de la Reynière; Part de diner en rille, de Colnet; la Gastrou-mie historique, du marquis de Cossy; les Effets du Reynière; Part de diner en rille, de Colnet; la Gastrou-mie historique, du marquis de Cossy; les Effets du Reynière; Part de diner en rille, de Colnet; la Gastrou-mie historique, du marquis de Cossy; les Effets du Reynière; les plus sail-lant en vers et en prose dont l'art de se nourir a rele le sujet, Quant à la Cuisine ordinaire, c'est un compose de recettes, mais anissi quelles recettes; des recettes de Reanvilliers et d'Antonin Carènie, les Ruthschild de la cuisine, on y trouvera Part du Cussinee, de Beanvilliers; une se vie de bouillon et de poluges, par Antonin Carène; de Beanvilliers; une se vie de bouillon et de poluges, par Partini Carène; par le même; un travail special miritot le Première Digener, lait scelle, the, choudat, par Brillat-Savarin, Cadet Lasse, etc., les planches representant diverses procentions des services de table, du premièr et du second, illustrent ces deux volumes, qui s'adressent à lontes les mattresses de maison.

ABONNEMENT POUR LA DEUXIÈME ANNÉE, aux bureaux, 40, rue RICHELIEU.

A TRADETERMORESPER

POUR PARIS :

6 FRANCS PAR AN.

ABOMIEMENT.

POUR LES DÉPARTEMENTS :

8 FRANCS PAR AN

ILLUSTRÉE D'ÉDUCATION, D'INSTRUCTION ET DE RECREATION.

Avec un grand nombre de gravures pour l'ornement et l'éclaireissement du texte.

Les TROIS MILLE PREMIERS SOUSCRIPTEURS ont reçu trois des six volumes de la charmante collection du NOUVEL AMI DES ENFANTS, par M. SAINT-GERMAIN LEDUC, qui se composa des volumes suivants i

GERMAIN LEDUC, qui se compose des volumes suivants 1

Tome let. Les Voyageurs de Paris à Versailles.
Abonnés du premier àge: | Tome II. Une Visite au chemin de fer.
Le prix de chaque volume est de 1 france 50 centimes, soit of france 50 centimes chaque série. — Pour recevoir les deux scries, il faut ajouter 4 france 50 centimes à l'abonnement, et 1 france pour l'alfranchissement de chaque serie, a moins qu'on ne prefère les faire premire au lurreau.

Les TROIS MILLES PREMIÈRES PERSONNES qui, en achetant le volume de 1837, s'abonnerout à l'amnée 1848, jouiront encore de la même faveur. Le tome 1st de L'IMAGE, contennut envitume reliè avec pla que dorée et doré sur tranches, 8 francs 50 centimes. Le vo-

COMPLET.

PRINCIPALES DIVISIONS

DE L'OUVRAGE.

Géographie physique et mathématique. — Physique du sol. — Météorologie. — Géologie. — Géographe butanique. — Zoologie. — Agriculture. — Industrie miterale. — Travaus publics. — Fisances. — Commerce et Industrie. — Administration interleure. — Elst marilime. — Elst militaire. — Légistien. — Interview de la commerciale. — Population. — Etheologie. — Géographie deficale. — Population. — Etheologie. — Geographie officiale. — Propriétie. — Charles de la commerciale. — Charles de la commerciale. — Charles de la commerciale. — Charles de la commerciale de la commerciale

En rente à la librairie PAULIN et LE CHEVALIER, rue Richelieu, 49.

COMPLET.

NOMS DES AUTEURS

DE PATRIA.

UE PAINIA.

MM. J. Alcardo, Felia Bonoupeau, ancien dievo de l'école des Chartas; A. Bravas, doctour exciences, professeur de physique à l'école polytechnique; F. Chasserlat, maître des requèles, historicaphe de la marine; A. Deltoure, ancien élève de l'école des Chartes; Bieudonne Denne Bandon; Des postres, avocuer, Faul isant Alts; docteur és-sciences de Monipellier; Junos; téon Lalanna; ingenieur des mines; A. Le Plature, docteur en médechie; Ch. Louasons; Ch. Mantins; docteur és-points et chaussées; Luireir, docteur en médechie; Ch. Louasons; Ch. Mantins; docteur és-points et troit Raula, professeur de geologie à la Faculté des sciences de Bordeaus; P. Régnira, de la Comédie-Française; Léon Vandona; activitées de gouvernement; Ch. Nerroit de l'école de gouvernement; Ch. Nerroit de l'école de l'école

Les noms marqués d'un astérisque indiquent les collaborateurs du MILLION DE FAITS.

politique. — Paléographie et Numismatique. — Chro-nologie et Histoire. — Histoire des religions. » Lan-gues anciennes et modernes. — Histoire littéraire. — Histoire de l'architecture. — Histoire de la sculp-ture et des arts plastiques — Histoire de la pein-ture et des arts du dessin. — Bistoire de l'art musi-cal. — Histoire du théâtre. — Coltoire. MORALE ET MATÉRIELLE On Collection encyclopédique et statistique de tous les faits N. B. — A chacun des titres qui précèdent, il fant contumment ajouter ces mots: DR LA ou EN FRANCR, afin d'attribuer d ces titres leur véri-lable sins. relatifs à l'histoire intellectuelle de la France

LA PRANCE ANGIENNE ET

et de ses colonies.

UN TRES-FORT VOLUME PETIT IN-86 (relié en un seul volume ou cartonné en deux parties), format du MILLION DE FAITS, de 2,800 colonnés de texte, renfermant en outre plus de 400 colonnés pour une table analytique des matières, une table des figures, un etat des lableaux numériques, et un index genéral alphabétique,—Imprimé en caractère nompareille Orné de plus de 300 gravurers sur bois, de cartex et de planches coloriées, et contenant la matière de 16 forts volumes in-8.

Prix : broché en deux parties, 18 FRANCS; franco par la poste, 22 FRANCS, sur demande accompagnée de mandat; étégamment cartonné avec toile anglaise, 20 FRANCS.

TOME 1" COMPLET. — TRAITÉS 1 A 50.

INSTRUCTION POUR LE PEUPLE. — CENT TRAITÉS SUR LES CONNAISSANCES LES PLUS INDISPENSABL<mark>ES.</mark>

Ouvrage entièrement neuf, avec des gravures intercalées dans le texte.

100 livraisons à 25 centimes. x colonnes, petit texte, contient la matière de plus de cinq feuilles in-octavo ordioaire, et reoferme un Traité complet. Chaque livraison hebdomadaire, composée d'une feuille grand in-octavo à deux

LISTE DES TRAITÉS 4 A 50 COMPOSANT LE TONE PREMIER DES CENT TRAITÉS.

Sciences mathématiques. -Sciences physiques.

Sciences physiques.

Arithmétique.—Algèbre; par Léon Lalanne.
Géométre.—Plans, arpentage; Id.
Astronome.—Mesure du tempe; Id.
Mécanque.—Nachose (22 partie); Id.
(3* partie); Id.
(3* partie); Id.
(4* partie); Id.
(5* partie); Id.
(5* partie); Poutouautr.
(2* partie). Acoustque.—Optique. Id.
(3* partie). Electricité.— Magnésisme;
partie, Electricité.—Magnésisme;
Mécéorologie.—Physique du Bobe; par Aharras.
Chonic genérale 11º partie). par Gidan.
(2* partie).
(3* partie); Id.
(5* partie); Id.

Sciences naturelles et médicales.

15 Histoire naturelle, — Généralités; par DUJARDIN. 16 Geologie.—Structure de la terre; par AM. BURAT.

27 | Hygiène; par Lepileuk. 28 | Sauvetage en cas d'incendie; par Schaedene, Sauvetage en cas d'incendie; par

Conditions de la Souscription.

42 Organisation de l'armée; par Léon LALANNE Organisation de la marioe; par Cassenau, 43 Histoire mittaire des Français; par Giouer,

L'INSTRUCTION POUR LE PEUPLE, on CENT TRAITES sur les connaissances les plus indispensables, formera 2 volumes grand in-8º imprimés en caractères neufs, sur deux colonnes, et ornés de gravures sur bois dans le texte. — Chaque Fraité, conteon dans une feuille, renfermera la natière de plus de 5 (euilles in-8º. — L'ouvrage sera publié en 100 livraisons d'une feuille chacune à 25 ecutimes. — Hapraultra une livraison, quetque/ois deux, chaque senaine. — En payant d'avance 2º, 50 ou 100 livraisons à raison de 50 centimes par livraison, oo les reçoit franco par la poste. — Toute demande de souscription doit être faite par lettre affranchie, accompagnée d'un mandat sur la poste à l'ordre des éditeurs.

1 franc le volume

au lieu de 7 fr. 50 c.

BIBLIOTHEOUE CAZIN.

1 franc le volume au lieu de 7 fr. 50 c.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DES MEILLEURS ROMANS ANCIENS, MODERNES ET CONTEMPORAINS, FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

LASTE DES OUTRAGES PUBLIÉS. -- CHAQUE VOLUME CONTIENT LA MATIÈRE D'UN VOLUME IN-8 ET SOUVENT DAVANTAGE.

Jérôme Patarst à la recherche d'une position so-ciale; per Louis Krantin Nouvieme édition, à dix mille exemplaires. 2 vol. Rome souterraine; par Cn. Didra. Nouvelle cillion. 2 vol. Curres choisies de Casotte: le Diable amou-reux, elle. 2 vol.

reux, etc. 2 vol.

Œuvres choixes de madrme Cottin : Élisabelh,
Clarve d'.Phe. 2 vol.

Œuvres conflètes d'Espène Sue : Les Mystères
de Paris, 10 vol. — Le Jufferrant, 10 vol.

Atar Gull, 4 vol. — Létolière, 4 vol. — Pilek

Est Mille et Une Nuits. 6 vol.

(Alba PCBLE). — URAQUE VOLUME UNITAL LA MATIBRE DEA VOLUME LA SEL DUDIEAL DALIMATION.

El Plock, vol. — Paula Monti, vol. — Deservata, vol. — Observata, vol. — La Vigio, S.vol. — Thérèses
Dumpyer, 2 vol. — Le Monte au Disble, 2 vol. —
— Mathidle, 6 vol. — Arthur, 4 vol. — La Salamandre, 2 vol. — Commandeur de Mitle, 2 vol. — Mathidle, 6 vol. — Arthur, 4 vol. — La Salamandre, 2 vol. — Commendeur de Mitle, 2 vol. — Mathidle, 6 vol. — Arthur, 4 vol. — La Salamandre, 2 vol. — Comedius seciales, 4 vol. — Deux histoires, 2 vol. — Comedius seciales, 4 vol. — Deux histoires, 2 vol. — Comedius seciales, 4 vol. — Deux histoires, 2 vol. — Comedius seciales, 4 vol. — Deux histoires, 2 vol. — Comedius seciales, 4 vol. — Conservation of the Viciarie de Viciarie de Viciarie de Viciarie de Viciarie, 1 vol. — En tout: 4 vol. — Conservation of the Viciarie de Viciarie de Viciarie, 1 vol. — Conservation of the Viciarie de Viciarie de Viciarie, 1 vol. — Conservation of the Viciarie de Viciarie de Viciarie, 1 vol. — Conservation of the Viciarie de Viciarie, 1 vol. — Conservation of the Viciarie de Viciarie, 1 vol. — Conservation of the Viciarie de Viciarie de Viciarie, 1 vol. — En tout: 4 vol. — Conservation of the Viciarie de Viciarie, 1 vol. — En tout: 4 vol. — Conservation of the Viciarie de Viciarie, 1 vol. — En tout: 4 vol. — Conservation of the Viciarie de Viciarie de Viciarie, 2 vol. — Conservation of the Viciarie de Viciarie de Viciarie, 2 vol. — Conservation of the Viciarie de Viciarie de Viciarie de Viciarie de Viciarie, 2 vol. — Conservation of the Viciarie de Viciarie de Viciarie, 2 vol. — En tout: 4 vol. — Conservation of the Viciarie de Viciarie de Viciarie de Viciarie de Viciarie de Viciarie de Viciarie, 2 vol. — En tout: 4 vol. — Conservation of the Viciarie de Viciari

En tout 110 volumes publiés pour 110 francs, au lieu de 8 ou 900 francs.

SOUS PRESSE :

Les œuvres choisies de Bernardin de Saint-Pierre, Féneton, de Topffer. — Des traductions des meilleurs romans de miss | Inchbold, madame de Krudner, Mansoni, Swift, Sterne, Tasse, Le Sage, Xavier de Maistre, etc., etc., etc., etc., etc., etc.

Agneau à double corps.

L'agneau dont nous publions la figure est une des nomet qui doment tant à penser à l'observateur.

Ce phénomène est né aux environs de Paris il y a quelques

semaines. La brebis qui l'a mis bas ne pouvait se débarrasser de son fardeau, et eu venant à son aide, les bergers ont ar-raché deux pattes de l'agneau, qui est mort quelques secondes après sa naissance.



Le monstre se compose de deux corps de femelles, parfai-Le monstre se compose de deux corps de fomelles, parlai-tement organisés, à paritir de la base du cou, que réunit le thorax, et qui n'ont qu'une seule tête. Il résulte de sa struc-ture qu'il ne pouvait vivre. Les pattes de devant, par une disposition inverse, étaient placées sur le dos. En le dépoullant, on n'a trouvé sous la peau aucun rudiment d'une seconde tête, quoique, en parcil eas, ce rudiment se rencontre

Les supercheries lilléraires dévoilées. Galerie des auteurs apocryphes, supposés, déguisés, plagiaires, et des éditeurs infidèles de la littérature française pendant les quatre derniers siècles; ensemble les industriels littéraires qui se sont anoblis à notre époque; par M. J. M. QUERABD. Paris, 1847 et 1848.

Sont anobits a notre epoque; par M. J. M. QUERAID.—
Paris, 1817 et 1848.

Nous avons annoncé à diverses reprises la mise en vente des premières livraisons de cet ouvrage, auxquelles nous empruntions en passant quelques révêtations curieuses. Dans le principe, les Supercheries littéraires décolées étaient initiulées les tuteurs operaphes, supposé, déguisés, plogiaires, et ne devaient former qu'un volume. Non content de changer de titre, M. Quérrard a fait subri au plan primitif des modifications considérables. De combien de volumes se composera maintenant son ouvrage? Il n'a pas confié ce secret à ses nombreux souscripteurs. Tont ee que nous savous, c'est que le tome premier, aujourd'hoi entièrement termine, n'a pas moins de trente-buit feuilles, et ne comprend que les quatre premières lettres de l'aphabet. L'auteur donne de tels developpements à son travail, que l'article dicandra Dumas remplit à lui seal deux cents pages, Il est vrai que le sujet prétait.

Ce premier volume s'ouvre par une longue introduction où M. Quérard a peut-être u le tort de citer trop d'articles de journaux, et qui est divisée en six chapitres; les ouvrages aporryphes et les auteurs sujets de ce sis chapitres; uls soulères indiéles, tels soul les sujets de ce sis chapitres, qui soulèvent et résolvent de graves questions litteraires. Nous ne partageons pass, quant à nons, toutes les opinions de M. Quérard; nais nous ne pouvons qu'applaudir à ses elforts si courageux et si persovérant sour « oute les opinions de M. Quérard; nais nous ne pouvons qu'applaudir à ses elforts si courageux et si persovérants pour « ôter le masque de la plus grand partie des ditérateurs qui occupent actuellement le public, » Nous ne ferous qu'un emprunt à cette introduction si remplie de faits. Après avoir cite deux articles serieux et plaisants tout à la fois publiés par le Siciele, au mois d'octobre dernier, sur la nouvelle noblesse, M. Quérard continue en ces termes : « avant 1830, nons avois en de loi ne loin des érrivains que l'amour de la partiente avat sé citant ici quelques—ins des noms des delinquants qui sont venus ajonter aux dillicultés de notre future histoire litteraire : Beauvallon (Rosemond de), dont les journaux indiscrets nous ont appris le victoble nom : Brum, dit Baupin; de Biainville (Bueroux, ne à Biainville); Borel d'Auterine, tambis que son frère ne porte que le nom de Petrus Borel; Charin de Mishan (Chavin, de Malan); Cellin de Piancy (Collin, de Plaucy); P. de Colombey (Pernot, ne à Golombey, en Lorraine); de Dombaste (Mathieu, ne à Dombaste, Lorraine); Pulquer de Villefranche et Pourvier de Lempdes, dens ysuperfetations tirces des lieux de uaissance; Garcin de l'assy, dont le vrai nom est Garcin tout court, au plins, Garcin-Tassy, attendu qu'en épousant la fille d'un negociant, si hourable que soit ce negociant, on n'acquiert pas pour cela le droit de prendre une particule qualificative; Genty de Bussy, an lieu de Genty, de Choisty, de Gorando, an licu de Degerando; Lerat de Maguitet, Lereux de Lincy, Legau de

parfois.
On doit à M. Ed. Verreaux l'habile préparation de la brebis à double corps.

Lacy, etc.; Roger de Beauwnir (Édouard Roger); Vallet de Viri-ville, et de Viriville (Vallet, né à Viriville); de Villemessent, connu autrefois comme marchand de rubans, à Blois, sous le nom

coniu autrefois comme marchand de rubans, à Blois, sous le nom de Cartier, etc., etc., n.

Dans son article sur Alexandre Dumas, M. Quérard, qui a compté soixante-quatorze collaborateurs du plus fecond de nos crivains, et indiqué tons les ouvrages qu'ils ont faits en societé, donne un aperçu exact de ce que coûteraient à former une bibliothèque, soit publique soit particulier, composée exclusivement des ouvrages publies par M. Alexandre Dumas, de 1825 jusqu'à a la fin d'avril 1817. Cet aperçu, que nous lai empruntons, « ne comprend, dicil, que les éditions princips, les senles que les bibliophies recherchent aujourd'hui, celles qui ont fait aussi la praspérité des cabinets de lecture, enfin celles du royal binôme in-octavo à couvertures jaunes, qui est deven la formule favorite adoptée par la nouvelle école. Or, ajoute-t-il, voici le prix de la collection des ouvrages publies jusqu'à ce jour par M. Dumas dans un format ordinaire, l'in-octavo:

Poésies,		fr. 50 c.
Theatre \{ \frac{10 \text{ vol. in-8,}}{21 \text{ pièces non réunies,} \frac{75 \text{ fr.}}{50} \}.	70 1,192	70 50
Mélanges, Histoire,	210 177	10 »
	1,687	ľr. 80 c.

«1,687 fr. 80'c., nous ne dirons pas, comme M. Janin, dans un moment d'humeur (Journal des Dibats, 7 août 1855), « pour ne pas avoir une homie page de prose, pas une tiède neuve, pas un proverbe, pas un bon vers »; mais nous dirons, pour ne pas avoir un seul des grands maîtres de notre littérature, et, certes, avec cette summe, on pourrait se former une bonne bibliothéque; seulement... notre époque ne s'y trouverait pas symbolyseis.
Des cartons publiés avec la dernière livraison du nepuise.

gue; soulement... notre époque ne s'y trouverait pas symbolysée». Des cartons publiés avec la dernière livraison du premier
volume ont rectifie diverses erreurs commisses dans le cours de
ce volume, et que nous devons rectifier à notre tour. Ainsi, d'après M. Quérard, mienx informé, M. le baron de Bazancourt a
bien reellement le droit de porter ce non et ce titre. Il est le
neveu de MM. Barante et Mole, et le frère de madame la comtesse Loyse d'Arbouville, femme du maréchal de camp de conom, laquelle a publié de charmantes nouvelles, qu'elle avait cu la
modestie de ne pas signer. M. Quérard avait pris pour son
nom veritable le pseudonyme (Victor Bouln) de l'auteur de
l'Escadron oulant de la feine et de l'Histoire de la Sicie sous
la domination des Normands.

Le tome second des Supercheries littéraires est en cours de
publication. Treixe feuilles ont déja poru, et la dernière page
de la treizième teuille se termine avec les dernières noms de la
lettre G. Nous Ini emprunterons les revelations suivantes:

Un Electeur de Paris. Pseudonyme (S. M. Louis-Philippe ler,
roi des Français). L'ouvrage publié par S. M. Louis-Philippe
sous ce pseudonyme avait pour titre: Un Électeur de Paris au
sénéral Lafayette sur le programme de l'Histe de Paris de vinprimerie de Paul Renound, à Faris. Chez tous les libraines;
50 juin 1852; in-8 de dix-neuf pages; 30 c. De grandes preculieus furent prises, dit M. Quérard, pour que rien ne pid decleus fluin prise de la choisir nu de ses conféres auquel on
plat le confier. M. uévard cite de longs fragments de cette lettre
curiense, aupoord'hai lort rare, et il aumonce que, dans le cours
de son ouvrage, il aura occasion de citer, sons divers noms, des
ouvrages considerse comme chaut de Sa Majesté, et d'autres de son outrage, il aura occasion de citer, sons divers noms, des outrages consideres comme étant de Sa Majesté, et d'autres auxquels elle aurait eu une grande part. Julos Ferney; pseudonyme. Étienne Arago.

Mademoiselle Flore, du théâtre des Yariétés; auteur supposé. MM. Marion du Mersan et Gabriel.

MM. Marion du Mersan et Gabriel.

Madane Englaise Fa; pseudonyme, Eugénie Rebecca Rodrigues, dame Gratis.

Fauché, de de Otrante (Memoires); anteur supposé. Alphonse
de Beauchamp.
Le général Fey (Histoire de la guerre de la Péniosule sous
Napoleon); auteur supposé. MM. Tissot, Étienne et autres.

Un Français (Opinion d'un Français sur l'acte additionel
aux constitutions le l'empire, 4814); auteur déguisé. Le comte
N. de Salvand.

aux constitutious de l'empire, 1814); auteur déguisé. Le comte N. de Salvandy,
Galland (nouvelle suite des Mille et Une Nuits); apocryphe.
P. L. Gouillart, professeur de droit.
Gavarai; pseudonyme. Paul Chevallier.
Girantt Davivier (Traité complet d'orthographe d'usage); plagiaire. P. Alex. Lemare.
M. Quérard d'hal nous accuser de camaraderie dans ces aotes si inutiles dont il se montre toujours trop prodigue, nous ne pouvons nous empécher de recommander a tous les bibliographes ses Supercheries littéraires déviées comme une œuvre remarquable de patience et d'erudition, qui contient surtout une masse éenorme de documents, cu grande partie inédits, sur les mystères littéraires de notre époque.

Principales publications de la semaine.

SCIENCES ET ARTS.

SCIENCES ET ARTS.

Instruction pour le peuple. Cent traités sur les connaissances les plus iodispensables. 67° l'INTAISON. — Enseignement etassique. In-8 de 10 pages. Traite 55. Signé: Albert Albert.—Paris, Paulin, Le Chevalier.

Histoire naturelle de Pline, avec la traduction en français; par E. Littie, de l'Institut, etc. Tome Ier. Un vol. in-8 de 768 pages. — Paris, Paulin et Le Chevalier.

Gollection des anteurs lattus, publiée sous la direction de M. Nisaan. Cette collection es composera de 27 vol. in-8 jésus. Manuel général de musique mittaire à l'usage des armées françaises, comprenant : l'elsquisse d'une histoire militaire chez les differents peuples, depuis l'autiquité jusqu'à nos jours; par Georges Kastner. Un vol. in-4° de 414 pages. — Paris, Firnin Didot.

GEOGRAPHIE, HISTOIRE.

Géographie départementale de la France, comprenant, etc., publice sous la direction de M. Baon et de M. Quantin. — Département de l'Oise. Un voi in-12 de 596 pages, plus une carte. — l'aris, l'autin et Le Chevalier.

Essai sur les Aspres comnéauts, ou blancs d'argent, de Trébisonde; par de Prafersorem. (Essai sur les monnaies d'argent de Trebisonde). 10-4° de 104 pages, avec 18 pl. — Paris, Rollin.



EXPLICATION DU DEBNIER REBUS. Pas de bonheur qui ne soit suivi de chagrins

On S'ABONNE chez les directeurs de Poste, aux Messageries-chez tous les principanx libraires de la France et de l'Etranger, et chez les correspondants de l'Agence d'abonnement.

JACQUES DUBOCHET.

Tire à la presse mecanique de LACRAMPE fils et Compagnie, rue Damiette, 2.